BOLETIN

DE LA

REAL SOCIEDAD VASCONGADA DE AMIGOS DEL PAIS

(Delegada del Consejo Superior de Investigaciones Científicas en Guipúzcoa)

Año XI — Cuaderno 2.º

Redacción y Administración: Museo de San Telmo
SAN SEBASTIAN
1955

SUMARIO

Notes pour une édition critique et une traduction française des poésies d'Oihenart, par *René Lafon.*

«El amable Venturino», viajero por el País Vasco, por *Ignacio Tellechea.*

Beiträge zur Erforschung des baskischen Wortschatzes, «Neue Belege für den bekannten Verlust alteranlautender Dorsale, por *Von K. Bouda.*

Vasconia vista por «Azorín», por *Luis S. Granjel.*

Toponimos gallegos y toponimos navarros, por *D. J. Jifford.*

La brillante y accidentada historia del Convento-Colegio de San Francisco de Mondragón (1581-1954), por *Fr. Pedro de Anasagasti, O. F. M.*

Basque, Dravidien et Caucasien, par *N. Lahovary.*

Apuntes para una cronología de órganos, por *Trino de Uría y Uría.*

MISCELANEA.—Franziskua, Jesusa...—La librería de Juan Ruiz de Yurreamendi.—Dechepareana.

IBLIOGRAFIA. — Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana, por *J. Corominas.* — Las Bienandanzas e Fortunas de Lope García de Salazar, por *Angel Rodríguez Herrero.*—Apellidos vascos, por *Luis Michelena.*—Lo que el río vió. Biografía del Bidasoa, por *Luis de Uranzu.*

REVISTA DE REVISTAS.

BOLETIN

DE LA

REAL SOCIEDAD VASCONGADA DE AMIGOS DEL PAIS

(Delegada del Consejo Superior de Investigaciones Científicas en Guipúzcoa)

Año XI — Cuaderno 2.°

Redacción y Administración: Museo de San Telmo
SAN SEBASTIAN
1955

NOTA A LOS SUSCRIPTORES DEL «BOLETIN»

Con objeto de ampliar la base de redacción del «Boletín», ensanchar a la vez su campo de colaboración y abrir así una nueva etapa de más amplios horizontes en el segundo decenio de su vida, se ha constituído un Comité de Redacción, integrado por D. Joaquín de Yrizar, D. Fausto de Arocena, D. José Luis Banús, D. José Berruezo, D. M. Ciriquiain-Gaiztarro, D. Gonzalo Manso de Zúñiga y D. Luis Michelena, que han sido designados en atención a las circunstancias personales que concurren en ellos y al hecho de tener su domicilio en San Sebastián, sede del «Boletín», que se ha creído imprescindible para su mayor eficacia, sin perjuicio de que el Cuadro de Colaboración se extienda por toda la provincia y las de Alava y Vizcaya a fin de que aporten las tres sus investigaciones y estudios para el mejor logro del fin que se persigue.

Imposiciones debidas al aumento del costo de papel, clichés y mano de obra, tan sensibles en estos últimos años, han aconsejado también alterar, aunque no en forma sensible, los precios de suscripción que desde este año de 1955 serán los siguientes:

«Boletín» solo, anual.....	60,— ptas.
«Boletín» y «Egan» conjuntamente.	80,— »
«Egan» solo, anual	35,— »

BOLETÍN
DE LA
REAL SOCIEDAD VASCONGADA
DE AMIGOS DEL PAÍS
(Delegada del Consejo Superior de Investigaciones Científicas de Guipúzcoa)
AÑO XI CUADERNO 2.º
Redacción y Administración: MUSEO DE SAN TELMO - *San Sebastián*

Notes pour une édition critique et une traduction française des poésies d'Oihenart

par René LAFON

Ces notes sont destinées à éclaircir le texte, souvent obscur, des Poésies d'Oihenart et à justifier la traduction française que nous en avons donnée.

Nous nous sommes servi, dans les références, des abréviations suivantes:

prov. 48: proverbe 48 du recueil d'Oihenart.

Suppl.: poésies d'Oihenart qui ne figurent que dans l'exemplaire de Bayonne (publiées par Francisque-Michel à la suite des autres sous le titre «Autres pièces et fragments»).

Voc.: petit vocabulaire composé par Oihenart et qui figure dans son livre sous le titre «Explication des mots rares qui se rencontrent parmi ces vers».

Azkue, *Morf.*: *Morfología vasca* (1925).

Lafitte: *Grammaire basque* (1944).

Lafon, *Système*: *Le Système du Verbe basque au XVIe siècle* (1944, 2 tomes).

On sait que le livre d'Oihenart a paru en 1657. Il convient

de rappeler l'essentiel de ce que Vinson en dit dans sa *Bibliographie de la langue basque* (núm. 26 *a*, p. 99-106).

«L'absence de tout nom d'imprimeur ou de libraire indique à mon avis que le livre ne fut point mis en vente et qu'il en fut tiré seulement un très petit nombre d'exemplaires qu'Oihenart distribua à ses amis. Aussi ce livre est-il fort rare; on n'en connaît que deux exemplaires et demi, si j'ose m'exprimer ainsi.»

«Le premier, qui est le seul complet, est conservé à la Bibliothèque Nationale (núm. Z, 1801, réserve).» (p. 100).

Le second, dit-il p. 101, est à la Bibliothèque municipale de Bayonne (núm. 3.820). «Il est incomplet des pages (I-IV) des Proverbes, (1-IV), 27-30, 45-46 des Poésies, mais il contient 12 pages, chiffrées 3 à 14, que ne possède pas l'exemplaire de Paris. Ces six feuillets (avec les signatures Aij et Aiij aux deux premiers), viennent immédiatement après la traduction française des Proverbes, c'est-à-dire sont intercalés entre les Proverbes et les Poésies; ils contiennent d'autres poésies dont malheureusement le commencement et la fin manquent. Le volume porte des corrections et des ratures d'une écriture ancienne, peut-être celle de l'auteur lui-même, dans les Poésies.» Vinson signale et reproduit 8 corrections ou additions. Beaucoup d'autres, qu'il ne signale pas, consistent dans l'addition d'un esprit rude à certains *p, t, c* ou *k*, et dans des substitutions de *s* longue à *s* courte, ou inversement.

«M. Francisque-Michel affirme qu'en comparant l'écriture de ces corrections avec celle des manuscrits d'Oihenart conservés à la Bibliothèque Nationale dans la collection de Du Chesne, on ne saurait douter que ces corrections ne soient d'Oihenart lui-même.»

Enfin, Vinson a découvert un cahier composé de huit feuilles in-4°, qui est un exemplaire incomplet des Poésies. Il en donne, p. 102, les variantes par rapport aux exemplaires de Paris et de Bayonne (piéces III, X, XI, XV).

«Comme pour la *Notitia*, il est probable qu'Oihenart a plusieurs fois remanié son oeuvre.» (p. 105).

Vinson indique plus loin, p. 107, n.° 26 *c*, qu'Oihenart a publié en outre *Atsotizen vrrhenquina*, plaquette qui faisait suite aux Proverbes. On n'en connaît qu'un seul exemplaire, à la Nationale. «Quand ona fait reller le recueil de 1657, on y a intercalé cette plaquette entre les Proverbes et les Poésies.»

C'est cet ensemble dont la Société Internationale des Etudes basques a donné un fac-similé photographique, qui a paru en partie dans la *RIEV* et a été publié intégralement à part en 1936.

I

3. *Beguistatu* «apercevoir»: cf. prov. 491.

5. Litt. «si vous faites envers moi de la sourde»: cf. esp. *hacer del sordo.* Liçarrague écrit (Lc., 16, 3): *aitzurreric ecin daidit* «je ne puis fouir la terre», litt. «je ne puis faire du bêcheur». Oihenart emploie ici l'ablatif et non le partitif.

32. *Arhetsic*: v. Voc.

38. *Berhetus*: *litt.* «en augmentant» (Voc.), c'est-à-dire «de plus en plus».

II

2-6. Litt. «ferai-je par hasard erreur en jurant que vous êtes aussi cruelle par votre air que bleue d'yeux?» Cf. XIII, 60: *hutsic othe daidita*? et *huts egin* (prov. 628). La particule *othe* ajoute à l'interrogation marquée par le suffixe *-a* une nuance dubitative voisine de celle que le conditionnel exprime parfois en français.

7. *Supertus* «par excès» (Voc.).

11. *Peitu* avec le verbe «être»: «manquer». Cf. *deus esẽnac peitu* (prov. 45) «celui à qui rien ne manque».

16. *Artazes*: v. Voc.

18. *Campora* «excepté, hormis», avec l'instrumental. Suffixe de latif comme dans *lekhora.*

21-24. Interrogation indirecte, sans verbe principal (cf. Lafitte, *Grammaire basque,* § 229). Dans l'édition originale, la strophe est terminée par un point d'interrogation. Litt. «(je me demande) s'il est venu jusqu'à présent à moi, de vôtre, quelque chose d'autre que des torts (instr. indéf., complément de *berzeric*) et des méchancetés».

26. Litt. «si vous faites envers moi de la fière»; cf. I, 5. *Gotor*: v. Voc.

31. Vers très obscur. On ne peut traduire comme Archu: «telle n'est pas ma qualité». La forme relative *esten* ne se rapporte à aucun mot de la proposition qui suit. Elle ne signifie donc pas «qui n'est pas, où il n'est pas». Elle ne peut avoir qu'une valeur finale: «pour qu'il n'en soit pas ainsi». Mais le sens reste obscur. Peut-être «pour éviter qu'il en soit ainsi».

32. *Ardiresten.* Les dictionnaires ne donnent qu'*ardietsi, ardieste.* Aucun des deux sens qu'ils indiquent («obtenir» et «accorder») ne convient ici. Ce verbe signifie ici «surprendre», comme dans le proverbe 527, *ardiesten du nehor herioac* «la mort nous

surprend», et dans Liçarrague, *Jn*, 12, 35, *ilhumbeac ardiets etzaitzatençát* «pour que l'obscurité ne vous surprenne pas».

33. *Ardiresten baizituquet*: présent périphrastique à suffixe *-ke* formé avec l'auxiliaire à valeur indéterminée (v. Lafon, *Système*, t. I, p. 58-60). Présent intemporel: «je vous surprends, non en ce moment même, mais à un moment ou à des moments indéterminés». On ne voit pas clairement la valeur de cette forme verbale à préfixe *bait-* en proposition principale.

35. *Ensüerri* ne figure pas dans les dictionnaires. Lhande donne comme étant d'Oihenart *entzueri* (avec *r* douce) «où l'on entend quelque chose».

37. Le verbe *erasi* (v. Voc.) est construit avec l'instrumental, comme sa variante *edasi* (employée aussi par Oihenart) l'est dans Liçarrague, 1 *Tim.*, 5, 13.

38. *Seric* accompagné d'une forme verbale à préfixe *bait-* signifie ici «comme» (sens causal), de même que dans *Eguberricoplac*, v. 1. Cette acception ne figure pas dans les dictionnaires.

42. *Erasten hasten bainais* a deux compléments: un substantif à l'intrumental et une proposition introduite par *nola*, qui équivaut ici à fr. *que*.

44. *Artetaric* est obscur: «par moments» ne convient pas (seul sens indiqué par Lhande; rien dans Azkue).

48. *P^c ustazes*: v. Voc.

51. Archu traduit *ezinsusquet* par «je ne saurais vous délaisser», il a raison. Oihenart utilise des formes simples du verbe *utzi*. Mais la sifflante qui suit le préfixe personnel fait difficulté: on attendrait *ezintusquet* (*ez* plus *zin-t-uz-ke-t* en orthographe moderne). Il s'agit sans doute d'un erratum. Toutefois, il est possible que *zintzazket*, de l'auxiliaire *za-* «faire», ait déteint sur cette forme: la forme périphrastique signifiant «je ne saurais vous laisser» est, en labourdin et en bas-navarrais oriental, *ez zin(t)zazket* (ou *etzintzazket*) *utz*.

Ehoula: cette forme ne figure ni dans Azkue ni dans Lhande. Azkue donne *eula* «en aucune façon» comme appartenant au roncalais d'Uztarroz.

53. *Gupida* accompagné du verbe «avoir» signifie la plupart du temps «épargner, ménager»: Oih., prov. 315; Liç., dans plusieurs passages, notamment *Act.*, 20, 29; Rom., 8, 31 et 11, 21. Dans un passage de l'*Apocalypse* (12, 11), il sert à traduire gr. *agapeîn*, lat. *diligere*, et signifie «aimer». Archu traduit ici: «qu'un jour vous puissiez m'aimer». On peut hésiter entre «m'aimer» et «me traiter avec ménagement»; cf. XIV, 30.

56. *Ikerze*, d'après le Voc., signifie en souletin «soin, bon

traitement». Oihenart emploie aussi *ikerze* avec le verbe «avoir» en VII, 26-28. Liçarrague (*Jac.*, 2, 3) emploie *ikartze* (avec *k* notant *kh*) et le verbe «avoir» pour traduire «avoir de l'attention» (pour quelqu'un, complément avec la postposition *-gana*). Lhande (art. *ikhartze*) signale les sens «attention, considération, soin que l'on prend de quelqu'un», et cite le passage de l'Epître de Jacques.

Le membre de phrase constitué par cette strophe (v. 55-60) et qui est le complément de *enendauque* (1er vers de le strophe suivante) n'est pas clair. Il faut remplacer par une simple virgule le point et virgule des v. 57 et 60, et suppléer *suc* à côté de *eguiteco*. L'agent n'est exprimé que dans la forme personnelle *dusun*. De plus, *bano* doit être mis en relation avec *berze*: «autre... que». Cette construction du complément de *bertze* (ou *beste*), analogique de celle du complément du comparatif de supériorité, n'est signalée par Azkue qu'en biscayen. Mais elle doit avoir été plus répandue. Le sens littéral est sans doute le suivant: «pour que vous n'ayez pas à l'avenir d'autre bon soin que vous n'en avez jusqu'à présent de me faire du bien». Le génitif en *-ko* du substantif verbal sert parfois à exprimer la condition (Lafitte, § 468): c'est ici le cas de *vkeiteco*. Quant à *eguiteco*, il est le complément de *ikerze*; cf. VII, 26-28.

67. Cette strophe et les trois suivantes constituent una seule phrase. Plusieurs propositions interrogatives indirectes se rattachent à *oharzen* (v. 71).

72. Cf. Decherape, IX, 24: *çor handian çaude* «vous avez une grande dette», dit l'amoureux à la belle qui lui a dérobé le calme du coeur et le sommeil.

77. *Ohatu* «placer, ranger» (Voc.).

81. *Tinc* «serré, ferme» (Voc.). *Ekuru* est construit avec *egon* dans le prov. 54.

82. *Manura* est obscur. Dans l'exemplaire de Bayonne, une virgule a été ajoutée à la main entre *cein* et *manura*. Ce dernier mot, latif de *manu*, signifie sans doute «selon l'ordre», c'est-à-dire «à votre commandement, à vos ordres». *Cein* doit porter sur *erpai, ern' et' aiduru*: ces trois mots figurent dans le Voc. Dans l'exemplaire de Bayonne, *erpai, ern'* a été biffé et remplacé par *erne bethi*. Dans ces conditions, *ardura* ne peut pas signifier «souvent»; il signifie sans doute «continuellement, toujours», comme dans Liçarrague, *Hebr.*, 10, 1 et 13, 15. Cette acception n'est indiquée ni par Azkue ni par Lhande. La rédaction de cette stophe est maladroite; elle n'est pas au point.

90. *Errekeitu gaxto* «mauvais traitement». Liçarrague em-

ploie ce mot: *errequeitu emóc huni* (Lc., 10, 35) «prends soin de lui».

93. V. *galcazea* (Voc.).

94. V. *atun* (Voc.).

98. *Guticiasu* «désireux»: adjectif dérivé de *guticia*.

100. Litt. «me satisfaire (*amerstea*, Voc.) du moins par rapport à ce dont je suis désireux».

108. *Gaüan behin*: litt. «une fois chaque nuit».

III

Titre: *Arguia*. Le poète joue sur le nom de celle qu'il aime et qui peut signifier «clair(e)» ou «lumière, clarté».

5. Il faudrait *nun*; le poète a employé *nis* pour les besoins de la rime.

8. Probablement pour *bederaco aldis* «chaque fois»: *bederaco* doit être tiré de *bedera* «chacun».

12. *Guertatu* «devenir», comme dans les prov. 278 et 321. Ce sens n'est indiqué ni par Azkue ni par Lhande.

16. *Elheketa* est pris ici dans une acception péjorative. Lhande, comme Azkue, donne pour ce mot les deux sens de «conversation» et de «loquacité». *Elhe* peaut signifier «discours vains, paroles en l'air, contes» (Lhande).

21. *Koeinta* (prononcé *kweynta*) «souci» est employé aussi dans le prov. 579. Le mot *kozinta* «préoccupation, soucis», que Lhande donne avec l'indication «Oih.» n'existe pas; c'est une mauvaise lecture de *koeinta*, où l'*e* a été pris pour un *c* (*kocinta*).

22. *Egonac*, qui a pour attributs *ixil* et *mais pensaketa*, est pris substantivement; l'ensemble constitue un syntagme à l'actif singulier, qui a pour déterminant *ene*; cf. *axeriaren lasoan azamana* (prov. 507) «le fait que le renard se laisse prendre au lacet». *Pensaketa* veut dire«en train de réfléchir, de méditer»; *pentsaketa zegoen* «il réfléchissait» (Lhande).

24. *Siotsan* (c.-à-d. *ziotsan*) litt. «il [te (fém.)] le lui dit»: forme allocutive féminine. Le patient est indéterminé, comme dans le prov. 240: *hiri sionat* «c'est à toi que je parle». L'objet de référence l'est aussi, comme dans le proverbe 113, où *siotsac*, forme masculine correspondant à *siotsan*, signifie «il dit»: *dixac bila nesatela siotsac* «la fortune veut qu'on la recherche», litt. «la fortune dit: qu'ils me recherchent!» De même en XII 92 et en XV, 41. Le suffixe *-gati* signifie ici «au sujet de», comme en XV, 33, et aussi dans le prov. 231 du recueil de 1596: *Digaran artean ez hurtea gati gasoric essan* «hasta que sea passa-

do, no digas mal del año», «jusqu'à ce qu'elle soit passée, ne dis pas de mal de l'année». Cette signification de *-gati* n'est indiquée ni dans les dictionnaires d'Azkue et de Lhande ni dans les grammaires de M. Gavel et de M. l'abbé Lafitte. Archu traduit d'une façon très inexacte: «mon silence, mes réflexions ont leur source en toi».

Dans l'exemplaire de Vinson, les vers 22-24 figurent sous la forme:

Ban' eñ' ixura,
Et' ixildura
Hiz ari ditu higati.

«Mais mon attitude et mon silence ne cessent de parler de toi». Il faudrait *ditun,* forme allocutive féminine correspondant à *dira.*

26. *Burdin-aiz* «pierre de fer», qui ne figure dans aucun dictionnaire, signifie «pierre d'aimant». L'exemplaire de Vinson porte *Amant garrazac* «le rude aimant».

28. *Han* précédé ou suivi de *harat* signifie «á partir de là, de ce lieu, de ce poin, à partir de ce moment-là» (Lhande, art. *han*). Oihenart veut dire que l'aiguille qui a été aimantée est toujours orientée exactement dans la même direction.

38. *Stacuru*: v. Voc., *estacuru.*

40. *Iri* veut dire «proximité, environs»: cf. Liç., *Act.,* 22, 6: *egu-erdi irian* «vers midi». *Ex' irira* «dans les environs de la maison».

43. Litt. «donc fais (*eguin*) en sorte que, dès maintenant, je sache quand je pourrai venir à toi... et que tu m'y joignes». *Naquidina iin* est pour *naquidinan iin*: l'*n* final est tombé, comme il arrive parfois en souletin. Pour les formes à noyau *-quidi-*, v. Lafon, *Le Système du Verbe basque au XVIe siècle,* t. II, p. 34-35 et 45.

IV

6. *D(a) aguerrian*: litt. «il est en vue, à découvert».

14. Cf., dans la chanson connue *Lurraren pian* (Sallaberry, p. 148): *bainan zuri ez iduritu zuretzaï aski nintzala* «mais vous avez trouvé que je n'étais pas assez pour vous».

16. *Sureti,* ablatif du possessif *sure,* équivaut ici à l'ablatif du pronom personnel. C'est sans doute à cause de la rime que le poète a employé *sureti* au lieu de *sutaric.*

17. *Aiher nais*: v. Voc.

22. *So ari nais = so egiten dut.*

24. *Senalcari* n'est pas attesté par ailleurs. On lit dans Azkue: «*Zenalkari* (?), esp. vigilante ?, fr. surveillant ?» Azkue cite ce passage, qu'il traduit ainsi: «je regarde toujours fixement où vous êtes, surveillant ?, semblable au bigle». *Oker* = esp. *tuerto*, donc fr. *borgne* (cf. prov. 289). *Senalcari* me paraît être obtenu en ajoutant le suffixe d'agent *-cari* au substantif *senal* (esp. *señal*). Je crois que ce mot signifie «qui fait des signes» et que le poète veut dire qu'il fait des signes à son aimée en fermant un oeil, à la manière d'un borgne, c'est-à-dire en clignant d'un oeil. Archu ne traduit pas la fin de la strophe, qui est obscure.

27. *Lastana*: *laztan* (en orth. mod.) «aimé» est biscayen. Oihenart emploie ce mot plusieurs fois: XII, 2; XIV, 2 et 21. Il emploie un autre mot biscayen, *orri* «feuille», qu'il signale comme tel (Voc.). Il a voulu enrichir son vocabulaire de mots empruntés à divers dialectes.

29. *Sos iarri* «se mettre à regarder» (cf. Azkue, *jarri*, 6.°).

31. Litt. «voulant vous rencontrer».

40. *Sur' oldes*. Oihenart (*Notes pour le vocabulaire de Pouvreau*) traduit *ene oldes* par «de mon vouloir» et cite d'autres expressions analogues.

43. Le sens de *nais lazen* est difficile á déterminer. «Mes cheveux se dressent» (Archu) ne convient pas. Parmi les autres sens indiqués par Azkue et par Lhande, figurent «épouvanter, intimider, impressioner, se hérissonner (sic), devenir rude». «Je suis épouvanté, je suis intimidé» ne sont sans doute pas à retenir. Il est plus vraisemblable que *nais lazen* signifie ici «je suis impressionné» ou «j'ai la chair de poule».

44. *Bazen* doit être joint à *saitudanean*. *Ber* signifie ici «seule». Dans cette acception, il est d'ordinaire employé avec l'article défini. Mais *ber* peut s'employer sans suffixe casuel dans le sens de «seulement» (Liç., *Rom.*, 3, 28; 9, 17).

49. Le verbe principal est toujours *nais lazen*. A ce verbe sont donc rattachées deux subordonnées de nature différente, unies par *edo*: une temporelle et une suppositive. La construction est gauche. Cette strophe a été raturée dans l'exemplaire de Bayonne.

51. *Heldu* est accompagné ici de l'auxiliaire «avoir». Bien que ce verbe exprime un mouvement, le complément a la forme de l'inessif, comme il arrive souvent avec *sartu* et *ezarri* (cf. Gavel, t. I, § 51, p. 27; Lafitte, § 823, p. 425). Même construction en V, 23.

54. *Gogoerizen* ne figure dans aucun diuctionnaire. La deuxieme partie du mot doit être l'abstrait verbal correspondant au

participe *eritu* «devenu (ou rendu) malade». *Gogoeri,* qui ne figure dans aucun dictionnaire, est formé comme *gogobera* «clément», *gogoilun* «triste», et signifie «malade de l'esprit, du coeur»; *gogoeritu* veut donc dire «rendre malade moralement»; *eri* peut, d'ailleurs, signifier «triste» (Llande, art. *eri,* 3°).

60. Le verbe *gogaratu,* tiré de l'adverbe *gogara,* ne figure ni dans Azkue ni dans Lhande. *Oroen gogara* (prov. 376) signifie «d'une façon qui agrée à tous, à la satisfaction de tous». Lhande cite à l'article *haitu* (I) les vers 58-60, qu'il traduit ainsi: «vous, qu'est-ce qui vous rend si hautain (sic) que vous ne vouliez pas m'agréer?»

61-66. Azkue traduit (art. *asturuz*): «il peut arriver qu'il y ait par hasard beaucoup d'autres personnes mieux conformées de tête, mais il n'y en a pas jusqu'ici qui soit plus éprise de vous que moi». *Asturu* (de lat. *astrum*) signifie «fortune, sort»; *asturuz* doit signifier «peut-être» plu ôt que «par hasard» (cf. esp. *acaso,* bsq. *benturaz*). *Norbait* a ici la valeur d'un subtantif signifiant «personne». *Buru,* ici, semble désigner plutôt l'ensemble de la personne que la tête. *Suretarragoric* est le partitif du comparatif de *suretar,* où le suffixe *-tar* exprime l'attachement; cf. Azkue, *Morf.,* § 185, 7°, et 186.

V

2. *Ireici* «repousser»: variante de *iraitzi*; acception non signalée par Azkue et Lhande.

5. *Hil-vrhentu,* litt. «achever de tuer», et non «éteindre», qui est la seule signification indiquée par Azkue et Lhande. *Urhentu* «achever» est employé dans le prov. 582; *ürhentü* «achever, finir» est courant en souletin actuel.

6. *Hurrentu*: variante de *hurrandu,* qui signifie parfois «être près de mourir» (Lhande).

8. L'édition de Francisque-Michel donne ici la forme étrange *incussis,* et au vers 14 *incus.* L'édition originale porte *icussis* et *icus.* Il convient donc de rayer *inkusi* des dictionnaires d'Azkue et de Lhande.

16. *Lisan* (= *lizan*) «qu'il fût» est une forme d'éventuel à suffixe relatif qui a la même valeur que *licen,* employé par Dechepare et Liçarrague. La finale *-an* est souletine ou bas-navarraise.

18. *Sindiaurisan* (= *zindiaurizan*) «que vous vinssiez», forme d'éventuel à suffixe relatif du verbe *jaugin* «venir»; *g* est devenu *r,* comme dans soul. *tziauri* «venez!».

20. *Goithus*: v. Voc., *goizea.*

23. *Heldu* est construit avec un adverbe a forme d'inessif, comme en IV, 50-51.

26. *Banaxeco*: forme simple du verbe *etxeki* «être attaché à, tenir, se saisir de»; v. *Système,* I, p. 170-172.

27. *Nola... manus baizausat*: litt. «comme vous êtes par rapport à moi en commandement», «comme vous m'en donnez l'ordre».

28. *Belar hori*: litt. «ce front qui est le vôtre». *Simur,* ici, ne signifie pas «ride, pli», mais «ridé, plissé». L'emploi de *zimur* comme adjectif n'est indiqué ni par Azkue ni par Lhande. Mais on lit dans un poème d'Elissamburu, où l'on s'adresse à une outre en peau de bouc qui a été presque vidée du vin qu'elle contenait: *Orai hor ago zimurrik arpegia* «te voilà maintenant le visage plissé» (*Iragan besta biharamunian,* v. 34, dans le recueil *Kantuz,* p. 154).

30. *Exekiterago*: comparatif du latif du substantif verbal de *etxeki.*

31. *Epaixca*: v. Voc. Cet adverbe en *-ka* est pourvu ici du suffixe d'instrumental. Le verbe *sartu* est construit avec l'inessif (cf. IV, 51). *Exen* est un inessif de type archaïque, qui s'emploie régulièrement, aujourd'hui encore, en souletin. Lire *sur'* au lieu de *cur'.*

32. *Eme* est employé ici avec valeur d'adverbe.

33. Litt. «en tâtonnant, ayant passé deux fois la chambre». «Deux fois» se dit d'ordinaire *bietan* ou *berritan.* Azkue donne *bitan* comme employé en biscayen, guipuzcoan, haut-navarrais et roncalais. Lhande (art. *bietan*) signale *bitan* comme employé en labourdin.

35. *Hats hanturic,* de *hats hantu* «être essoufflé» (Lhande). Azkue donne *atsantu* et *hatsantu.*

37. *Hautemanic* se retrouve en XII, 41: «s'apercevoir de, se rendre compte de».

38. *Gaxo,* employé dans un sens de commisération, peut se placer avant ou après le nom qu'il accompagne. *Gaxoa ni,* où le pronom personnel *ni* est précédé de *gaxo* au nominatif singulier, correspond à l'expression «pauvre de moi», usuelle dans le sud-ouest de la France et à l'expression espagnole *pobre de mí.* L'expression étant employée à l'actif, seul le dernier mot, *ni,* prend la marque de ce cas.

40. *Hilpena* ne figure pas dans les dictionnaires: «souffrance, chagrin de mort».

45. Azkue donne *ongo* «accommodement»; et Lhande *ongo*

«réconciliation». *Hongoa* est formé à l'aire du même suffixe que *erhogoa* «folie». Le thème du mot est en réalité (*h*)*ongoa*. C'est l'abstrait correspondant à l'adjectif *hon* «bon»; il signifie «bonté». Sur ce suffixe, dont la forme correcte est *-goa*, voir Schuchardt, Introduction à l'édition des oeuvres de Liçarrague, p. XCI-XCII.

49. *Gaiz dena* peut signifier «celui qui est méchant», «celle qui est méchante» ou «ce qui est méchant».

50. Litt. «est de même (*berhala*) que le lait quand il est plein de mouches».

52. *Buru sakarsu* a la valeur d'un adjectif composé qui sert d'attribut à *haur ederra*; suppléer *denean*.

53. *Anderauren* est traduit par «damoiselle», par opposition à *nesca* «servante», dans le prov. 473; cf. VIII, 3; suppl. de l'exemplaire de Bayonne, IV, 60. Le partitif de ce mot est *anderaurenic* (VIII, 3); donc le nominatif indéfini est *anderauren*, et non *anderau*, comme Azkue l'écrit; Lhande l'écrit indûment *anderaurren*. Cf. bisc. *andra uren* (Azkue, art. *uren*).

54. *Orbain*: v. Voc.

55. *Estacuru* signifie ici «reproche». comme dans Liç., *Phil.* 3, 6.

60. Litt. «pour cela seulement (*huts*) vous serez célèbre (Voc., *hots*), parce que vous aurez causé la perte d'un homme». Pour l'idée exprimée ici, cf. IX, 29-32.

VI

La traduction du titre est d'Oihenart lui-même; il la redonne dans le Voc., art. *kexazea*.

7. *Esteiari*: v. Voc.

10. *Stacuru*: v. Voc., *estacuru*.

12. Litt. «il n'y a pas de contrainte possible des enfants»; *hetan* reprend *maitesco gausetan*.

14. *Ederza* (= *edertza*) n'est pas dans les dictionnaires. *Seguina* a valeur d'aoriste: «celui qui le fit». Dans l'exemplaire de Bayonne, l'ordre des mots a été modifieé à la main: Onaren Ederza *nescato seguina*. Cette correction est indiquée aussi à la main parmi les «Fautes d'impression». Oihenart a jugé sans doute qu'il ne convenait pas de placer le déterminant *Onaren* après le déterminé *nescato*; il l'a mis en tête du vers, et l'a fait suivre du mot auquel il s'oppose.

15. Dans l'exemplaire de Bayonne, un trait d'union a été ajouté à la main entre *iayo* et *eta*, pour indiquer nettement que *eta* doit être joint au participe passé.

22. «Enlever» ne figure pas parmi les nombreux sens de *altxatu* indiqués par Lhande; Azkue ne donne que «se cacher». Ce verbe signifie «enlever» dans le prov. 563 et dans Liç., *Mc*, 8, 19; il est synonyme de *hartu* dans Liç., *Jn*. 5, 8 (cf. *Mth*, 9, 6).

26. Lire *gueldize* au lieu de *gueidze* (note de correction d'Oihenart).

27. *Penaimendu*, qui est imprimé dans les exemplaires de Paris et de Bayonne, ne figure dans aucun dictionnaire et contient un *i* que ne s'explique pas. Dans l'exemplaire de Bayonne, il est corrigé en *pensamendu* (avec *p* suivi d'un esprit rude et *s* longue), et cette correction a été ajoutée, également à la main, parmi les «Fautes d'impression».

28. Pour *luzamendu*, les dictionnaires ne donnent que «délai, répit, ajournement, loisir». Le sens de «prolongation» semble convenir mieux.

30. *Barascal* est, comme *auhal*, le déterminant de *iaquiac*.

33. *Etsitu* avec l'instrumental: «renoncer à», comme dans Dechepare, XII, 54.

VII

Dans cette pièce, aucun mot, aucun indice grammatical n'indique expressément la sexe de la personne qui parle ni celui de la personne à qui elle s'adresse. Archu la traduit comme si c'était, de même que dans la suivante, une femme ou une jeune fille qui parlait. Mais il n'en donne aucune justification. Ces plaintes sont plutôt celles d'un amoureux rebuté: servir et honorer (vers 14) appartiennent à l'homme, non à la femme (cf. II, 16-17; VI, 6).

5. *Gotor*: v. Voc.

6. Il faut lire *naien* et non *n'aien* que donnent les exemplaires de Paris et de Bayonne: *naien* est la forme relative de *nai*; qui est le correspondant souletin de lab. *nau* «il m'a», b. nav. occ. et or. *nu*. Mais en souletin, la forme relative de *nai* est *naian*. *Naien* est sans doute une forme hybride procédant à la fois de *naian* et de lab. *nauen*. Toutefois il est possible que *naien* ait été autrefois en usage en souletin; c'est la forme qui est régulièrement employée aujourd'hui à Larrau (Haute-Soule).

15. *Othe* ajoute à l'interrogation une nuance dubitative (cf. Inchauspe, *Verbe basque*, p. 444): «si par hasard».

16. Archu, dans sa traduction, a escamoté ce vers. *Honlacaze* ne se trouve dans aucun dictionnaire. Il s'agit sans doute du substantif verbal correspondant au participe passé *honlacatu*,

tiré lui-même de l'arverbe *honla* par adjonction du suffixe d'adverbe *-ca*. *Honla* (c. *hunla*, X, 59) est une variante de *honela* «ainsi (comme je suis ou comme je fais)», adverbe tiré du thème de démonstratif de Ire personne. Lhande indique *holakatu* «devenir tel». Il convient d'ajouter «rendre tel» (avec l'auxiliaire «avoir»). Le substantif verbal *honlacaze* doit donc signifier «devenir ou rendre tel (que le personne qui parle)». L'ensemble de la strophe n'est d'ailleurs pas claire.

19. Dans *icusquisu*, le suffixe pluralisateur *-qui* figure indûment, puisque le patient est au singulier.

20. Expression peu claire. Archu traduit d'une façon vague: «les effets d'un miracle». Cette forme de présent à suffive *-ke* n'exprime pas la possibilité, mais l'indétermination temporelle (présent intemporel) ou la probabilité. *Miraculu*, dans la vieille langue, signifie parfois «étonnement» ou «objet d'étonnement»: Liç., *Mc*, 7, 37, *guciz miraculu esten çutén* «ils s'étonnaient très fort»; ** lv 33, *miraculu etsiric* «étonnés». Je crois que *miraculu saukesuna* signifie «ce qui doit être pour vous objet d'étonnement».

22. *Gortarsun*, qui ne figure pas dans les dictionnaires, est une variante de *gortasun* «ardeur, ferveur», dérivé de *gori* «incandescent, ardent» (Lhande, p. 381), et non de *gortasun* «surdité», dérivé de *gor* «sourd». Liçarrague emploie la forme *gorthassun* dans *Act.*, 14, 3 et D 8v 2, et Oihenart la forme *gortharsun* dans le supplément de l'exemplaire de Bayonne, II, 17.

23. Lire *niganat* au lieu de *niganac*.

24. *Gorzen* signifie «enflammer», comme dans XVII, 69; verbe dérivé de *gori* (Lhande, *ibid.*). Il ne s'agit pas ici de *gorze* «devenir ou rendre sourd». La traduction d'Archu contitue un grave contrasens: «la froideur opère en moi d'heure en heure la surdité; plus vous êtes froid pour moi, plus je suis sourde pour vous».

28. Litt. «n'importe quel bon traitement qui soit»; sur *estusu ikerzeric*, voir la note à II, 56. *Eguiteco* est le complément de *ikerzeric* et de *gogoric*; il est placé après les mots qu'il détermine, et il est pourvu comme eux du suffixe du partitif.

31. *Eguiequi*, à l'unitif pluriel, est inintelligible. Je crois qu'il faut lire *eguiaqui* (adverbe).

31-34. J'eccompagne de beaucoup de reserves la traduction que j'ai adoptée. L'ensemble est obscur, en particulier á cause de l'insuffisance de la ponctuation. On ne sait pas si *ene dixa gaiza* doit être rattaché à *dut borogazen* ou si *gaiza* est attribut (*ene dixa gaiza da*). *Ardura* est-il l'adverbe signifiant «souvent» ou le

substantif signifiant «souci»? Il semble que l'unitif *hontarsunarequi* indique ici la cause (cf. Lafitte, § 844, p. 432) et *guducazen* ne signifie sans doute pas ici «combattre», mais «discuter».

VIII

9. Il faut lire *ascasi* au lieu de *ascaki* que donnent les exemplaires de Paris et de Bayonne. *Ascasi hurren*: cf. prov. 299, *hurren ascasi* «proche parent».

10. *Poxelazea*: v. Voc.

17. *Maitari*: v. Voc.

20. *Alkatea*: «le magistrat» (prov. 644).

IX

7. *Herscailu*: v. Voc.

9. *Eritzi* signifie ici «penser», comme en XV, 25; cf. *Système*, t. I, p. 283.

14. *Berun*: v. Voc.

17. Litt. «il n'y a pas d'issue, rien par quoi je vienne à être sauvé, d'autre que ce je pourrais avoir de toi». Il faut effacer la virgule entre *hilzen* et *nun*.

21. *Hobe duquen*: présent intemporel.

29-32. Pour l'idée, cf. V, 59-62.

30. *Banuquen*: forme à préfixe *bait-*; cf. soul *benüken* pour **beitnüken*.

32. *Izen gaixto* «surnom, sobriquet» (Lhande). Le poète veut dire que le nom de cette personne deviendra un surnom évoquant la méchanceté.

36. *Iarzeras gueros*: expression du même type que *etcheraz geroz* «une fois à la maison» (Lafitte, § 149 *c*, p. 63); elle signifie «après que je suis arrivé (ou que j'ai été amené) à l'entrée».

X

7. Le texte imprimé porte *dohainetan naduque* «je tiendrais pour une faveur». Mais dans l'errata, l'auteur indique qu'il faut remplacer cette expression par *dihulates nerosque* «j'achèterais au prix d'un tas d'argent»; v. Voc., *duhulate*.

9. L'*i* de *gupi*, dans les exemplaires de Paris et de Bayonne, est suivi par erreur d'une sorte d'esprit rude.

17-20. Exemplaire de Vinson:

Haren beguitartea

Garbi, arrosas bethea;
Halas, da guertatu ene
Bihozaren jabea.

«Son visage est pur, couvert de roses; c'est ainsi qu'elle est devenue le maître de mon coeur.»

20. *Oboro esina* = *ezinagoa* (cf. Lafitte, § 319, p. 141).

21. *Mihi osena* a la valeur d'une épithéte qui se rapporte à *ahono* (cf. Lafitte, § 271, p. 121).

22. *Araz*: v. Voc.

24. Exemplaire de Vinson: *Xarm' ehor diroena* «(dont le seul regard) suffit à charmer».

25-28. Exemplaire de Vinson:

Lepo' argui miresteco,
Goxo bessarcazeco,
Bulharr' asqu' ilhumbean
Bela serbizaceco.

«Son cou est d'un éclat admirable, et bien doux a embrasser. Sa poitrine, dans l'obscurité, suffit pour servir de chandelle.» *Bela*: v. Voc. et prov. 401: mot espagnol (*vela*).

29. *Kaisu*: v. Voc.

31. *Vkarai*: v. Voc.

29-32. Exemplaire de Vinson:

Oina, xoil ons'ansatu,
Halacos engreinatu,
Escüa bol' iduri,
Besso' esne-gazatu.

«Son pied, parfaitement agencé, en est fier. Sa main ressemble à l'ivoire, son bras à du lait caillé.» Le vers 30 est obscur. D'après le Voc., *engrenatu* signifie «fier pour être trop à son aise». Mais en gascon, *engrenha* veut dire «caliner, dorloter».

37. Litt. «que les choses qu'elle tient à découvert soient et restent dites pour autant!»

40. *Daunsanac*: de *etzan*; v. *Système*, I, p. 173 et 175.

54. Lire *axolati* au lieu de *axolan*.

55. V. Voc., *itoitea*.

57. Exemplaire de Vinson: *aurkit*.

60. *Baka bailesa*: forme périphrastique d'éventuel à préfixe *baït-* et sans suffixe *-ke*; on n'en trouve que deux exemples dans les textes du XVIe siècle, tous deux chez Liçarrague, et avec l'auxiliare *di-* (*esca bailedi*); v. *Système*, II, p. 95. *Bide* exprime ici la probabilité (cf. Lhanda, art. *bide*, 10°). Dechepare emploie une fois *aguian* «peut-être» avec une forme verbale à préfixe *bait-* (IV, 16): *eta aguian harc orduyan ezpaytuque aycina.*

XI

Dans l'exemplaire de Vinson, le nom de la jeune fille est *Belsarana*, avec un *s*, «la Brune».

3. Exemplaire de Vinson: *isal' onetsi*.

8. *Nesana* est pour *nesanan*: l'*n* final est tombé, comme dans la forme souletine de subjonctif *nezaña*, pour *nezañan*. Litt. «tout ce en quoi tu viens (ou viendras) à me commander»: forme relative du présent à auxiliaire déterminé; v. *Système*, II, p. 46-50.

10. Lire *hambatequi*. *Ordea* signifie sans doute «mais», comme dans Liç., *Mth*, 20, 26, et *hambatequi* «cependant», c'est-à-dire «pendant ce temps», comme dans *Eguberri-coplac*, vers 25, et dans la dedicace de Liçarrague à Jeanne d'Albret (* 7r 26).

11. *Issirequi*: unitif indéfini de *issi* (orth. mod. *isi*).

12. Vers obscur. *Burutan hartu* signifie «prendre en considération» (Lhande, art. *buru*, 1.°). Les vers 11-12 signifient sans doute: «ne considère pas avec obstination que ce qui est n'est pas». Le poète veut dire: «tout en me mettant à l'épreuve, ne t'obstine pas à ne pas voir la réalité de mon amour». La traduction d'Archu n'a aucun rapport avec le texte: «ordonne ce qu'il te plaira, puisqu'il faut ainsi parler».

9-12. Exemplaire de Vinson:
Badiohacun dembora,
Hurrunzen saharzea,
Maitasarrea
Harsan engoiti gogara.
«Nos jours passent; la vieillesse approche; sois désormais accueillante à l'amour.» *Harsan* (orth. mod. *harzan*) est un impératif.

15. *Tinc*: v. Voc.

16. *Badaxen*: de *exequi* (orth. mod. *etxeki)*: v. Système, I, p. 170-172. Litt. «si la dureté t'est fermement attachée dans le coeur».

19. Liçarrague se sert de *ala* (*Mth*, 7, 10; *Jn*, 4, 12) pour rendre la nuance exprimée en latin par *numquid*: question à laquelle on suppose que l'interlocuteur répondra par la négative. On peut, en français, rendre cette nuance en employant le conditionel. Le verbe *ahaze* est construit comme dans Liç., *Jac.* 1, 24, *ahâce çayo* «il a oubié».

20. *Maiteri*: v. Voc.

21. *Maitariaren* est le complément du groupe *mait'orde hig' vkena*; *vkena* a la valeur d'un substantif, comme *egonac* en III,

22. *Higu uken* (cf. prov. 233) fait pendant à *maite uken*. Exemplaire de Vinson: *Aldis maitasalearen.*

23. Litt. «c'est ce qui n'est pas beau». Exemplaire de Vinson: *Dun ons' estena.*

25-26. Exemplaire de Vinson:

Hic nun herstura hunetan,
Et' es berzec esarri

«c'est toi, et personne d'autre, qui m'as mis dans cette détresse.»

28. Exemplaire de Vinson: *hara* au lieu de *huna*.

32. *Hil aitorra*: v. Voc.; pour l'idée, cf. V, 59-62; IX, 25-32.

XII

2. *Lastan*: v. la note à IV, 27. Dans le prov. 55 du recueil de 1596, *laztan* accompagné du verbe «avoir» signifie «aimer».

3. *Nahi-nola*: cette expression, qui n'est dans aucun dictionnaire, signifie sans doute «comme (il était) voulu (par moi)». Dechepare, dans deux passages (V, 30; VII, 9), emploie *nola* dans la même acception que *bezala*, et après le mot sur lequel il porte.

9. *Eder isana*; litt. «le fait d'être belle».

10-11. Litt. «que ce que disent les gens est qu'elle n'a pas d'égale»; *eci* introduit la forme verbale à suffixe *-la*, comme en VII, 7.

18. Litt. «tout en ayant le corps un peu long». Sur le suffixe *-kara*, v. l'art. *-kara* dans les dictionnaires d'Azkue et de Lhande, et la *Morf.* d'Azkue, § 297, p. 202-203. Le mot *lusecara* n'est pas dans les dictionnaires; mais Azkue signale dans sa *Morf.* qu'il l'a entendu dans la vallée d'Erro (dial. haut-navarrais méridional): il le traduit par «larguirucho».

31. V. Azkue et Lhande, art. *zurigorri*.

32. Litt. «le menton [est] en perles pures».

37. L'adjectif *tipis*, étant placé entre virgules, ne peut être l'épithète de *oin*; il est pris substantivement. Dans l'exemplaire de Bayonne, un point a été ajouté à la main au-dessus de *t*, sans doute pour indiquer qu'il s'agit de l'affriquée *tx*. *Herotsdun*: v. Voc.

38. *Aratsu*: v. Voc.

39. Exemplaire de Bayonne: *argui* au lieu de *xuri*.

45. *Nahibada* est obscur.

46. Litt. «si elle (cette prison) n'est pas pire» (*sordex*: v. Voc.), c'est-à-dire, sans doute, «si elle n'est jamais plus pénible qu'elle n'est maintenant».

47. «Sa prison», au sens où l'on dit «la prison du roi».

XIII

Titre: *betheguinsarre*: v. Voc.

3-4. Cf. Dechepare, VII, 6. Au vers 4, lire *nago* au lieu de *naho* (Oihenart, errata).

6. *Berreguin*: v. Voc.

7. Oihenart avait déjà employé l'expression *dohainetan naduque* en X, 7; mais il l'y a remplacée ensuite par una autre (v. note à ce vers).

9. *Haitu* désigne ici une qualité et ne peut signifier «hautain», comme en IV, 58. Selon Azkue, *haitü* (lab.) (sic) signifie non seulement «choix», mais encore «selecto, excelente; délicieux, excellent». Selon Lhande, *haitü* «choix», en souletin, s'emploie souvent comme adjectif et signifie alors «de choix, chosi»; il cite ce passage et traduit «parce qu'elle est si appréciable (de choix)».

10. Joindre *garhaitu* à *baitu*.

13. Il semble qu'Oihenart, pour exprimer avec plus de force l'idée de «tout», ait employé ici les deux façons de la rendre, *dena* et *gusia*.

16. Vers obscur. *Gainti*, construir avec l'instrumental, est sans doute une variante de *gaineti* (cf. XIV, 7). Litt. «en savoir elle est laissée au-dessus de toutes», c'est-à-dire «on la laisse au-dessus de toutes, on lui laisse la première place».

21. V. Voc., *kaisu* et *doizea*. *Bara*, qui ne se trouve dans aucun dictionnaire, est le mot espagnol *vara* «verge; aune».

22. V. Voc., *sorsaina*. *Escüetara* est le complément de *hartus*. Litt. «parce qu'il a pris l'aune dans ses mains en la faisant».

24. *Bara* est le radical de *baratu* «s'arrêter».

28. Jeu de mots intraduisible en français: *Ioana* signifie à la fois «Jeanne» et «(celle qui est) partie».

36. *Isarteguia*: v. Voc.

37. *Bekoquia*: v. Voc.

38. Litt. «tiré au moule».

40. V. Voc., *iharduquitea*.

41. V. Voc., *ahuz* et *aralde*.

43. V. Voc., *iguelsu*.

47-48. Vers obscurs. Un nominatif singulier suivi d'un datif indéfini surprend. L' expression du vers 47 est du même type que *saldoa phensamentü gaixto* «une multitude de pensées mauvaises», citée par Azkue et tirée de la traduction souletine de l'*Imitation*. *Gorheritan* est l'inessif indéfini de *gorheri*; ce mot ne se trouve pas dans les dictionnaires, qui ne donnent que *gor-*

heria et *gorreri* «surdité» (Lhande, art. *gorr* III). Litt «mis en état de surdité».

49. Bien qu'il y ait, dans l'édition originale, un point d'exclamation à la fin de la phrase, le verbe n'est pas à la forme relative. Cette irrégularité se rencontre parfois chez les vieux auteurs: voir, dans nos notes sur le texte et la traduction de Dechepare, la note à X, 28: *BRSVAP*, VIII, p. 168.

50. Le suffixe *-egui* «trop» est employé ici comme mot indépendant. On ne connaît pas d'autre exemple de cet emploi. Litt. «ce n'est ni trop ni peu». *Egui'* est corrigé à la main en *eguia* dans l'exemplaire de Bayonne.

51. *Xorhi* «propre, mignon», en Basse-Navarre: addition manuscrite au Voc. dans l'exemplaire de Bayonne. Il ne s'agit pas de *xori* «oiseau», comme Archu le croit. *Beguihontgarri*: v. Voc.

52. *Muturra* signifie ici «la bouche», comme dans le prov. 414 et dans Liç., *Act.*, 23, 2.

53. *Orri*: v. Voc.

56. L'expression *esein esne issurcor* est au datif (indéfini), comme complément de *aizinzen*. *Issurcor* n'est pas dans les dictionnaires: «qui a tendance à s'écouler».

60. Voir les notes à II, 2-3 et à XI, 19.

61-62. Vers très obscurs. Il semble que le suffixe *-ara* «comme, à la façon de» soit ajouté ici à expression à l'actif singulier *begui gureac* (cf. XXII, 16). *Sirudien* est l'imparfait du verbe *irudi*: même forme dans Liç., *Apoc.*, 4, 3. Aucun patient ni agent n'est exprimé en dehors de la forme verbale. *Bertara* n'est pas signalé dans les dictionnaires, à côté de *bertan* et de *bertarik*, comme ayant une signification adverbiale. *Bertara* peut être le latif de *ber*. Le vers 62 signifierait-il «il (l'oeil de la jeune fille) ressemblait à lui-même, comme le nôtre»? L'idée exprimée dans la strophe serait la suivante: son oeil, qui d'abord avait son aspect propre, a pris ensuite l'aspect d'une étoile». Mais je ne connais pas d'exemple où le verbe *irudi* soit construit avec le latif.

65. *Berhala*, qui signifie ici «de même», a pour corrélatif *nola*.

66. *Boli*: v. Voc. *Sotal* (orth. mod. *zotal*): litt. «motte».

74. *Garhi*: v. Voc.

76. Il faut lire *esta* au lieu de *estu*.

83. *Doitus*: v. Voc., *doizea*.

86. *Baderaza* ne peut venir que du verbe *eratzan*, causatif de *etzan*. Un mot en *-tza* (noté *-za*) peut rimer avec un mot en *-tsa*: dans la strophe suivante, *bihotza* rime avec *orotsa*. Sur

eratzan, v. *Système*, I, p. 275. *Laxuric baderaza* signifiant «si elle se trouve dénouée», *laxuric baderaza* doit signifier «si elle (la jeune fille) fait en sorte qu'elle (sa chevelure) se trouve dénouée». *Etzan* peut en effet s'employer comme substitut du verbe «être»: *eratzan*, ici, ne veut pas dire «faire coucher», mais «faire que quelqu'un ou quelque chose se trouve dans un certain état». Cf. ce qui est dit de *erabili* dans *Système*, II, p. 147.

88. *Ispi*: v. Voc.

89. *Gaineracos* «au reste, par ailleurs», comme dans Liç., 1 *Cor.*, 1, 16.

90. Sur *ala... ala*, v. Lafitte, § 396, p. 175.

91. La forme relative *duen* exprime sans doute une interrogation indirecte (cf. Lafitte, § 744, p. 395).

92. *Bihotsa*: impératif de *io-* «dire»; objet de référence de 3e pers. indéterminé, comme en III, 24. Litt. «qu'il le dise pour l'avoir éprouvé».

95-96. Vers identiques à 7-8.

97. *Baletsa*: de *etsi*, que signifie ici «plaire à» et est construit avec le datif.

100. Rattacher *on* à *leristan* (orth. mod. *leriztan*): «qu'elle m'aimât» (v. *Système*, I, p. 282 et suiv.).

102. Oihenart exprime ici le réfléchi d'une façon curieuse. Il emploie *nihaur* au lieu de *ene burua*. Il fait ainsi de *nihaur*, forme intensive du pronom personnel de 1re pers. du sg. le patient d'une forme verbale à agent de 1re pers. du sg. et patient de 3e du sg. Il est vrai que le patient de 3e pers. du sg. n'est représenté dans cette forme verbale par aucun indice; l'indice de patient est zéro. Malgré tout, cette construction est exceptionnelle et irrégulière.

103. Exemplaire de Bayonne: *banins eci*.

107. *Baicic* signifie «mais», comme *baisi* dans le prov. 83.

116. *Etsiric hartu* signifie sans doute «éprouver du désespoir».

XIV

Oinhenart s'est inspiré ici d'une petite pièce de Marot, *Le Dizain de neige* (éd. Pierre Jannet, III, p. 14):

Anne, par jeu, me jeta de la neige,
Que je cuidais froide certainement;
Mais c'était feu; l'experience en ai-je,
Car embrasé je fus soudainement.
Puisque le feu loge secrétement
Dedans la neige, où trouverai-je place

Pour n'ardre point? Anne, ta seule grâce
Eteindre peut le feu que je sens bien,
Non point par eau, par neige, ne par glace,
Mais par sentir un feu pareil au mien.

2. Sur *lastan*, v. note à XII, 2. *Escuta*: v. Voc.
4. Lire *sudurrac* au lieu de *sudurac*.
7. Litt. «(y a-t-il) quelque chose de froid par-dessus la neige?»
14. V. Voc., *ecoistea*.
24. *Sendo*, litt. «sain», comme dans le prov. 668.
28. *Maitari*: v. Voc.
30. *Gupida*: v. note à II, 53.

XV

2. *Berhes* est employé ici avec la valeur d'un participe passe: cf. *bethe dut* «je l'ai rempli».
4. Le suffixe *-etaric* vaut à la fois pour les deux formes verbales relatives.
6. *Tinc*: v. Voc.
8. Cet emploi de *guisa* à l'indéfini n'est signalé ni dans les dictionnaires ni dans les grammaires. *Guisatan* équivaut sans doute ici à fr. *de manière, en sorte (que)*, et la forme verbale qui précede, *berhes enankidisun*, est une forme d'éventuel à suffixe relatif (v. *Système*, II, p. 34-35): litt. «de manière que je ne pusse m'écarter par rapport à vous».
9. *Hasi*: ort. mod. *hazi*.
14. Expression obscure, qui n'est pas signalée dans les dictionnaires.
18. Sur l'emploi d'une forme simple de *eraman* comme auxiliaire avec un participe passé, v. *Système*, II, p. 149.
21. Sur la valeur de *eduki* dans ce genre de construction, v. Lafitte, § 663, p. 351.
23. Sur la construction de *non-nahi* avec une forme verbale relative, v. Lafitte, § 240, p. 105.
30. *Kexazea*: v. Voc.
33. Le suffize *-gati* a ici la même valeur que dans III, 24.
34. *Bailedaske*: de *edasi*: v. Voc., *erastea*.
35-36. Litt. «mon amour exagéré ne mérite pas que je vous perde».
39. *Berarc*: actif de *berura* «lui-même». *Isun*: v. Voc.
41. *Bailihotsa*: éventuel à préfixe *bait-*, sans suffixe *-ke*, de *io-* «dire» (cf. *Système*, I, p. 483-484); l'objet de référence (3e pers. sg.) est indéterminé, comme en III, 24 et en XIII, 92.

48. V. Voc., *iauquitea.*

49-50. *Ihesari dema* «il se met à fuir». *Eman* avec le datif sg. s'emploie pour signifier «s'adonner à, se mettre à». Aux expressions citées par Azkue et Lhande on peut ajouter *nic demadan ihessari* (prov. 139) «afin que j'aie moyen de fuir», ce qui est plutôt une interprétation qu'une traduction, et *eman cioen ihesari* (Axular, *Guero*, p. 211) «il se mit à fuir». Le patient de 3e pers. du sg. est indéterminé. Ces expressions signifient littéralement que quelqu'un donne son activité à quelque chose. D'autre part, la forme *dema* est à noter, car, dans la vieille langue, les formes simples du présent nu de *eman* sont très rares (v. *Système*, I, p. 228). On trouve *demaza* (orth. mod. *dematza*) «il les donne» dans le prov. 28.

53. Litt. «qu'il soit ainsi, même s'il n'est pas ainsi».

61. V. Voc., *puxazea.*

63.64. Litt. «si cela ne suffit pas par la menace». Exemplaire de Vinson:

Xuxent esasu, ed' vheas,
Esin bada deus berzeas.

«Corrigez-le... ou avec votre bâton, si ce n'est possible avec rien d'autre».

68. Exemplaire de Vinson: *Neure bano, sureago.*

70. Litt. «tant qu'à venir pendant votre vie». Sur le suffixe *-koz* employé avec le substantif verbal, v. Lafitte, § 471, p. 219-220.

71-72. *Asper*: v. Voc. Exemplaire de Vinson: *Espad' ene amorecati* «si ce n'est pour l'amour de moi, (du moins pour l'amour de vous)».

XVI

Cette piéce, qui est la 16e, ne porte pas de numéro.

1. Construction doublement remarquable et très rare: *nahis* «quoique» est ici construit avec l'impératif, et la négation *es* est préfixée à une forme d'impératif. Ni Dechepare ni Liçarrague n'emploient de formes négatives d'impératif. Mais on trouve dans le proverbes d'Oihenart *espis* «qu'il ne soit pas» (91) et *espesa aurtic* «qu'il ne le jette pas» (92). D'autre part, le biscayen connaît, dès les plus anciens textes, des formes comme *zebegi* «qu'il ne le fasse pas», avec préfixe négatif *ze-* (cf. *Système*, I, p. 439). *Nahiz* «quoique» se construit avec une forme verbale relative. Je ne connais pas d'autre exemple où il soit construit avec l'impératif: *nayz vrac berama* (Refr. de 1596, n.º 465), «si quiera lo lleue el agua», n'est pas clair.

3-4. Il n'y a pas de verbe dans la proposition principale: elle se compose d'un groupe nominal à l'actif et d'un substantif au nominatif indéfini. S'il y en avait un, il serait au conditionnel. Le verbe qui vient à l'esprit est «faire».

10. *Besambatetan,* qui ne figure dans aucun dictionnaire, doit être une variante de *bezembatean* «pour autant que», et aussi «parce que» (Liç., *Jn,* 5, 27). Il est alors précédé d'une forme verbale relative. Il semble exprimer ici une relation causale; mais il n'est pas construit avec une forme verbale personnelle. Litt. «comme vous faites cela».

9-12. Exemplaire de Vinson:

Neguän daza,
Landan isoza;
Est' en' ohaza
Bessambat hoza.

«En hiver, il y a la gelée dans la campagne; elle n'est pas aussi froide que mon lit.»

15-16. Membre de phrase obscur. Litt. «quand vous allez (ou vous vous en allez) par rapport à moi».

13-16. Exemplaire de Vinson:

Su guri saunza
Matalasean,
Ban' en' ezaunza
Da lur hassean.

«Vous êtes mollement couchée sur un matelas; mais ma couche est sur la terre nue.» *Guri* est employé comme adverbe; *saunza* (=*zauntza*) vient de *etzan* (cf. *Système,* I, p. 173).

23. *Sirateen*: «(dans l'endroit même) où vous pouvez être».

28. *Biga itut*: *a* et *i* forment ici une diphtongue. Ce traitement de *ditut,* etc., après un mot terminé par une voyelle est fréquent dans la pronunciation courante. Oihenart y recourt ici pour que le vers n'ait que 5 syllabes.

34. Il faut joindre *eta* à *batu.*

33-36. Exemplaire de Vinson (où cette strophe fait suite à la strophe 21-24, car les vers 25-32 manquent):

Suri behatu
Eta, su gabe
Su eta guerthatu
Nais guisu-labe.

«Après vous avoir attendue, privé de vous, j'ai été changé en feu et en four à chaux.»

37. Exemplaire de Vinson: *Sarri* au lieu de *laster.*

39. Exemplaire de Vinson: *Ni hil* «que je meure», au lieu de *ilhaunt*.

41-44. Exemplaire de Vinson:

Hurbil basite,
Iraungui daite,
Bana espasite,
Hauts bilha naite.

«Si vous venez près de moi, il s'éteindra; mais si vous ne le faites pas, je serai réduit en cendre.»

XVII

Titre: *Bertanco*: adjectif dérivé de *berťan* «sur-le-champ». *Ilhots*: v. Voc. *Ezaoqueela... gaisqui*: litt. «qu'elle ne pouvait (ou ne devait) pas être mal placée». *Hil kexua*: v. Voc., *kexazea*.

2. *Hospazea*: v. Voc., *hots*.
5. *Astura* et *atun*: v. Voc.
10. Lire *escuetara*.
13. *Ekaizac*: v. Voc.
14. *Surcaiz*: v. Voc.
16. *Aisolbe*: v. Voc. *Aterbe*: v. prov. 577.
17. *Eskierqui*: v. Voc.
25. *Berainic*: v. Voc.
31. Sur *ala*, v. Lafitte, § 225, p. 100, et § 396, Rem., p. 176. L'expression *gaiz-beha* est obscure.
32. Litt. «que j'aurais pis» (v. Voc., *sordex*).
34. *Alderdi* «perclus de la moitié de ses membres» (prov. 188).
35. V. Voc., *hebain*.
36. V. Voc., *embalditu*.
38. V. Voc., *sentazea*.
42. *Sortaxe* est l'adjetif *sorta* «pesant, à charge» (prov. 99 et 187) pourvu du suffixe diminutif *-xe*.
48. *Porroca* doit être joint, comme *higa* du vers 44, à l'auxiliaire *enainte* du vers 45.
50. V. Voc., *supu*.
54. V. Voc., *ohazea*.
55. *Sain*: v. Voc.
57. *Erne*: v. Voc.
61. V. Voc., *ehenazea*.
62. V. Voc., *guenhazea*.
64. Le suffixe *-kal* signifie «selon, proportionnellement à»: v. Azkue, Dict.; *Morf.*, § 393, p. 245. Mais dans les exemples qu'il cite, ce suffixe ne s'ajoute qu'à des noms; ici il s'ajoute à une

forme verbale (relative). *Ehaite* est le substantif verbal correspondant à *eho*, qui signifie ici «battre»; v. Lhande, art. *ehai-, ehaite*; le patient est indéterminé, comme dans *bihoïzak jotzen dio.*

65. V. Voc., *doizea.*

66. V. Voc., *goizea.* Litt. «s'étant mise à régler mon excès». Même construction de *iarri* «se mettre à» avec un substantif verbal à l'inessif, au vers 83.

69. *Gorzen*: cf. VII, 24.

73. *Heier iarraiquiten* doit être rattaché à *nenbilano.*

75. *Vdalen* a pour complément *alhor sabalen* (gén. pl.). Lhande donne, d'après Harriet, *udalen*, variante de *udalan* «travail d'été», et il cite l'expression *udalan ari* «travailler à la charrue, labourer».

76. *Alhor*: v. Voc.; ce mot est pris ici au figuré.

78-79. Litt. «et alors que je les voyais se perdre (v. Voc., *esteialzea*) faute d'y faire des travaux».

80. *Estalze*: ici «remédier à, suppléer à» (Azkue, *estaldu*; Lhande, *estali*). *Hutsac* désigne ici à la fois les absences du poète et ses manquements à ses obligations.

87. V. Voc., *aitoralaba.*

90. *Hizeraduqui*: v. Voc.

91. *Art'* représente *arta* «soin» (v. Voc., *artazea*). Ce vers signifie «à avoir d'elle d'autres soins (que ceux que vous avez eus)». *Arta iduki* peut signifier «avoir soin, souci»: *artha handi dauka bere egitekoez* «il tient grand soin de ses affaires» (Lhande, art. *iduki*, 17°). Archu ne traduit pas les vers 89-92.

103. Litt. «dans le jardin à cultiver (ou de culture)».

108. *Bereter*: v. Voc.

111. V. Voc., *ikerze.*

115. *Sauque'* (pour *sauqueo*) *orobat isan* «il a dû lui être indifférent». La forme à suffixe *-que* exprime ici la probabilité (cf. Lafitte, § 701, p. 373).

117. *Axol*: v. Voc.

120. Sur le suffixe *-koïan*, v. Lafitte, § 470, p. 219.

125. *Asper*: v. Voc.

126. *Hil-erri*: v. Voc.

XVIII

Titre: *Hamarcuna*: v. Voc.

1. V. Voc., *iaurestea.*

3. V. Voc., *Iaincoaisuna.*

11. V. Voc., *erhaitea.*
12. *Ohaidecari*: v. Voc.
17-18. La poète suit d'assez près le texte de l'*Exode* (20, 17).

XIX

5. V. Voc., *ieigueiac.*
7. V. Voc., *elicazea.*
9. Litt. «qu'il ne s'en aille pas pour toi d'année».
12. Sur le suffixe *-kari,* v. Lafitte, § 391.

XX

L'auteur s'est inspiré de plusieurs passages des Evangiles: Mth., 2, 1-12; Lc, 1, 26-38, et 2, 8-20.

1. *Seric* sert ici à marquer la cause, comme en II, 38.
3. V. Voc., *berherostea.*
8. *Teiarsun*: v. Voc.
19. *Nescasso*: v. Voc.
36. *Dedetesun,* de *edeki*: «qui le leur ôterez». Contrairement à ce que j'ai écrit dans *Système,* I, p. 203, je crois maintenant que cette forme a valeur de futur, comme *dedezac* dans le prov. 152: *beguiac dedezac* «il te crèvera les yeux», plus exactement «il te tirera (t'arrachera) les yeux». Il s'agit d'un fait futur, comme au vers 39 (*deracarsque*).
46. *Haurlan* «acte de génération» (Azkue), litt. «travail d'enfant». Euphémisme; cf. *haur izan* (ou *ukan, ükhen*) «accoucher», litt. «avoir enfant».
48. L'*a* final de *enansuna* a été ajouté pour la rime, comme, au vers 55, celui de *siotsona.*
60. Il faut lire *bihoa.* L'exemplaire de Bayonne porte bien *bihoa*; mais à l'intérieur de la boucle de l'*h,* il y a un point qui fait prendre l'*h* pour un *b.*
69. *Bederazurruna* signifie sans doute ici «période de neuf».
73. V. Voc., *ohazea.*
81. Litt. «naquit à elle Jésus».
82. *Mihiscando*: v. Voc.
83. *Odi*: v. Voc.
92. V. Voc., *necoxa.*
96. *Larri* signifie ici «effrayé» (Lhande, art. *larri,* II, 3°): *timuerunt timore magno* (Lc, 2, 9).
97. *Matoin*: v. Voc. *Sein* répété a ici la même valeur que fr.

qui dans des phrases comme *ils portaient qui du pain, qui du fromage.*

102. *Lakio* et *anhoa*: v. Voc.

104. Litt. «des gens de quelque part».

105. *Suhur,* comme dans Liç., Mth, 2, 1, signifie ici «mage».

114. Litt. «ayant compris en elle le signe»; *ardietsi* signifie ici «comprendre», comme dans le prov. 263.

18. Sur *otses,* v. Lhande, *otsez,* art. *ots,* p. 834.

124. *Sequien*: forme à objet de référence de 3e pers. du pl.: «par rapport à eux, devant eux».

137. *Vko*: v. Voc.

153. *Vzio*: v. Voc.

161. Litt. «évitant de se rencontrer (à Hérode)»: *bat* est le radical de *batu,* qui se construit avec le datif.

162. Litt. «ils mènent nouveau chemin».

164. *Seguitela*: éventuel à suffixe *-la,* équivalant ici à un imparfait du subjonctif français; préfixe personnel *s-* (orth. mod. *z-*).

XXI

Imité de l'Evangile (Lc. 2, 29-32).

2. *Dusquizu*: forme simple de *utzi*; le suffixe pluralisateur *-qui* ne s'explique pas. On attendrait *duzasu* (ort. mod. *duʃzazu*).

7. V. Voc., *apainzea.*

10. «Aux nations», c'est-à-dire «aux païens».

XXII

Le texte de l'hymne *Vexilla regis,* atribuée à Fortunat, se trouve dans *Monumenta Germaniae historica,* Auctores antiquissimi, t. IV, Carminum, II, IV (p. 34). Nous le reproduisons ci-dessous:

Vexilla regis prodeunt;
Fulget Crucis mysterium,
Quo carne carnis conditor
Suspensus est patibulo.
Quae vulnerata lanceae
Mucrone diro, criminum
Ut nos lavaret sordibus,
Manavit unda et sanguine.
Impleta sunt quae concinit
David fideli carmine,

Dicendo nationibus:
Regnavit a ligno Deus.
Arbor decora et fulgida,
Ornata regis purpura,
Electa digno stipite
Tam sancta membra tangere.
Beata cujus bracchiis
Pretium pependit seculi!
Statera facta est corporis,
Tulitque praedam tartari.
O Crux, ave, spes unica,
Hoc Passionis tempore,
Piis adauge gratiam,
Reisque dele crimina.
Te, fons salutis, Trinitas,
Collaudet omnis spiritus;
Quibus Crucis victoriam
Largiris, adde praemium.
Amen.

2. Esp. *alférez* «porte-drapeau». Dans l'expression *du ahurrera*, le latif *ahurrera* a la valeur d'un participe passé (cf. Lafitte, § 429 *c*, p. 201).

6. *Gaiz igaren*: litt. «a souffert du mal». *Igaren* ou *iragan* «paser» signifie parfois «souffrir» (avec l'auxiliaire «avoir»), ainsi dans Liç., *Mth*, 27, 19; *Apoc.*, 12, 2. *Igaren*, avec un *e* dans la dernière syllabe, figure dans le prov. 634; *ibia duenac igaren* «celui qui a passé le gué».

7. *Hedatu* signifie sans doute ici «torturé», comme dans Liç., *Hebr.*, 11, 35.

10. V. Voc., *iuhiequi*.

16. *Vr-ar(a)* «à la manière de l'eau»; sur le suffixe *-ara*, v. XIII, 61.

23 et 24. L'auteur a sans doute ajouté, pour les besoins de la rime, le suffixe *-la* au suffixe souletin d'ablatif *-ti*, par analogie avec le suffixe *-kila*, variante de *-ki*, forme du suffixe d'unitif en souletin. Dans le pasage des *Psaumes* auquel il est fait allusion (XCV, 10), ne figure aucune expression telle que *a ligno*.

26. Litt. «ce bois dont il a été rompu».

28. V. Voc., *erregue-grana*.

29. Litt. «l'arbre on ne peut meilleur par l'espèce».

33. Litt. «auquel [et] aux deux bras duquel».

36. *Garhaita* est traduit par «avantage» dans le prov. 629.

Securu est le latin *seculu(m)*. Azkue attribue à *sekuru* la signification de «rançon», avec cette référence «Oih., manuscrit».

48. *Sor vtena*: on attend une forme à patient de 3e pers. du sg. et indice datif de 2e pers. masc. du sg.: *sor dauatena*. C'est la construction irrégulière connue sous le nom de «solécisme de la côte» (Lafitte, § 577): *eman nau* au lieu de *eman daut*, pour dire «il me l'a donné». L'emploi de formes à patient de 1re ou de 2e pers. au lieu des formes à patient de 3e pers. et indice datif de 1re ou de 2e n'est pas particulier au labourdin; on le rencontre «le long de la côte jusqu'à Saint-Sébastien inclusivement, et même en Biscaye» (Bonaparte, *Observations sur le basque de Fontarable, d'Irun, etc.*, p. 155). «Cet idiotisme marin, ajoute Bonaparte, ne caractérise donc aucun dialecte, car il appartient à la côte en général, et à mesure que l'on s'en éloigne, les formes correctes... triomphent des formes erronées.» D'après Arkue (art. *zor*), on dit *zor nau orrek* «il me le doit» à Berastegui (guipuzcoan sept., variété de Tolosa). De plus, le «solécisme de la côte» se pratique aussi à Cambo (b.-nav. occ., sous-dialecte du Labourd).

49. *Hirurcuna*: v. Voc.

52. *Elhesari*: v. Voc.

Pièces qui ne figurent que dans l'exemplaire de Bayonne.

I

11. *Dautano* est une forme de *egon* (pour **dagotano*); cf. prov. 407, *deïes dauco gosseari* «il invite la faim à venir».

12. Sur la signification de la forme à suffixe *-cos* du substantif verbal, v. Lafitte, § 471, p. 219.

II

4. Le verbe *biharamuntu*, qui n'est pas dans les dictionnaires, est tiré de *biharamun* «lendemain». Litt. «jusqu'à ce que le matin, en échange, transforme la nuit en lendemain».

6. *Darraica*, forme verbale à indice datif de 3e pers. du sg., est ici accompagné de *suri*, datif du pronom personnel de 2e pers. respectueuse. Le pronom est traité ici comme un substantif ordinaire, non personnel; cf. note à XIII, 102.

8. *Nahis*, construit avec le participe *isan*, a ici valeur finale.

12. *Lasto-leguez*: *legez* dans le sens de «comme» est biscayen. Azkue fait remarquer justement (art. *legez*) que, «bien que ce mot n'appartienne pas aux dialectes dans lesquels ils écrivirent,

Harizmendi et Oihenart l'ont employé». Il convient d'ajouter qu'on le rencontre aussi, une fois, dans Liçarrague, 1 *Cor.*, 10, 7; *etzaretê idolatre, hetaric batzu leguez, scribatua den beçala.* Liçarrague l'a sans doute employé ici pour ne pas employer deux fois *beçala.* L'emploi de *leguez* dans le sens de «comme» n'était probablement pas particulier au biscayen.

13-16. Litt. «que je puisse vivre davantage, c'est une chose qui n'est pas possible, si ce n'est grâce à quelques faveurs accordées par vous». *Cembaitere* «quelque(s)» est employé par Dechepare (I, 24; II, 6).

17. On lit dans l'exemplaire original: *Nic gortharsun, suc gorrtarsun.* Ce dernier mot est dérivé de *gogor* (avec *r* forte) «sourd», *gortharsun* de *gori* «ardent» (avec *r* douce). Liçarrague emploie deux fois *gorthassun* «ardeur, ferveur», avec la variante *-assun* du suffixe: *Act.*, 14, 3; *Cat. de Calvin*, 31e semaine, fin (D 8v 2).

18. *Deracusquegu*: présent indéterminé, exprimant une action intemporelle, permanente.

21. *Haraizina* signifie «en avant»; *goas haraizina* signifie sans doute «nous continuons à aller».

22. L'inessif a ici la même valeur que dans l'expression *haren onetan* «pour son bien» (cf. Lafitte, § 850, p. 436).

24. L'édition de Francisque-Michel donne *bazean.* Mais dans l'exemplaire de Bayonne on lit *hazean,* inessif sg. de *hatz* «trace laissée par le pied»; cf. IV, 36, *sure hazean.*

28. *Poru* est traduit par «bruit» dans les prov. 353 et 445. Il s'agit dans les deux cas du bruit que fait quelqu'un qui récrimine tout en étant dans son tort.

31-32. *Gaizi... daquidisula*: dans les prov. d'Oihenart, les formes de présent périphrastique de ce type ont valeur de futur (59, 427, 514, 639).

34. *Epatu* «achever» (prov. 305).

III

4. *Bersetratco* (exemplaire de Bayonne) doit représenter *bersetaratco,* indéfini ou pluriel (en ce dernier cas, pour *berseetaratco*): «(l'amour) pour d'autres» ou «pour les autres».

7. *Hugu* n'est pas dans les dictionnaires; ils ne donnent que *higu* et *hügü.*

10. *Aisina* signifie ici «opportunité, occasion favorable», comme dans Liç., *Act.*, 24, 25.

16. *Okolu* «avenues de la maison» (prov. 548).

28. *Vko*: v. Voc.

30. Sur cette signification de *eduki* avec un participe au partitif, v. Lafitte, § 663, p. 351. Cette construction signifie proprement que le résultat n'est pas acquis et qu'on ne le tient pas. On suggère ainsi qu'il n'est pas près d'être acquis et qu'on n'est pas près de le tenir.

IV

Titre: dans l'exemplaire de Bayonne, *eressia* est accompagné de sa traduction: «récit»; cf. Voc., *erastea*.

1. *Ora-gauan*. Archu traduit: «Voilà qu'une nuit». Mais cette traduction est certainement inexacte. *Ora* n'est pas *horra*. De plus, *ora-gauan*, dans l'exemplaire de Bayonne, est imprimé en majuscules, comme le premier mot de chaque poème, et avec un trait d'union. Il s'agit donc d'un mot composé. Ce mot ne figure dans aucun dictionnaire. Quel peut être son premier élément? Ce ne peut être le mot qui signifie «chien», qui est chez Oihenart (prov. 250) *hor*. L'*a* de *ora* serait difficile à expliquer. De plus, que signifierait l'expression «la nuit du chien»? *Ora* ou *orha*, comme premier terme de composé, peut représenter le substantif *or(h)e* «pâte», avec le changement bien connu de *-e* en *-a*; il peut être aussi le radical du verbe qui signifie «pétrir une pâte ou de l'argile, faire du mortier, triturer, gâcher». *Ora-gau* peut signifier «nuit où l'on pétrit, nuit du pétrissage, nuit où l'on triture». Est-ce la nuit où l'on pétrit pour faire le pain? N'est-ce pas plutôt la nuit où l'on triture le lin? La matière travaillée n'est pas nommée. Mais les dictionnaires traduisent *karbari* par «broyeuse de lin» et *karba* par «broie pour nettoyer le lin». Il faudrait connaître la technique du broyage du lin au Pays basque. George Sand, dans une page célèbre (*La Mare au Diable, Les Noces de campagne*) a décrit les veillées où l'on broie le chanvre dans le Berry. Ce travail se fait «à la fin de septembre, quand les nuits sont encore tièdes», et il «ne donne que quelques jours dans l'année». «Dans la journée, le chanvre a été chauffé au four; on l'en retire le soir pour le broyer chaud. On se sert pour cela d'une sorte de chevalet, surmonté d'un levier en bois qui, retombant sur des rainures, hache la plante sans la couper.» La romancière évoque ensuite «le mouvement du bras qui retire la poignée de chanvre pour la broyer sur une autre partie de sa longueur». Peut-être ce mouvement est-il comparable à celui qu'on fait pour retourner la pâte lorsqu'on pétrit.

3. Expression obscure. *Borx(a)* doit avoir valeur adverbiale.

5. *Ala* n'est pas clair; cf. XX, 51, *ala diotso*, également en proposition incise.

9. *Hauc doasala*: «voici qu'elles s'en vont».

13-14. Litt. «de haie serrée si haut».

16. *Oillarrasssiqui*: Azkue ne donne que cette référence, et traduit par «gaillardement». La formation du mot n'est pas claire.

27. *Ekoisle*: cf. Voc., *ecoistea*.

38. *Heriostatu*, qui n'est pas dans les dictionnaires, est formé comme *odolztatu* «ensanglanté»; cf. Schuchardt, Introd. à l'édition de Liçarrague, p. LXVI.

39. *Baita* = *bai eta*.

40. *Minberas* ne peut pas être l'instrumental de *minbera*, adjectif qui signifie «douloreux, endolori, délicat, frêle». Il faut lire *min beras*, en deux mots: «par le même mal».

52. *Haur datorrala*: cf. vers 9 et 77.

60. *Anderauren*: cf. V, 53; VIII, 3; prov. 473.

68. *Sura* (ort. mod. *zura*): «grande cruche à deux anses plus grande que le *kaiku*" (Azkue). Lhande renvoie à la planche *kaiku*. Sur cette planche, p. 576 de son Dict., *zura*, qui ne figure pas sur la liste des mots cités, doit être le nom du récipient n.° IX bis, auquel ne correspond aucun mot dans la légende.

69. *Vrcequi* (=*urzeki*) n'est pas dans les dictionnaires. Lhande donne comme bas-navarrais et souletin, d'après Harriet, *urtzekitu* «acompagner, conduire», avec cette indication «cf. lat. *obsequi*», qui n'est pas fondée.

71. *Baita* = *bai eta*.

75. *Brist'* n'est dans aucun dictionnaire. Peut-être variante de *frixt* «onomatopée exprimant le disparition subite de quelqu'un ou de quelque chose» (Lhande) ou de *frixtan* «rapidement» (Azkue, avec référence à un passage de Hiribarren).

77. *Hauc direla*: cf. 9.

85. *Sinhardetsana*: forme simple de *inhardetsi* «répondre»; prétérit à valeur d'aoriste; l'*a* final a été ajouté pour les besoins de la rime (cf. XX, 48).

93. *Gast-ara*: «à la façon des jeunes».

94. *Escucara iin*: «en venir aux mains»; v. prov. 89 et 515.

103. Azkue donne *ustiatu* et *üstiaŧu* (sic). Il existe en souletin une forme *üxtiaŧü*, signalée par Lhande.

V

5. *Deia* ne peut être le nominatif sg. de *dei*; c'est sans doute l'adverbe français *déjà*.

18. L'exemplaire de Bayonne porte la forme correcte *besalacaturic*.

VI

Hamalaurcuna. Note, en marge: «Quatorzain, ou sonnet».

2. *Elhesari*: v. Voc. Azkue donne comme bas-navarrais, d'après le Vocabulaire de Salaberry, *jardiretsi* «atteindre, obtenir». La forme ordinaire est *ardietsi*. Oihenart emploie ailleurs *ardiretsi*.

5. *Beteguinsarretan*. Note, en marge: «En perfection». *Betheguinsarre* figure dans le Vocabulaire.

6. *Bute* n'est pas ici une forme d'impératif, mais una forme d'indicatif provenant de la contraction de *baduʒe*; cf. *bitu* (prov. 9) «il les a», et bisc. *bodaz* «si je les ai», pour *badodaz* (Bonaparte, *Rem... Vinson*, 1877, p. 38-39).

8. *Vrhent-peituric*. Note, en marge: «Imparfait».

14. *Doi-hassia*: v. Voc., *doizea*.

VII

Ilhartiza. Note, en marge: «Epitaphe».

4. L'exemplaire de Bayonne porte *ehorzia*, et non *chorzia*, erratum de l'édition Francisque-Michel. L'expression *haur non* équivaut sans doute à *huna non*, qui signifie (cf. Lafitte, § 236, p. 103) «voici que». Litt. «voici qu'il gît enterré». Cf. Suppl., V. 9, *hauc direla* «les voici», litt. «voici qu'elles sont».

VIII

Titre: *iorrale*: v. prov. 63.

1. *Iauquisarrea*. Note, en marge: «L'attaque».

VOCABULAIRE

Nous croyons utile de reproduire ici le vocabulaire composé par Oihenart, «Explication des mots rares qui se rencontrent parmi ces vers», en ajoutant pour chaque mot ou expression l'indication du ou des passages où il est employé. Nous avons conservé

l'orthographe d'Oihenart pour les mots basques, mais modernisé l'orthographe des mots français.

Abréviations employées par Oihenart:

L.: «pays de Labourd».

L. oc.: «Labourd occidental, qui est le quartier de la côte de la mer, comprenant les bourgs de Saint-Jean-de-Luz et Sibore [= Ciboure], et ce qu'il y a de bourgs et de villages à trois lieus ou environ à la ronde.»

B.: «Basse-Navarre».

S.: «Soule».

S. m.: «Soulé méridionale (qui est le quartier de la montagne, appelé vulgairement *Bassaburua*).»

N.: «Haute-Navarre».

A

Agur (L. oc.): Dieu vous garde, *Salue* en latin: XXII, 41.

Ahorpegui (N): Visage: XIII, 33.

Ahuz (L. oc.): joue: XIII, 41.

Aiduru: attendant (II, 84; V. 56); *aiduru egoitea*, demeurer en attente.

Aiher isatea norbaiti: c'est avoir désir de faire du mal à quelqu'un; mais ce mot a encore une autre signification en Soule, car on y dit *aiher nais* pous *je me doute* ou *je soupçonne* (IV, 17).

Aitoralaba: gentil-femme, femme noble: XVII, 87.

Aisolbe (S. m.): lieu où l'on est à couvert du vent: XVII, 16.

Alhor: champ: XVII, 76; XVIII, 17.

Amerstea: se satisfaire ou se contenter en quelque chose (II, 100), se venger.

Anhoa (S. m.): la pitance du pasteur: XX, 102.

Apainzea: apprêter, agencer: XXI, 7.

Aralde: paire, couple: XIII, 41.

Aratsu (S.): charnu: XII, 38.

Araz (L.): net: X, 22.

Arrhetsi (B.): enroué: I, 32.

Artazea (L.): avoir soin de (II, 16), de *arta*, soin (XVII, 91).

Asper (B.): satisfaction, contentement: XV, 71; XVII, 125.

Astura: habitude: XVII, 5.

Atun: accoutumance, façon de faire (II, 94), moeurs (XVII, 5).

Axol (S.): souci (XVII, 117); *estut axol*, il ne m'en chaut, je ne m'en soucie pas. [Adjectif dérivé: *axolati*, X, 54].

B

Bekoqui (L. oc.): front: XIII, 37.

Beguihontgarri: agréable aux yeux: XIII, 51. On dit pareillement *gogohontgarri* pour dire «agréable à l'esprit».

Bela (N.): chandelle (X, 28, ex. de Vinson).

Berainic (S.): de son mouvement: XVII, 25; *nurainic*, de mon mouvement; *hirainic*, de ton mouvement.

Bereter (S.): c'est proprement le clerc qui sert le curé à l'église. Il se prend aussi pour celui qui sert un homme de condition, en autre qualité que de simple valet, comme un *commis* ou un *secrétaire*: XVII, 108.

Berherostea: racheter: XX, 3.

Berreguin (L.): leste, propre, bien fait: XIII, 6.

Berrhetus (L.): par surcroît, en augmentant (I, 38), de *berrhezea*, augmenter.

Berun (L.): plomb: IX, 14.

Betheguinsarre (S.): perfection, accomplissement: XIII, titre; Supp., VI, 5.

Boli (S.): ivoire: XIII, 66; X, 31 (ex. de Vinson).

K

Kaisu (B.): taille du corps: X, 29; XIII, 21.

Kexazea (S.): se fâcher et mettre en colère: VII, 18; XV, 30; Suppl., IV, 83. Il se prend aussi pour «faire plainte de quelque tort ou grief qu'on a reçu»: *maitenaren galkexua*, complainte pour la perte de la maîtresse (VI, titre); *hil-kexua*, complainte pour la mort de quelqu'un (XVII, titre).

D

Doizea: ajuster, proportionner (XIII, 83; XVII, 65), de *doi*, juste, proportionné (XIII, 21).

Duhulate: tas d'argent (X, 7, ex. de Bayonne, *dihulate*); *ate*, en langage de S., veut dire tas ou monceau.

E

Ekaiza: orage, tempête: XVII, 13.

Ecoistea (S.): jeter. Il signifie aussi le fruit ou la production de quelque arbre ou d'autre agent naturel: XIV, 14.

Ehenazea (B.): soigner un malade et le gouverner: XVII, 61.

Elhesari (S.): louange, congratulation: XXII, 52; Suppl., VI, 2.

Elicazea (S.): s'abstenir et se passer de quelque chose (XIX, 7); *elica naite gausa horsas*, je me passerai bien de cela.

Embalditu: estropié ou perclus des membres: XVII, 36.

Engrenatu (S.); fier pour être trop à son aise: X, 30, ex. de Vinson, *engreinatu*.

Epaixca (S.): à la dérobée, en cachette: V, 31.

Erastea (II, 37) ou *edastea* (XV, 34), S.: discourir, faire quelque récit ou narration; c'est de là qu'on appelle *eressiac* les vieilles chansons qui contiennent quelque histoire ou narration (Suppl., IV, titre).

Eredu (L. oc.): équipollent, comme; *haren eredura*, comme lui, à l'équipollent de lui (IV, 24); c'est le même que *haren araura*.

Erhaitea (S.): tuer: XVIII, 11.

Erne (L. oc.): éveillé, attentif: II, 84; XVII, 57.

Erregue-grana (L. oc.): pourpre royale: XXII, 28.

Erpai (S.): qui attend longuement (II, 84); *haren erpai hemen nago*, je demeure ici, l'attendant avec grande impatience.

Eskierqui: c'est un adverbe explétif, qui répond au latin *scilicet*: XVII, 17.

Escuta (S.): poignée: XIV, 2.

Estacuru (V, 55) ou *stacuru* (III, 37; VI, 10): prétexte, excuse.

Esteialzea (S.): dissiper le bien, le laisser perdre: XVII, 79.

Esteiari: misérable: VI, 7 et 34.

Escontide: c'est ce qu'on dit en latin *coniux*, le mari ou la femme: XVII, titre.

G

Guenhazea (S.): nourrir ou entretenir: XVII, 62.

Galcazea (II, 93) ou *calcazea*: cogner ou enfoncer à force de pousser.

Garhi (S.): grêle: XIII, 74.

Goizea (S.): vaincre, modérer une douleur ou passion: V, 20; XVII, 66.

Gotor (S.): fier, altier: II, 26; VII, 5; X, 42.

H

Hamarcuna: dizain; il peut être employé aussi pour signifier le Décalogue: XVIII, titre.

Hebain: impotent, perclus des membres: XVIII, 35.

Herots (S.): bruit (Suppl., IV, 74), renommée; *herotsduna*, qui est fameux pour quelque qualité particulière qu'il a, soit bonne ou mauvaise: XII, 37.

Herscailu: emplâtre ou bandage: IX, 7.

Hil-aitorra: une confession ou déclaration que fait un homme mourant: XI, 32.

Hirurcuna (S.): ternaire (comme *laurcuna*, quaternaire); on s'en peut servir pour désigner la Trinité: XXII, 49.

Hizeraduqui: obligé envers quelqu'un, ou qui est tenu de faire quelque chose: XVII, 90.

Hilerri: région des morts: XVII, 126.

Honzea cobla (S.): composer des vers: XVII, 10 (*cobla honsale*).

Hots: bruit, renommée; *hospazea*, publier: XVII, 2; *hospasu*, renommé, célèbre: V. 60.

I

Iaincoaisuna: Dieu feint, idole: XVIII, 3.

Iauquitea (S.): attaquer: XV, 48 et 49.

Iaurestea (S. m.): reconnaître quelqu'un pour seigneur, le révérer, lui faire hommage: XVIII, 1.

Ieiac (N.): les jours des fêtes: XIX, 1.

Ieigueiac: les vigiles des bonnes fêtes: XIX, 5.

Iuhiequi (N.): c'est une caque mal calfeutrée ou étoupée, de façon que la liqueur qui est dedans s'écoule en dehors: XXII, 10.

Ikerze (S.): soin, bon traitement: II, 57; VII, 28; *ikerĩu* (XVII, 111).

Iguelsu (L.): du plâtre: XIII, 43.

Iharduquitea (L.): contester, disputer sur quelque chose: XIII, 40.

Ilhotsa: complainte ou regret sur la mort de quelqu'un: XVII, titres.

Isun (B.): amende pécuniaire: XV, 39.

Isarteguia: le ciel étoilé, le firmament: XIII, 36.

Ispi: fil délié d'or, d'argent ou de soie: XIII, 88.

Itoitea (S.): tirer de quelque lieu, *extrahere* en latin: X, 55.

Izatequi (S.): piqué de quelque clou autre chose pointue: XXII, 9.

L

Lakio: sac ou poche à mettre la pitance du pasteur: XX, 102.

Lohi (S.): corps, et de là *lohadar*, membre: XXII, 31.

M

Maitari: amant: VIII, 17; XI, 21; XIII, 47; XIV, 28.
Maitakeria: mal d'amour: ne se trouve dans aucun passage.
Maiteri: amour ou amoureux: XI, 20.
Matoin: c'est une espèce de fromage gras: XX, 97.
Mihiscando: petit linceul: XX, 82.

N

Necoxa (S. m.): c'est le gîte que font les brebis hors de la bergerie, sur la rase campagne, pour prendre le frais lorsqu'il fait serein: XX, 92.
Nescasso: vierge, pucelle, de *nesca osso*, qui veut dire une fille entière: XX, 19.
Neurtiz: vers, de *neurtuhiz*, mots mesurés: titre de l'onvrage et titre général des vers de dévotion (avant le titre de XVIII).

O

Odi (N.): mangeoire: XX, 83. Il se prend aussi pour un vallon enfermé entre des montagnes.
Ohaidecari: paillard (XVIII, 12), de *ohaide*, qui veut dire concubin ou concubine. Ce mot était fort commun anciennement comme l'on peut voir en plusieurs vieilles chansons.
Ohazea: placer, ranger (II, 77), s'aliter de maladie (XVII, 54; XX, 73).
Oharzea cerbaiti: prendre garde à quelque chose: II, 71.
Orbain: cicatrice: V, 54.
Orri: feuille d'arbre; il est commun dans cette signification au pays de *Biscaye*: XIII, 53.

P

Poxelazea (B.): empêcher, traverser: VIII, 10.
Puxazea (S.): maltraiter de parole: XV, 61.
Pustazea (S.): mépriser et faire un fi de quelque chose: II, 48.

S

Sentazea: se dorloter: XVII, 38.
Sordex: pire: XII, 46; XVII, 32.

Sorsaina (S. m.): la nature ou l'esprit qui préside à la naissance des enfants: XIII, 22.

Sain: gardien, celui ou celle qui a en charge un malade, des enfants, ou quelque bétail ou volaille: XVII, 55.

Supertus: par excès (II, 7), de *superzea*, tester.

Supu (L.): fossé: XVII, 50.

Surkaiz (S.): un étançon de bois pour appuyer un jeune arbre ou quelque autre chose: XVII, 14.

T

Teiarsun (S.): vilenie (XX, 8), de *teiu*, sale.

Tinc: serré, ferme (II, 81; XI, 15; XV,); *tincazea*, serrer.

V

Vko: déni; Suppl., III, 28. Il signifie aussi (XX, 157) l'avant-bras, qui est depuis le poignet jusques au coude, et ses dérivés sont:

Vkarai: poignet (X, 32), et:

Vkondo (S.): coude.

Vrhenze: fin. (*Vrhentu* se trouve en V, 5, et *Vrhent* dans Suppl. VI, 8).

Vzio (S.): crèche de boeuf: XX, 153.

X

(Addition manuscrite dans l'exemplaire de Bayonne).

Xorhi (B.): propre, mignon: XIII, 51. [*Chorhiqui*, adv., XIII, 77].

«EL AMABLE VENTURINO», VIAJERO POR EL PAIS VASCO

por

IGNACIO TELLECHEA

Rebuscando con ávida curiosidad noticias y datos interesantes en el *Archivo Secreto Vaticano* se me vino a las manos el manuscrito de *Juan Bautista Venturino* en el que se relataba su viaje por España, Portugal y Fancia. En él con grata sorpresa descubrí unas páginas preciosas en las que recogía las impresiones de su paso por el País Vasco en el invierno de 1571.

Más tarde pudo comprobar que no era yo el primero en quien despertaba interés el relato lleno de viveza y curiosos detalles del cronista italiano. Hacía años que el benemérito *P. Schurhammer, S. J.*, dió noticia de este texto, compendiando unos pasajes y traduciendo otros (1). Acaso porque escribió su artículo en alemán o porque al fin era un extranjero quien seleccionaba los datos interesantes de otro extranjero, no se le ha prestado, según creo, suficiente atención.

Más tarde se aprovechó de este artículo del jesuíta alemán *Eneko Mitxelena* en su obra *Viajeros extranjeros en Vasconia.* Incluso hacía votos porque algún sacerdote vasco residente en Roma se ocupase de transcribir el texto completo de Venturino (2). Por fin *Fausto Arocena* en su interesante libro *El País Vasco visto desde fuera* dedicó un capítulo al relato de nuestro

---

(1) G. SCHURHAMMER, S. J., **Ein Bericht über das Baskenland in Jahre 1572**, en **Rev. Int. Etud. Basques**, XVII (1926), p. 281-288.

(2) E. MITXELENA, **Viajeros extranjeros en Vasconia**, (Bibl. de Cultura Vasca), Buenos Aires, 1942, p. 107-114.

italiano, a quien bautiza con el epíteto de «amable», como lo he hecho en el título de este artículo (3).

Como el texto completo ofrecía variadísimos puntos de sumo interés me decidí al fin a transcribirlo y traducirlo al castellano.

HISTORIA DEL TEXTO

Juan Bautista Venturino, natural de Fabriano, pueblo no lejano de Roma, formó parte del séquito que acompañó al Cardenal Alessandrino y al Patriarca de Alejandría en su largo viaje por el Occidente europeo. Miguel Bonelli, O. P., llamado comunmente Cardenal Alessandrino, del título cardenalicio de Santa María sopra Minerva de Roma, fué designado por el Papa Pío V, con quien le ligaban lazos de parentesco, para Legado papal ante las cortes de Madrid, Lisboa y París, con la misión de gestionar la liga contra el turco y el matrimonio del Rey Sebastián de Portugal.

Acompaañdo de Alejandro Riario, Patriarca de Alejandría, partió de Roma el 30 de junio de 1571, habiendo sido creado legado en Consistorio del 18 del mismo mes y año. En su séquito iban los Obispos de Terni y Siena y lo que más interesa Gian Battista Venturino da Fabbriano, quien se tomó la molestia de ir registrando por escrito cuando observaba a la largo del viaje. Pasando por Bolonia, Turín, Avignon y Narbona llegaron a Barcelona; de aquí por Zaragoza pasaron a Madrid y Lisboa. Al regreso el Legado volvió por Toledo y Madrid y Vitoria; el Patriarca por su parte siguió la ruta de Salamanca, Burgos y Vitoria camino de la frontera, acompañado, por fortuna, de nuestro cronista.

Todos estos datos los encontramos en el mismo diario de Venturino aún inédito. Uno de los ejemplares conservados que utilizaremos como texto base dice así: *Del viaggio fatto dal Illmo. e Revdmo. Card. Alessandrino. Legato Apostolico, alli Sereniss. Ré di Francia, Spagna e Portogallo. Con le annotazioni delle cose piú principali delle Cittá, Terre e Luoghi, descritto da M. Gio. Batt. Venturino da Fabriano.* Se trata del *manuscrito* 117 del *Fondo Pio* del *Archivo Secreto Vaticano.* En este volumen de 447 folios numerados Venturino va recogiendo mil detalles de su viaje. Espíritu observador y minucioso lo mismo nos describe los monumentos e instituciones de una ciudad que registra escrupulosamente inscripciones, usos y costumbres, trajes, rentas de obis-

(3) F. AROCENA, **El País vasco visto desde fuera**, San Sebastián, 1942, p. 33-34.

pados, cabildos o Universidades, hasta la plantilla de la servidumbre de la Corte. Su curiosidad insaciable supo recoger mil datos preciosos que son hoy alimento de la nuestra.

Las características de la obra nos las explica su hermano, Luis Venturino, en el Prólogo-Dedicatoria al Cardenal citado. Según él, Juan Bautista fué anotando con suma rapidez cuando observaba en el transcurso del viaje. En alguna ocasión anotaba sucintamente noticias que más tarde había de explanar. Primero hizo una redacción en latín, aunque más tarde desistiera y escribiese su obra en italiano.

Al finalizar el viaje no dispuso del reposo deseado para poner en orden sus papeles; se lo impidieron elevados cargos en Sicilia y Milán (aquí junto a San Carlos Borromeo en los días de la famosa peste) y Vercelli. Después de seis años tornó a su pueblo natal, pero murió sin poder revisar y completar su manuscrito. Su hermano Ludovico, acaso por congraciarse la benevolencia del Cardenal, copió los papeles de su hermano y dedicó la obra al ilustre purpurado (4).

Estas circunstancias, que no merman el valor narrativo del Diario, rebajan su calidad literaria; el estilo se entorpece y resulta a veces difícilmente traducible.

LOS MANUSCRITOS

Ya *Farinelli* dió en breve nota cuenta de dos manuscritos de este Diario, aunque parece que no los conoció directamente: uno en el *Archivo Borghese de Roma*, otro en la *Biblioteca de Dresden* (5).

En nuestros días *García Mercadal* parece no conocer más manuscritos que los indicados por Farinelli (6). El *P. Schurhammer*, S. J., presentó el ya citado del *fondo Pío* y además otros en los fondos *Barberini* 5.216 y 5.250 y *Urbinate* 1.697 de la *Biblioteca Vaticana*, más el 46-IX-3 de la *Biblioteca portuguesa de Ajuda*.

(4) Prólogo, fol. 1-4.

(5) A. FARINELLI, **Viajes por España y Portugal desde la Edad Media hasta el siglo XX**, Madrid, 1921, p. 127. Respecto al manuscrito de Dresden da la indicación **fol. 128**. En realidad se trata del manuscrito catalogado en la sección **F. 128**, según puede verse en el catálogo. Cfr. FR. SCHNORR VON CAROLSFELD, **Katalog des Handschr der Konigl. offentl. Bibl. zu Dresde**, Leipzig, 1882, p. 397.

(6) J. GARCIA MERCADAL, **Viajes de extranjeros por España y Portugal desde los tiempos más remotos hasta fines del siglo XVI**, Madrid, 1952, p. 40. Es extraño que no conceda a Venturino mayor atención, fuera de esta breve alusión en la Introducción a su obra.

Este último es una copia parcial del *Urbinate*, que a su vez es incompleto. El del fondo Borghese es brevísimo y en latín. Sólo el del fondo Pío es completo y lleva la Dedicatoria de Ludovico Venturino, que es garantía de autenticidad. El elenco de manuscritos viene, pues, a ser el que sigue:

ROMA. ARCH. SECR. VATICANO. *Fondo Pío*, 117.

ROMA. BIBLIOTECA VATICANA. *Barberini lat.* 5.216 (I) y 5.250 (II). Copias del anterior.

ROMA. BIBLIOTECA VATICANA. *Urbinate lat.* 1.697, incompleto.

AJUDA. Biblioteca. *Codex* 46-IX-3. Copia parcial del anterior.

DRESDEN. Biblioteca. *mscr. F.* 128.

ROMA ARCH. SECR. VATICANO. *Fondo Borghese*, I, 128, fol. 48-87. Ejemplar breve en latín.

NUESTRO TRABAJO

Utilizando el texto del fondo Pío tratamos de publicar aquella parte en que Venturino nos da cuenta de su paso por Alava y Guipúzcoa. De Vitoria por el puerto de San Adrián pasó a Tolosa siguiendo la ruta de Segura y Villafranca, para llegar a Fuenterrabía a través de Hernani y Oyarzun. No escaparon a la observación de Venturino las ferrerías y otras industrias, la blancura de las casas dispersas en el paisaje verde y la furia del mar océano, los vinos de nuestras posadas, los salmones y lampreas del río (Bidasoa). Se fijó en la belleza natural de las mujeres y lo extraño de su atuendo femenino; y celebró la estatura y vigor de los hombres y sus raros méritos como hombres de guerra y sobre todo de mar. Supo penetrar más en el alma del pueblo al descubrir la suavidad de sus formas y su cortesía con el forastero, y sus más íntimos sentimientos raciales. Tampoco le escaparon otros detalles de la administración tanto eclesiástica como civil.

Acaso sean más valiosas sus observaciones de tipo lingüístico frente a una lengua que él mismo confiesa dificilísima; pero los servicios de algún fiel amigo y acompañante —a quien expresamente alude— le proporcionaron una veintena de palabras y frases, que pueden interesar a nuestros lingüistas de hoy. La simpatía con que miró todas nuestras cosas le hacen bien merecedor del título de amable con el que siguiendo los pasos de Arocena lo bautizamos en el título de este artículo.

Para terminar, una nota sobre el método que seguimos en la edición de este interesante texto. Hemos creído de interés publi-

car a doble columna el original italiano y su traducción al español. Para las palabras vascas y nombres propios hemos respetado en el texto italiano la ortografía original que nos refleja fonéticamente las voces tal como las captó y tradujo según su ortografía el italiano. Sólo añado alguna breve nota a pie de página que explica el texto.

Como he podido observar algunas variantes interesantes en la brevísima redacción latina del manuscrito del fondo Borghese, ya indicado, las anotaré al pie del texto; como en la parte que se refiere a nuestro tema relata el viaje del legado, no el del Patriarca, las anotaremos en la última parte del texto que editamos.

No me resta con esto sino brindar este precioso texto a los vascófilos en la seguridad de que ha de aportar luz sobre problemas de tipo geográfico, lingüístico, ornamental; pero sobre todo en la certeza de que ha de comunicarles el calor del viajero italiano que nos miró con innegable simpatía.

Sábado 19. A media legua se pasó a vado del Ebro, río mediocre, clarísimo y a otra media legua Las Ventas de Armiñón y debajo el Zadorra gran río que nace, dicen, encima del puerto de San Adrián y pasando bajo Perpiñán entra en el Mediterráneo, encontrándose casi a cada paso aldeas y villas a los lados sin número; de estas, dicen que Vitoria, Ciudad vecina, tiene 200 bajo su justicia, parte del Rey, parte de señores principales y parte suyas. Se vino a comer a dicha Ciudad, a cinco leguas.

Vitoria es llamada ciudad aunque aún no tiene Obispo propio, sino que está bajo el de Calahorra, como también están La Calzada y Logroño, llamadas igualmente ciudades; pero se dice solo Episcopus Calaorensis y Calciatensis, no Victoriensis,

Sabato li 19 à mezza lega si passò à guazzo l'oriviglio dell'Ebro fiume mediocre chiarissimo et ad altra mezza lega las Ventas de Armignone e sotto Sadorra fiume grande che nasce dicono sopra il porto di S. Adriano e passando sotto Perpignano entra nel Mediterraneo, e trovandosi quasi ad ogni passo Aldee e Ville da i lati senza numero delle quali dicono Vittoria Cittá vicina haverne sotto la sua Giustitia, parte del Ré, parte de Signori particolari e parte sua. Si venne à pranzo à detta Città à leghe cinque.

Vittoria è chiamata Città ancora che non habbia il propio Vescovo, imperochè stà sotto quello di Calaorra, come ancostanno. La Calzada e l'Ogrogno, chiamatte parimente Cittadi; ma si dice solo Episcopus Calaorensis et (386v) Calciatensis,

porque Calahorra y La Calzada tienen las iglesias catedrales y Logroño y Vitoria tienen las Colegiatas. Está colocada esta ciudad en posición elevada, es de forma casi alargada, tiene a su entrada una espaciosa plaza de mercado y allí un hermoso hospital. Tiene diez mil hogares, está adoquinada, es hermosa y limpia, llena de artífices, tiene una bellísima armería pública con muchos hombres, trabajándose bien en coseletes en Placencia, villa vecina, a 8 leguas y en Vizcaya no lejana; tiene todavía para guardia de las cárceles artillería; posee bellísima sangre de mujeres y no se pintan como en otras partes de España.

Vitoria es cabeza de Alava, vecina a Guipúzcoa y a Vizcaya, la cual bajo su nombre parece que comprende a estas dos y por eso es cabeza de Vizcaya; y se ve que las personas del pueblo hablan en ella Vizcaíno o Vascongado, como dicen, lengua dificilísima de aprender, si bien los nobles hablan claramente castellano.

En la Iglesia de Santa María se ve una cruz de plata, del tamaño de la estatura de un hombre, excelentemente trabajada; tiene en su interior una imagen de Nuestro Señor en madera que produce grandísima devoción. Como primera dignidad está el Chantre con 300 ducados, el Arcediano con 180, el Tesorero con 180, un cura

non Victoriensis, perche Calaorra e la Calzada hanno le Chiese Cathedrali, e l'Ogrogno e Vittoria hanno le Colegiate. E posta questa Città in sito alquanto elevato e di forma quasi lunga, ha nel'entrare una spatiosa piazza del mercato et quivi un bel'hospidale. Fa X milla fuochi è matonata, bella e pulita, piena d'artefici, ha di publico una bellissima armeria per molti huomini, lavorandosi bene di corsaleti in Placentia, villa quasi vicina 8 leghe, et in Biscaglia non lontana, e per custodia delle carceri há ancora dell'Artiglerie; hà bellissimo sangue di donne e non si invernizzano come altrove in Spagna.

E Vittoria capo d'Alva, vicina a Vipusca, et a Biscaglia, la quale sotto nome suo pare che comprenda le dette due, e peró ch' essa Cittá sia capo di Biscaglia, e si vede che le persone plebee in essa parlando Biscaino o Bascongado, come dicono, ch'è difficilissima lingua d'apprendere, se ben li nobili parlano chiaramente castigliano.

Nella Chiesa di Santa Maria si vede una Croce d'argento grande quasi alla statura d'un huomo eccelentemente lavorata, tiene dentro essa un immagine di legno di N. Signore, che recca devotione grandissima. Stà (387r) per prima dignità il Ciantres di 300 ducati, l'Archidiacono di 180, il Thesoriere di 180, una cura ch'è del numero

que es del número de los canónigos, los cuales son 18 con 250 ducados y 22 beneficiados con 150.

De Salamanca para aquí se ha encontrado el país más cultivado, más lleno de árboles, más alegre, más habitado que el de Castilla y de los caminos casi todos llenos, si bien en algunos lugares muy fangosos y no se ha alojado mal para ser el Camino Real de la posta. En esta ciudad fué preciso registrar y dar nota de todas las cosas y caballos que se conducen, siendo por esta región la última ciudad de España y se pagan veinte reales con los cuales se tuvo licencia de pasaje. Quiso con gran cortesía hospedar al Patriarca en su casa el beneficiado Juan López, hijo del Doctor Aldaya, médico. Dice D. Pedro de Medina en su Historia Española que este nombre de Vitoria le fué impuesto por el Rey Don Sancho, llemándose antes Bisantio, porque al ser asediada por los moros con fuerte ejército, salieron los hombres por una parte y las mujeres por otra armados y tan fieramente combatieron que los vencieron y destrozaron.

Domingo 20 a media legua de Vitoria se encontró Elorriaga, aldea de 40 hogares y poco después Arcaute con 18 hogares y Larrea semejantemente y allí alrededor había 42 aldeas de Guipúzcoa, las cuales van a administración a Vitoria. Es cos-

de Canonici quali sono 18 di ducati 250 et 22 benefitiati di 150.

Da Salamanca in quà si è trovato il Paese più coltivato, più arborato, più allegro, più habitato che l'altro di Castiglia, e le vie quasi tutte piane, se bene in alcuni luoghi fangose molto, ne si è allogiato male per essere il Camino Reale della posta. In questa Città fù bisogno registrare e dare nota di tutte robbe e cavalli che si conducono, essendo da questa banda l'ultima Città di Spagna e si pagano venti reali con i quali si hebbe licentia di passare. Volse da se medesimo con molta cortesia esser hospite del Patriarca il Benefitiato Goian Lopez, figliouolo del Dottore Aldaia medico. Dice D. Pedro di Medina nella sua Historia Spagnola che questo nome di Vittoria fù imposta dal Rè Don Sances, chiamandosi prima B i s a n t i o perche essendo ella assediata da Mori con grosso essercito uscirono gl'huomini da una parte e le Donne dal'altra armati e si fieramente combatterono c h e gli vinsero e ruppero.

Domenica li 20 à mezza lega da Vittoria si trovò (387v) Lauvaga Aldea di fochi 40 e poco dopo Arelanti di fuochi 18 e Lauace, e simile, e quivi intorno erano 42 Aldee di Guipusca, le quali vanno a ragionare (1) à Vittoria, è solito che in Lauria-

tumbre que el sábado antes de San Miguel concurran en Elorriaga muchos nobles e hidalgos enviados de la Corte todos los años para reconocer aquel territorio de parte de Su Majestad Católica y para elegir los oficiales y magistrados que administran justicia en Vitoria y se hace gran fiesta. Por la tarde se vino a Galarreta, aldea de 100 hogares, a cinco leguas.

Lunes, 21 se subió el difícil y pedregoso puerto o monte de San Adrián por espacio de una buena legua, encima del cual, aunque después de comenzar una bajada parecida, se encontró una gruta por la que es preciso pasar, estrecha no más alta que un hombre a caballo, oscura y de poner espanto; allí hay una capillita con la imagen de San Adrián, de quien tomó nombre el puerto, diciéndose que al venir él de España a Francia hizo abrir milagrosamente aquel monte, en aquel lugar antes inaccesible e impenetrable y después dicho santo murió en Francia donde fué enterrado no se sabe en qué parte. Hay también una casita donde está con una familia un alcalde de guardia de aquel paso con buena paga. Al pie de la bajada se encontró Cegama, aldea de 150 hogares, donde con el agua del río Orio que nace en la citada gruta de San Adrián y pasa luego a Toloseta y a Orio, puerto de mar donde entra, se trabajan muchos fe-

ga concorrono il sabbato avanti San Michele molti nobili et Idalghi mandati dalla Corte ogni anno à riconoscere quel territorio per parte di Sua Maestà Cattolica et ad eleggere gl'offitiali e magistrati che gli rendono detta raggione in Vittoria e fassi folta festa. La sera si venne a Gallaretta, Aldea di fuochi 100, leghe cinque.

Lunedi li 21, s'ascese il difficile sassoso porto o monte di S. Adriano per spatio d'una buona lega in cima del quale, pero doppo il principio d'una simile discesa si trovò una grotte per la quale è forza passare stretta, non più alta che quanto vi va un huomo a cavallo, oscura e spaventevole; quivi è una capelleta con l'Immagine di S. Adriano, da cui il Porto prese nome, dicendosi che venendo in quel luogo prima inacessibile e impenetrabile e poi detto Santo morì in Francia dove fù sepellito non si sà in quale parte. (388r) Vi è anche una casetta dove con sua famiglia stà un Alcalde à guardia di quel passo con buon stipendio. Al piede di questa discesa si trovò Segama, aldea di fuochi 150, dove con l'acqua del fiume Orio che nasce dalla detta grotta di S. Adriano e passando â Tolosetta et a Orio, porto di mare dove entra, si lavorano molte ferrere, quali hanno la miniera in Saragna, villa sopra Segama leghe 2 et il pubblico

rrerías que tienen la mina de Cerain, villa que está encima de Cegama a dos leguas; el erario público cobra de ellas 100 escudos al año y otras muchas que se trabajan más adelante pertenecen a particulares. Se vino a Villafranca de 400 hogares, hermosa, civil, llana, exenta de todos los tributos por haber sido en aquel confín siempre prontísima en la defensa y servicio del Rey contra moros, franceses y otros; dejamos poco antes Sarze, aldea de 150 hogares y Segura, villa de 300 hogares con 12 beneficios de 200 escudos cada uno de derecho de Patronato del pueblo, todos los cuales dicen que los confieren sin excepción. Se vino por la tarde a cenar a Toloseta, bella villa de 500 hogares en total nueve leguas.

Martes 22, pasado Oyarzun, hermosa villa de 800 hogares y un río que nace allí sobre el camino con tres meandros sutilísimos y de pronto se alarga y une con Orio, pero no es este según me dijeron algunos y por entonces no pude saber su verdadero nombre. Se vino a 3 leguas a comer a Hernani, aldea de 80 hogares y a otras 3 leguas se pasó a Herrera, villa de 300 hogares donde el Alcalde quiso ver la fé de registro de Vitoria e hizo póliza de pasaje por cuatro reales que se dieron a los guardias que estaban poco más abajo en la ribera del río Behobia, que nace a diez leguas

cava d'esse 100 T(escudos) di l'anno, e molte che si lavorano ancora più avanti sono de particolari. Si venne a Villa franca di fuochi 400, bella, civile, piana, essente di tutti i pesi per esser stata su quel confine prontissima sempre nella difesa e servitio del Rè contra Mori, francesi et altri et havendo poco prima lasciato Sarze (?), aldea di fuochi 150 e Segura, villa de fuochi 300 con 12 benefitii di 200 (scuti?) l'uno di Juspatronato del popolo, quali docono conferirli assolutamente. Si venne la sera à cena a Tolosetta, bella villa di fuochi 500 in tutto leghe nove.

Martedi li 22, passato Oiarzeno, bella villa di fuochi 800 et un fiume che nasce quivi sopra la via con tre spiragli sottilissimi e subito alarga e si giunge con Orio, ma non è esso, havendomelo detto alcuni (388v) e per all'hora non potei saper il suo vero nome. Si venne leghe 3 à pranzo Herman (2) Aldea di fuochi 80 et ad altre leghe 3 si passò à Herrera, villa di fuochi 300, dove l'Alcaie volse veder la fede del Registro di Vittoria e fece poliza di passagio per 4 Reali, che si donarono alle guardie che stavano poco di sotto su la riva del fiume Beovia, quale nasce a X leghe

en las montañas de Pamplona, Ciudad principal del Reino de Navarra poseído por la mayor parte por Su Majestad Católica, y una legua o poco más, en Fuenterrabía entra en el mar, el cual antes se confunde con él un tanto al alcanzarlo con la marea creciente y baña también los alrededores de Irún aunque esté elevado; como se vieron señales produce este río salmones, lampreas, truchas de dos libras y otros buenos pescados.

Se pasó en barca de España así como de la otra parte se pasa en barca de Francia, diciéndose que dicho río divide Francia de España por donde cada uno de estos reinos mantiene su jurisdicción y se pagan por la barca cinco reales; y si bien acaba aquí dicha jurisdicción de España, quieren sin embargo los españoles que aún hasta Bayona inclusive dure la Vizcaya que está sometida a España. Por la tarde se vino a cenar a Urrugne, posada de la posta.

Miércoles 23. Dejando Urrugne con muchas otras aldeas, Urtubie, Ciboure y otras, se vino a comer a tres leguas de San Juan de Luz, bella villa de 150 hogares con puerto con un puente de madera de 300 pasos, pero peligroso de pasar, por fallar en algunos puntos y estar repuesto con tablas estrechas y mal unidas, por lo que fué más seguro

su le montagne di Pamplona, Città principale del Regno di Navarra posseduto per la maggior parte da Sua Maestà Cattolica, et à Fonterabia di qui una lega o poco più entra in mare, quale prima qui si confonde con lui alquanto toccandolo con la crescente et allarga anche intorno Hirun, tutto che sia elevato, come se ne videro segni, produce questo fiume salmoni, lamprede, trotte di 2 libre et altri pesci buoni.

Si passò per barca di Spagna, si come dall'altra banda si passa per Barca di Francia, discendosi che detto fiume divide la Francia della Spagna, onde ciascuno di questi Regni mantiene la sua giurisdittione e si pagano per la barca cinque reali; e se ben finisce qui detta giurisdittione di Spagna, vogliono nondimeno li Spagnoli ch' ancora (389r) sino a Baiona inclusivamente duri la Biscaglia, che a Spagna è sottoposta. La sera si venne à cena a Urrun, hosteria della posta.

Mercordi 23. Lasciata Urogna con molte sue Aldee, Ortovia, Suurra et altre, si venne à pranzo à leghe tre à S. Giovanni di Lux, bella villa di fuochi 150 col porto con un ponte di legno di 300 passi, ma pericoloso a passare, essendo in alcuni luoghi mancato e poi rimesso di tavole strette e mal congiunte, onde fù più sicuro il passarlo di sotto e per la barca come si fece.

pasar por debajo y en barca, como se hizo. Hace este puerto el río que llaman «R'o de San Juan de Luz», que es grande y nace aquí sobre las montañas de Navarra y con la creciente del mar se navega por la derecha por espacio de una legua, estando a la izquierda el mar grande Océano siempre enfurecido e irritado, por el cual se navega a Portugal, a Flandes y a las Indias ; de aquí a otras 3 leguas se vino a Bayona, ciudad de 3 mil, bella y fortísima de posición tanto por las murallas como por dos rios, uno que pasa por dentro llamado Nivi, y el otro por fuera llamado Ladur, los cuales se unen y nacen en montañas cercanas, llamadas de Bayona, y con la creciente del Océano forman igualmente ouerto; sobre ellos pasa, al salir de la ciudad, un puente de madera más largo que el citado de San Juan de Luz.

Su catedral, en la que dicen que está el cuerpo de San León, no del que fué Papa, es muy hermosa, de tres naves, lleno dentro como el pórtico de fuera de trabajos notables de figuras de mármol. Su Obispado vale 1.200 ducados con doce canonicatos de 3.000 (?) ducados cada uno. Las mujeres son de buen aspecto, llevan en la cabeza como un morrión con [...?] y algunas suelen cubrirlo con velo blanco, otras amarillo y parecen todas Marfise cuando van a misa. En Osoro

Fà questo porto il fiume che ciamano Rio di S. Giovanni di Lux, che è grosso e nasce quivi sopra delle montagne di Navarra e con la crescente del mare si naviga su la dritta per spatio d'una lega, essendo sula sinistra il mare grande Oceano sempre fremente e crucioso, per il quale si naviga à Portogallo, à Fiandra et all'Indie, et di qui ad altre leghe si venne à Baiona, Città di 3 fuochi, anzi bella che non fortissima di sito così per le muraglie comme per due fiumi, uno che le passa dentro detto Nivi, l'altro fuori detto Ladri, quali si coniungono insieme e nascono da monti vicini detti di Baiona e con la crescente dell'Oceano fanno similmente (389v) Porto e sopra essi si passa uscendo della Città per un Ponte di legno più lungo che il sopradetto di S. Giovanni di Lux.

Il suo Duomo, nel quale dicono esservi il corpo di S. Leone, non di quello che fù Papa, è bello assai di tre navi, pieno dentro come anche fuori il Portico di notabili lavori, di figure di marmo. Vale il suo Vescovato 1.200 ducati con dodici canonicati di 3.000 (3) ducati l'uno. Le donne sono di bell'aria, portano in testa à punto come un morione con pizzo dritto et alcune usano coprirle di velo bianco et alcune di giallo, e paoino tante Marfise (4) quando vanno à Messa. A Osoro vi

llevan en la cabeza una capucha como la de los frailes y en las espaldas un manto negro casi a guisa de muceta.

Habiendo, como dicen, terminado aquí la Vizcaya y entrándose en Gascuña, he de decir en general que desde Galarreta hasta aquí, hasta San Juan de Luz, se ha caminado continuamente por una calzada bellísima; y de Vitoria a Galarreta se ha encontrado también frecuentemente buena; el territorio era alegre y cultivado, las villas numerosísimas con las casas blanqueadas por fuera que hacía agradable vista, y desde cerca de Tolosa hasta San Juan de Luz todas las casas de madera de roble, del que tienen espesos bosques, altas, con ventanullas y celosías, que si en lo demás tuviesen la medida de los barcos parecerían tales.

Las posadas, las comidas y los vinos han sido buenos, menos en algunos lugares un tanto crudos. La gente se ha mostrado amable y bien criada, especialmente en quitarse el sombrero y saludar a los forasteros. Los hombres generalmente llevan birretes rojos y estrechos, que llaman capelue, jacos con corpiño largo y faldilla corta; son robustos, bien formados y de cinco pies, precisamente como deseaba Mario que fuesen sus soldados. Las mujeres visten corpiños con escote redondo, abiertos delante y detrás y

portano in testa un Capuccio come quelli de frati della calza et alle spalle un manto negro quasi in garbo di mozzetta.

Hora essendo come dicono quivi finita da questa parte la Biscaglia, et intrandosi in Guascogna hò da dire in universale che da Galaretta in qua sino à S. Giovanni di Lux si è caminato di continuo per una calzada bellisima, e da Vittoria a Gallaretta si è anche trovata spesso et il Territorio è stato allegro e coltivato e le ville frequentissime con le (390r) case inbiancate di fuora, che faceano bella vista, e circa Tolosetta sino a S. Giovanni di Lux le case tutte di tavole di Rovere di che hanno selve spese e grandi, alte con finestrine e Gelosie, che se nel resto havessero la proportione delle navi parebbono tali.

Gl'Alberghi, le vivande e li vini sono stati buoni, fuorche in alcuni luoghi alquanto crudi. La gente si è conosciuta amorevole e ben creata, massime in sberettare et honorare forastieri. Gl'huomini perlo più portano berette rosse et strette, che chiamano Capelue, saii borichi con busto lungo e faldiglie corte; sono faticci, ben disposti, e di cinque piedi à punto come desiderava Mario che fossero i suoi soldati. Le donne vestono busti in tondo scollati aperti dietro e dinanzi, che si allaciano con stringhe o con

enlazados con cintas o con ganchos y en la cabeza un turbante no muy puntiagudo con relleno de algodón, lana o cosa parecida, porque llevando ellas los cabellos cortados no sientan frío. Las jovencitas aún las mayores y casaderas van con la cabeza descubierta y con los cabellos cortados hasta la nuca que parecen chicos; dejan una pequeña o corona o cerco alrededor y un pequeño mechón que delante o en la frente baja por las sienes o cubren las orejas o cuelga alrededor de toda la cabeza, más o menos larga, o compuesta de otra manera que hace muy hermoso tanto más cuanto que universalmente son hermosas, desenvueltas y fuertes y llevan los brazos desnudos y este componer de cabello con arte y el arreglo del mismo que llaman en su lengua Beacumial, así como el turbante sobredicho de las mujeres según diversa provincia de Guipúzcoa y Alava se llama Suichia, Mocho y Sapá y más generalmente tocado.

Saben los Vizcaínos en su mayor parte hablar la lengua castellana, pero corrompidamente, aunque inteligible. Su lengua natural es dificilísima de aprender, pareciendo que no tiene artículos o cadencias; es extraña de manera que yo confieso que jamás comprendí una palabra, tanto más cuanto que la pronuncian velocísimamente.

Ancinelli et in testa con un turbante non molto aguzzo con fodre di bambace lana o cosa simile, perche portando elleno i cappelli tagliati non sentono freddo, le polzelle ancora grandi e da marito vanno con la testa ignuda e con i capelli tagliati sino alla cote, che palono tutti maschi; lasciano una poca corona o cerchietto intorno è qualche piccola chiocca che dinanti o alla fronte è calata alle tempie o posata sopra all'orechie (390v) o pendente intorno alla testa tutta, quando piu corta, quando piu lunga, o in altra maniera composta et accomodata rende vaghezza assai, tanto più che universalmente sono belle, svelte e poderose e portano le braccia ignude, e questo comporre di crine con arte et l'assettamento di essi, chiamati in loro lingua Beacumial, sicome il turbante sopradetto delle Donne secondo diversa Provincia di Biscaglia, di Guipusca et Alava si chiama Suichia, Mocho e Sapá (5) e più generalmente Toccado.

Sanno li Biscaini per la maggior parte parlare la lingua castigliana, ma corrottamente, pure intelligibile. La lingua loro naturale è poi difficilissima d'apprendere parendo che non habbia articoli o cadentie, e strana di manera che io confesso che non ne compresi mai parola, tanto più che pronuntiano velocissimamente. *Giangho'coa*

Giangho'coa llaman a Dios, Androna María la Virgen, agona el día, Sancho'a laguzzoia, Dios os ayude, Prestum de guzzoia, buen provecho, Aschotangitor, que Dios os de buen día, Aschotaunghi buen día o año, Acha padre, Ama madre, Oghia pan, Acasardoa vino, Araghia carne, Gazzi sal, Aragna pez, Canebata cuchillo, Ogloa gallina, Anciumea cubrito, Odaia cerdo, y de estas voces sólo para ejemplo de la dureza de aquella lengua me contenté con tener noticia por medio de un fiel intérprete amigo mío; por lo demás no intento hacer aquí un vocabulario.

Vizcaya generalmente de carácter montañoso, quieren que sea la antigua Cantabria y los Vizcainos los Cántabros, los cuales son hombres feroces guerreros, indómitos, jamás subyugados por Romanos o moros cuando bajo su Rey Rodrigo fué ocupada toda España y dividido su Reino en tres provincias Vizcaya, Alava y Guipúzcoa. Vizcaya tiene estos confines: al Oriente Pamplona en Navarra, al Occidente el Océano, al Mediodío y Septentrión Castilla la Vieja particularmente Logroño. Hay 20 leguas de largo desde la aldea de Eguinoa hasta Bilbao. Alava tiene 7 leguas desde la aldea de Ilarduya (?) hasta Villarreal, de ancho 4 desde Narbaza a Tevenda (?). Guipúzcoa tiene 12

chiamano Dio, *Androna Maria*, la Vergine Madre, *agona* il giorno, *Sancho'a laguzzoia*, Dio vi aiuti, *Prestum de guzzoia*, buon pro, *Aschotangitor*, Dio vi dia il buon di, *Aschotaunghi*, buon di o buon anno, *Acha* padre, *Ama* madre, *Oghia* pane, *Acasardoa* vino, *Araghia* carne, *Gazzi* sale, *Aragna* pesce, *Canebeta* coltello, *Ogloa* (391r) la gallina, *Anciumea* capretto, *Odala* porco, (6) e di queste voce sole per un esempio della durezza di quella lingua mi contentai di haver notitia per via d'un fedele interprete mio amico, non intenderò per il resto di farne quivi un vocabulario.

Biscaglia e li Biscaini Cantabri, quali sono huomini feroci, bellatori, indomiti, non mai soggiogati da Romani ne da Mori, quando sotto Roderico loro Rè la Spagna fù occupata tutta e diviso il suo Regno in tre Provincie, Biscaglia, Alava e Guipusca. Biscaglia hà questi confini, à Oriente Pamplona in Navarra, a Occidente l'Occeano, a mezzo di e settentrione Castiglia la Viegia particolarmente a Logon, è di lunghezza leghe XX da Eghinora Aldea sino a Bilbao. Alava è lunga leghe sette, da Julardia Aldea sino à Villa reale, Villa larga leghe 4, da Narvasia a Tevenda. Guipuzca è lunga leghe XII da Segamia ch'è un Università d'Aldee a Passage Aldea, larga leghe 9 da

legua de largo desde Cegama, que es una Universidad de aldeas, hasta la aldea de Pasajes, y 9 leguas de ancho desde la aldea de Man launda (?) hasta la de Atáun (?). Todas estas Provincias reúnen 36 (mil ?) hombres de guerra.

Vizcaya tiene sus magistrados oficiales con residencia en Bilbao, Alava en Alava ciudad (?) y en Guipúzcoa en Tolosета, Segura, San Sebastián, Azpeitia para mayor comodidad de los negociantes y antes de aceptar el nuevo Rey le obligan, al entrar por la puerta de Bilbao, a prometer en manos del magistrado y después en la Iglesia sobre la Hostia sagrada en manos del sacerdote preparado que observará y mantendrá todas sus libertades y privilegios antiguos y al tardar el Rey un año después de asumir el Reino en hacer este juramento no lo reconocen por Rey y no le pagan tributo.

Vizcaya abunda en madera, en minas de hierro y cobre, le faltan vino y grano y comen pan de mijo que llaman bosona y beben vino de manzanas que llaman sidra. Alava abunda en grano y hierro, le falta madera (?). Las tres provincias abundan universalmente en toda clase de maderas aptas para hacer naves y se fabrican en ellas más que en todo el resto de España y estos hombres son en el arte de navegar peritísimos, durísimos y expertítimos en

Manlanda ad Attaua Aldee. Fanno tutte queste Provincie 36 huomini da combattere.

Biscaglia hà li suoi magistrati officiali e residenza in Bilbao, Alava in Alava Città e Guipusca in (391v) Toloseta, Segura, S. Sebastiano, Aispetia Aiscotia per più commodità de negotiatori, e prima chè accetino il nuovo Rè lo fanno all'entrare della Porta di Bilbao promettere in mano del magistrato, di poi in Chiesa su l'ostia sacra nelle mani del sacerdote parato ch'osservarà e manterà tutte le loro libertà e privilegi antichi, e tardando il Rè in anno dopo assunto il Regno a fare questo giuramento non lo riconoscono per Rè e non gli pagano tributo.

Biscaglia abonda di legna e di miniere di ferro e di rame, manca di vino e grano, e manghia il pane di miglio che chiamano bosona, e bevono vino di pomi che chiamano sidra. Alava abonda di grano e ferro, manca di grano. Universalmente abondano queste tre Provincie d'ogni sorte di legni atti à far navi e se ne fanno in esse più che in tutto il resto di Spagna, e questi huomini sono dell'arte de navigare peritissimi e nei travagli del mare du-

trabajos de mar y mejores que todos los demás navegantes. De ferrerías, dicen que en las tres provincias habrá 300 y que sus minas fueron encontradas antes por Caco el cual fué quien primero fabricó allí armas ofensivas y defensivas y que por esto los poetas lo hicieron hijo de Vulcano, prefecto de las ferrerías y forjas.

Todo esto, de Vitoria hasta aquí ha sido camino de Posta por el cual se han encontrado muchos limpidísimos arroyuelos y ríos con puente de piedra.

10 de Enero. En Vitoria, ciudad noble, comercial y rica, descrita arriba, en el viaje del Patriarca.

Viernes 11 pasando el áspero puerto o yugo de San Adrián se vino a Salvatierra y a Segura, buenas villas.

Sábado 12 a Toloseta, Hernani, buenas villas.

Domingo 13 en Fuenterrabía, lugar fortísimo, sobre el mar, defendidísimo, en el confin de España y de Guipúzcoa, provincia de Vizcaya, hacia el septentrión, benignamente recibido por Don Juan de Acuña, noble español, Gobernador o Capitán, el cual el Lunes siguiente hizo hacer juegos y combates como navales en el río cercano a dicho... que divide Francia de España y se oyeron encuentros y arcabucería con disciplina militar y gran deleite.

rissimi e consultissimi e migliori di tutti gl'altri naviganti. Et questo alle ferrere dicono che nelle dette tre Provincie ve ne sono da 300 e che le loro miniere furono ritrovate da gia da Caco quale primiero lavorò quivi armi da offesa e difesa, e che per questo i Poeti lo finsero figlio di Vulcano, Prefetto alle ferrere et alli fabri.

(392v) Tutto questo da Vittoria in quà è stato camino della Posta per il quale si sono trovati molti limpidissimi ruscelli e rivi con ponte di pietra.

(398v) A Vitoria città nobile, mercantile e ricca, descritta di sopra nel viaggio del Patriarca (7).

Venerdi XI passando l'aspero Porto o gioco di Sant'Adriano si venne a Salvatierra et a Sigura, buone ville (8).

Sabato li 12 à Tolosetta et Ernan, buone ville.

Domenica li 13 à Fonterabia, luogo fortissimo e sul mare munitissimo nel confine di Spagna e di Guipusca, provincia de Biscaglia a settentrione, benifnamente ricevuto da Don Giovanni d'Acugna, nobile spagnolo, Gobernatore o Capitano, quale il Lunedi seguente nel fiume vicino a detto... che divide la Francia dalla Spagna fece fare giuoghi e combattimenti come navali e si sentirono incontri e Archibuserie con militare disciplina e con gran delettatione (9).

NOTAS

(1) Aun hoy se llama en Italia **Palazzo della raggione** a nuestras Diputaciones o Ayuntamientos.

(2) Ya **Schurhammer** anotó que quizá por error antepuso Oyarzun a Hernani. **Art. cit.**, p. 284.

(3) Error evidente, en lugar de 300.

(4) Personaje de la literatura italiana, v. gr. de Ariosto.

(5) Por Juichia, Moko, Zapi.

(6) Téngase en cuenta la ortografía y fonética italiana para la vericación de estas expresiones a mi juicio del verso francés.

(7) En el ya citado manuscrito del fondo Borghese, que refiere el viaje del Legado, puedo anotar las siguientes variantes. Al referirse a Vizcaya la llama "Validissima provintia" y de Miranda dice "satis pulchra abundantissima, referta multis nobilibus et habet prope menia celeberrimum flumen et pernoctavít comodissime". f. 77 v. De Vitoria dice "magnam et pulchram et nobilibus plenam ac divitibus mercatoribus, ubi fuit in prandio ac pernoctavit satis commode". f. 78 r.

(8) **Ibid.**, llama a San Adrian "locus asperrimus et inexpugnabilis in medio montium difficilium"; añade que comió el dia 12 en Tolosella y fué cabalgando hasta Hercanam.

(9) El manuscrito dice, **Ibid.**: "Legatus equitavit ad locum satis munitum dictum Forte Rabia qui est in confine hispaniarum et provintiae lepurrae, ubi fuit perbenigne receptus a quodam Dno. Ioanne de Acugna, nobili hispano, Gubernatore et castellano illius loci et quorumdam aliorum locorum prope mare Oceanum in praedicto confinio existentium et stettit ibi una cum praelatis et cum multis suis expensis post domenicam usque ad diem martis, qua die facta ibidem collatione recessit et die lunae praecedenti in quadam flumine vicino qui dividit hpanos. a Gallia fecit praedictus Dnus. Ioannes fieri quoddam ludos ad similitudinem navalium cum exoneratione bombardarum et in omnibus se gratissimun ostendit ipsi legato et aliis".

Beiträge zur Erforschung des baskischen Wortschatzes

VON K. BOUDA

Neue Belege für den bekannten Verlust alter anlautender Dorsale.

II

1. Bask. *urr-i-ki* «compasión, pesar, sentimiento, contrición», *urriki izan* «compadecer, tener dolor, sentir, apesadumbrarse», *urrikari* «piedad, conmiseración, compasión», *urrikalmendu* «compasión, misericordia», ferner mit dem labialen Vocal nach dem Wurzelkonsonanten *e-rru-ki* «compasión, miserable, digno de compasión», *errukitu* «apiadarse», *errukarri* «miserable, digno de compasión» führe ich auf die Wurzel **ur*, die in B und G zu *ru* metathetiert wird, aus **kur* zurück, da der BKEt. Nr. 97 gemachte Vorschlag gegenwärtig nicht mehr annehmbar erscheint. Bask. **kur* «Mitleid haben» stimmt gut zu georg. *q'var* «lieb sein, lieben», mingr. *'or*, las. *q'or*, *'or*, *or* ds.

Der mingrelische Laryngal ist die lautgesetzliche Vertretung von georg. *q'*, im Lasischem sind diese beiden Laute erhalten, aber dialektisch schon geschwunden: die im Baskischen eingetretene Entwicklung ist im Kaukasischen bereits erreicht. Das südkaukasische Verbum gehört zu der Gruppe der sogenannten « Empfindungsverba », die dativische Personalelemente annehmen müssen. Diese Konstruktion kann das Baskische mit eigenen Mitteln nicht nachmachen, aber sein zielendes *-ki* spiegelt sie getreu wieder.

2. Bask. *az-aga* «postrimería, fins dernières», mit dem bekannten Kollektivsuffix erweiterte Wurzel **az*: rut., tsach. *q'as*, agh. *'ass-e* «alt».

3. Bask. *ad-i-ka-tu* «rendirse de fatiga», *arika* «cansancio», *arikatu* «fatigarse mucho», Wurzel **ad:* tschetsch. *k'ad* «müde werden». Bask. *-ka* its das bekannte iterative Adverbialsuffix von *jo-ka, galde-ka, gorde-ka, erran-ka* usw.

4. Barsk. *arb-i* «molleja, gésier»: awar. *garb-* «Hals». Nom. *gabur* aus **garb* mit epenthetischem Vokal zur Beseitigung der lästigen Gruppe Muta cum liquida, Plur. *garb-al*. Dieselbe Entwicklung hat statt bei bask. *irarbi* und *albo*, Siffl. init. Nr. 151 und 102. Zum Anlaut vgl. *garbasta, arbasta* usw.

5. Bask. *el-du* «madurar»: bats *schiL*, tschetsch. *schil* «werden, reifen». Sowohl die anderen Bedeutungen von *(h)el* «llegar, venir» usw. als auch die nur im Bizkaischen vorkommende Imperativform *erdu* sind sekundär. Semantisch ähnlich ist der grosse Bedeutungskreis von ung. *ér-ni*.

6. Ob im Anlaut von bark. **uz* in *i-ra-uz-i* «lavar» der stimmlose Dorsal geschwunden ist, so dass die Wurzel mit bask. *i-kuz-i* ds. vgl. BKEt. 55, Siffl. init. Nr. 69, identisch wäre, its fraglich. Andernfalls könnte bask. **uz* mit abchas. *dzdz*^{ə} ds. verbunden werden.

7. Bask. **ekira* «prahlen».

Bask. *ekira-mu* «fanfarronada» trägt offenbar das häufige Nominalsuffix *-m* plus Vokal, vgl. EJ III 330. Es dürfte also eine deverbale Nominalbildung vorliegen. Die sich daraus ergebende verbale Wurzel **ekira* stimmt ausgezeichnet zu tscherk. *Hek*^{ə} *ə re* «prahlen, grosstun, sich brüsten». Weder im Anlaut noch im Auslaut der Entsprechung besteht eine Schwierigkeit: der anlautende Laryngal musste im Baskischen schwinden und die Vokale *e a* wechseln bekanntlich je nach ihrer Silbenstellung im Tscherkessischen beständig, z. B. *fabe* «warm», *febaghe* «es war warm» usw. Der Mittelsilbenvokal bask. *i*, der oft im Wechsel mit *u* steht, könnte der tscherkessischen Labialisation *(k*^{ə} *= kv, k*$^{ə}_{ə}$ *= ku, k*^{ə}*e = ko)* entsprechen, wahrscheinlicher ist jedoch, dass er und diese interkonsonantisch wie üblich und notwendig geschwunden *(kr* aus *k*^{ə}*r)* und danach der palatale Vokal epenthetisch entstanden ist, un die dem Euskarokaukasischen unerträgliche Gruppe Muta cum liquida nicht aufkommen zu lassen. Auf diese Dinge, Schwund der Labialisation und Beseitigung jener Konsonantengruppe, die auch im Laufe dieser Abhandlung öfter be-

gegnen, bin ich schon oft eingegangen, so dass ich es nicht an jeder Stelle zu wiederholen brauche.

8. Bask. **ku* «Eichel».

Bask. *kuku-ts* «bellota» mit dem Suffix wie *ada-ts* «cabellera, ramaje, greña» zu *adar* «rama, cuerno» usw. ist eine reduplizierte Bildung wie georg. *k'-rk'o* ds. neben den nichtreduplizierten Wörtern georg. *r-k'o*, ming. *k'ə* ds. Auf Grund des Wechsels von *k* zu *p*, s. Gavel § 154, vor allem in gedeckter Stellung nach bark. *z*, s. Siffl. init. Nr. 2, 57, Beiträge I Nr. 68, könnte zu bask. **ku* noch das in Ermua (Ostbizkaya) belegte *a-po-tx* ds. gestellt werden.

9. Bask. **kir* «eine Art Ginster».

Neue bask.-kauk. Et. Nr. 21 habe ich gezeigt, dass der stimmlose Dorsal bask. *k* auf eine aus Apikal plus Dorsal bestehende Konsonantengruppe zurückgehen kann, also z. B. bask. *k* —und daraus sekundär leniert *g* — aus *tq'* usw. Daher wird man auch gleichsetzen können bask. *kir-i* «cierta retama», *kir-u* «cierta retama, cuyas ramas son buenos combustibles» und georg. *tq'ir-ini* «Dorn, Distel». Die verschiedenen Bedeutungen machen keine Schwierigkeit, da es sich um den Stechginster handeln wird, nicht um den Besenginster, s. unten Nr. 39.

10. Bask. *kipur* «Sahne».

Bark. *kip-ur* «nata de la leche» geht mit *kip-au, kip-i-tu, kip-u-tu* «entumecerse» auf die Wurzel **kip* aus **tkip* nach Nr. 9 zurück. Mit bask. **tkip* kann man vergleichen georg. *tkvep* «quirlen, schlagen», vgl. semantisch nhd. *Schlagsahne*, österr. *Schlagobers*, und sein Pendant mit konsonantischem Ablaut georg. *dghveb* «buttern». Es ist kein Zufall, dass sich die Form mit stimmlosen Verschlusslauten im Baskischen wiederfindet, da dort die stimmhafte hinterdorsale Spirans der Variante verloren gegangen und die Wurzel eines charakteristischen Teiles beraubt worden wäre.

11. Bark. **gal* «bitten».

Die mit dem Suffix von bask. *kal-te* zu *gal-du* usw., s. BKEt. Nr. 136, Cons. ép. Nr. 43, geschaffenen Nomina *gal-te, gal-de, gal-to* «pregunta, petición, demanda, pesquisa, rebusca, exigencia,

reclamación» lassen die Wurzel **gal* vermuten, die mit ud. *kal* «rufen» bzw. awar. *gal* «reden, sprechen», wobei es sich um eine weit verbreitete expressive Bildung handelt, bergleichbar wäre.

12. Bask. *garo* «Farn».

Bask. *gar-o* «helecho», ein bekanntes Wort, das durch den Titel des prachtvollen Bauernromans von Domingo Agirre noch bekannter geworden ist, stimmt in der Wurzel **gar* genau mit darg. *q'ar* «Pflanze, Gras» überein. Das Farnkraut, das für die Viehstreu geschnitten wird, hat für den Bauern grosse Bedeutung. Es ist für ihn die Pflanze par excellence, ebenso wie man in Bordeaux, ohne den Namen des Flusses zu nennen, «la rivière» sagt.

13. Bask. *i-gu-n* «Griff».

Bask, *eguzki, iguzki, iruzki, iduzki* «Sonne» gehört zu *egun* «Tag», hat also ursprüngliches g. Dieselben im Baskischen oft erscheinenden Varianten kommen in den folgenden Wörtern vor: *i-gu-n* «lanza», *i-go-in* «mango de cuchillo», *higuin* «mango de azada, de hacha», *ug-i* «mango de azada, de pala», *irun* «lanza de arado, carro», *iruin* «esteva, mancera de arado», *urin* «lanza, esteva, mancera», *idun* «lanza, pértiga de carro». Diesen nominalen Bildungen liegt die Wurzel **gu* zugrunde, die in Form und Bedeutung mit awar. *kkv*, Infinitiv *kkv-e-ze* «greifen, fassen, nehmen, halten» übereinstimmt. Vielleicht gehört dazu auch bask. *oga-tu, ora-tu* «agarrar» und *orri-ka* «tenazas».

14. Bask. **ug* «zerbrechen».

In der faktitiven Bildung *i-ra-ug-ian* «romperse de golpe» erkennt man leicht die Wurzel **ug*, die identisch ist mit bats *-h^{E}og* «zerbrechen», tschetsch. Infinitiv *-or* ds. aus **-og-ar*, ing. *-oa* ds. Der anlautende Laryngal des Batsischen ist bereits in den beiden anderen zentralkaukasischen Sprachen nach den konsonantischen Klassenelementen geschwunden.

15. Bask. **ah* «pflügen».

Diese Wurzel ergibt sich klar aus bask. *ah-i-ta, ah-i-zu-n* «surco más largo que los otros en un sitio en que el campo se estrecha», von denen jenes das bekannte kollektive Suffix enthält, dieses aber als Synonymkompositum mit bask. **zu* zusammen-

gesetzt ist, vgl. Lafon EJ III 340. Die Wurzel bask. **ah* lässt sich mit bats, tschetsch., ing. *akh* «pflügen» vergleichen, wobei natürlich bask. *h* nicht die Fortsetzung des zentralkaukasischen stimmlosen hinterdorsalen Spiranten zu sein braucht.

16. Bask. **u* «Pech».

Bask. *u-i* «pez, sustancia resinosa» stimmt in der Wurzel mit tscherk. *Hef* «Harz» überein. Der kaukasische Laryngal, der im Baskischen nicht existiert, schwindet, dann hat **ef* über **ew* die baskische Wurzel ergeben.

17. Bask. **r* «Dornstrauch».

Diese Wurzel liegt einigen Wörtern für dornige Pflanzen zugrunde, die zu einer Wortfamilie gehören:

1. *a-r* «zarza, cambrón», 2. *e-rr-en* «espina», 3. mit Nasalpräfix, vgl. Préf. nasaux passim, *na-r* «espino, zarza» und mit zerdehntem Vokal *naar* «abrojo, una planta rastrera», 4. mit Kollektiven Suffix *arantza, ar(h)antze* «espino, espina», *arantzi* «espinas de peces» und wohl anch, 5. *ar-lantza* «aristas del trigo», worin das zweite Kompositionsglied freilich nicht leicht zu beurteilen ist: zu *latz* «áspero» usw oder zu abch *lasa* «Haar»? Dieselbe Wurzel steckt auch in georg. *na-r-i* «Stechpflanze, Distel», das mit den unter 3 erwähnten Bildungen übereinstimmt. Es ist interessant zu sehen, dass das Baskische, namentlich in der unter 1 erwähnten Form, die bizkaisch ist, die alte euskarokaukasische Wurzel am besten bewahrt hat.

Zu dieser Wortsippe gehört weder *lapar* «zarza», *la(h)ar* «zarza, planta rastrera», *lar* «cambrón, abrojo», das von *lapa* «bardana» und den bekannten romanischen Wörtern nicht getrennt werden kann, vgl. Gamillscheg-Spitzer, Die Bezeichnungen der «Klette» im Galloromanischen, Halle 1915, noch *sapar*, noch *gapar*, die Hubschmid, ohne auf ihre Varianten einzugehen und ohne zu H. Gavel, Eléments de phonétique basque § 68 III und § 173, der diese Wörter vereinigt, Stellung zu nehmen, an andere voneinander verschiedene Wortgruppen angeschlossen hat, Sardische Studien § 98 und 100.

18. Bask. *ardi* «cerda».

Bask. *a-rd-i, a(h)ardi* gehört wie idg. **sûs* zu **sû* «gebären» zu *e-rd-i(-tu)* «parir«, dazu noch bask. *a-rt-e* «intervalo, coyun-

tura, hendidura, medio», dessen Konsonanten dem südkauk. *rč* «teilen» genau entsprechen, vgl. Bask. u. Kauk. Nr. 119, Cons. ép. Nr. 59. Alle drei baskischen Wörter kommen mit zahlreichen Ableitungen und in vielen Komposita, z. T. mit dem für das Baskische charakteristischen, wohlbekannten und verbreiteten Schwunde der Silbe *-di-*, vor und spielen daher in seinem Wortschatz eine grosse Rolle. Die homophonen Wörter *ardi* 2. «oveja» und 3. «pulga» haben weder damit noch miteinander etwas zu tun, sondern andere Etymologien, vgl. Siffl. init. Nr. 85, 86, Neue b.-k. Et. Nr. 42.

19. Bask. **er-tur* «verfaulter Finger»

Zu den Siffl. init. Nr. 147 in EJ III 131 mit awar. *tur* «verfaulen» verbundenen Wörtern bask. *torta* usw. gehören noch bask. *el-tur* «carne podrida que sale del medio de una herida» und *er-tul* «panadizo» aus **er-tur* wörtlich «verfaulter Finger» *(er(h)-i* «Finger») mit Dissimilation der Liquidafolge. Das erste Kompositionsglied von *el-tur* wörtlich «verfaultes Fleisch» gehört zu bask. *ara-gi* «carne» Bask. u. Kauk. Nr. 27, *apihotz* «chair vive» aus **ara-t-biotz, ara-tegi* «carnicería» usw., Wurzel **r* aus **l* entsprechend dem nordkaukasischen Lateral bzw. Liquida. Für *el-tur* kann natürlich die alte Liquida nicht bewiesen werden, da ebenfalls Dissimilation in anderer Richtung, nämlich der Folge *r-r* zu *l-r* angenommen werden könnte. Wie dem auch sei, die zweiten Konpositionsglieder zeigen jedenfalls die mit dem awarischen Worte identische Wurzel gut.

20. Bask. **lau* «stumpf».

Bask. *lau-zki-tu, lau-ski-tu* «producirse dentera» enthält offenbar ein altes Nomen, das mit der Suffixgruppe *-z-ki* (Instrumental plus Adverbial) erweitert ist wie *egia-zki, labur-zki, luze-zki* usw. Dieses Nomen **lau* aus **lagu* stimmt genau überein mit südkauk. **lagv* in georg. *b-lagv-i*, mingr. *lagv-egv-i* «stumpf», dieses progressiv redupliziert, jenes mit dem im Tscherkessischen und Südkaukasischen bekannten sekundären prothetischen Labial, vgl. Bask. u. Kauk. Nr. 14, 20, BKEt. 42 Nr. 17 oder z. B. georg. *blik'vi*, mingr. *lik'vi* «acer pseudoplatanus», georg. *bzit'i* «Nestling», mingr. *zint'i* «Gänschen» usw., vgl. noch BKEt. 40 Nr. 4. Zur Bedeutung und Sache vgl. bask. *iraiztu* und sein tscherkessisches Etymon, Neue b.-k. Et. Nr. 32. Andere euskaro-kaukasische Gleichungen desselben Bedeutungskreises sind Bask. u.

Kauk. Nr. 29 und Beiträge. I Nr. 51 erwähnt: von den auf diese Weise ermittelten vier Wörtern für «stumpf» haben je zwei im Südkaukasischen und Tscherkessischen Entsprechungen. Vgl. unten Nr. 38.

Ob bask. *kirri, tirri* «dentera» mit kür. *qqürü*, agh *qqure* «stumpf» verglichen werden kann, ist nicht sicher, da es sich vielleicht um expressive Wörter handelt, was ganz sicher für die folgenden zutrifft: bask. *kirri* «crujido de dientes», *girringa* «chirrido», *girrintz* «gruñido». Zum Wechsel von anlautendem *k* und *ẗ* vgl. *kirol* «oveja desprovista de cría», *tirola* «oveja lechera d. d. c.»: mingr. *k'irib-i* usw. Et. Basques XI 14.

21. Bask. **la* «speien».

Bask. *la-rri* «vómito» ist mit dem bekannten Suffix gebildet, vgl. *azo-rri* BKEt. Nr. 29 un die dort gegebenen Parallelen usw. Die Wurzel **la* ist identisch mit awar. *la'* sowohl als Nomen *la'-i* ds. als auch als Verbalstamm, Infinitiv *la'-i-ze*, gebräuchlich. Das Suffix *-i* ist im Awarischen in diesen Funktion genau so verbreitet wie im Baskischen. Vielleicht ist awar. *la'* aus **laq'* entstanden, also expressive Wurzel wie bask. *ok* «empacho, hastío», *oka egin* «vomitar» usw., *okaztatu* «cubrir de vómito» usw., georg. *dzloq'-ini* «Brechreiz» usw., ung. *okád* «vomitar» usw.

22. Bask. *laz* «Balken».

Das baskische Wort ist identisch mit tscherk. *las* in *las-k'e* «Splitter, Span», wörtlich «kleiner Balken». Dazu gehört bask. *laz-tabin, las-tabin* «barrena», *gaztazin* «barreno pequeño» mit Wechsel von *l* zu *g* wie umgekehrt span. *gusano*, bask. *luzano* «ciertos insectos subterráneos», dieses vielleicht an bask. *luze* angenähert. Dieser Lautwechsel ist in Gavel's Eléments nicht erwähnt. Er kommt häufig vor, man denke nur an armen. velares *l* > *gh*, ähnliches im Georgischen, und verstehe ihn einerseits durch *l/u, w*, andererseits durch *g/w*. Das zweite Kompositionsglied *-tabin* ist unklar (*-ẗ* plus? «Bohren» heisst —ähnlich auf vielen Gebieten— tscherk. *bṛəu*).

23. Bask. **lem* «wünschen».

Unter bask. *lem-a* «satisfacción» gibt Azkue *euron lemara* «á satisfacción» an. Die Wurzel **lem* kann mit georg. *lam* «wünschen, wollen» verglichen werden.

24. Bask. **legu* «glatt».

Bask. *legu-n* «liso», *leu-n* «liso, suave, llano» stimmt ausgezeichnet zu awar. *ʌux* «schleifen», *ʌ ax-bix* «Schleifgeräusch», vielleicht, wenn nicht einfacher Ablaut der Vokale vorliegt, aus **ʌ axv-*. Über die Vertretung des awar. *x* durch Dorsale und der Laterale des Awarischen usw. durch bask. *l* vgl. Zeitschrift für Phonetik IV 252 ff. Zur verschiedenen Stellung der labialen Vokale vgl. BKEt. 30 § E 3 usw., oben Nr. 1 und 13.

25. Bask. *ludoe* «Getreidebrand».

Bask. *ludoe, lodoe* «niebla, enfermedad del trigo», Wurzel **lod* kann leicht mit georg. *od-i* ds. verglichen werden, wenn man im Anlaut sekundäres prothetisches *l-* annimmt, vgl. Siffl. init. Nr. 45 ff. Will man das nicht, sondern das Wort auf Grund weit verbreiteter Bedeutungen wie lat. *robigo*, franz. *rouille* zu «Rost» stellen, böte sich als Vergleich awar. *L'a'u*, Uslar *L'a(w)u*, hihaL *L'av* «Rost», dialektisch auch «niebla», da die ostkaukasische rekursive laterale Affrikata durch bask. *l* vertreten wird. Man kann aber nicht bask. *lud-* analysieren und den Obliquus awar. *L'a'uda-* heranziehen, da der Apikal Suffix ist und nicht zur Wurzel gehört. Dann muss man aber weiter ein Kompositum annehmen, un *-doe* zu erklären, etwa *lu-doe* aus **lu-loe* dissimiliert das hypothetische *-loe* mit bask. *loi* «sucio» identifizieren, das auch eine ostkaukasische Etymologie hat, vgl. Homenaje Urquijo III 210 Nr. 22. Die Erklärung durch das georgische Wort scheint jedoch plausibler und der anderen, die mir reichlich gezwungen vorkommt, vorzuziehen zu sein.

26. Bask. *lozegi* «Mühlachse».

Bask. *loze-gi* «eje del molino, pivot du moulin» meint offenbar wegen des bekannten Suffixes mit der Bedeutung «fähig, geeignet, bestimmt zu» den Zapfen, der «veranlassen soll, dass sich das Mühlrad oder der Mühlstein dreht». Das führt leicht zu dem Gadanken, *lo-ze* zu analysieren und einerseits bask. **lo* mit awar. *law* «Mühlrad», abch. *l ɔw* «Mühlstein», andererseits bask. **ze* mit tscherk. *ze* «sich drehen, sich wenden» zu vergleichen. Angesichts der Tatsache, dass beide Kompositionstelle mit Wörtern zweier westkaukasischer Sprachen übereinstimmen, dürfte die Interpretation des baskischen Wortes angemessen erscheinen.

27. Bask. *osartu* «durcheinander mengen».

Da bask. *s* lautgesetzlich der Gruppe südkauk. *cq'* entspricht, hindert nichts, bask. *osar-tu* «revolver la paja en las eras de arriba abajo» mit mingr. *cq'or* «mischen» zu vergleichen. Die Bedeutungen «mischen, mengen, rühren, durcheinanderbringen» entsprechen dem baskischen Wort, das eine spezielle Bedeutung angenommen hat. Dazu gehört wohl auch im Sinne von «sich mischen in etwas, sich einmischen, se mêler» bask. *usartu* «entremeterse, ingerirse». Nur der labiale Vokal ist wegen verschiedenartiger Möglichkeiten nicht leicht zu erklären. Entweder ist der labiale Vokal antizipiert, was sehr oft, namentlich bei Labialisation, vorkommt und erwähnt worden ist, oder einfach vorgeschlagen wie in bask. *ozartu* unten Nr. 60, so dass auf Grund des normalen Wechsels georg. *a*, mingr. *o*, welcher ja auch baskisch ist, die Wurzel bask. **(t)sar* ganz wahrscheinlich wäre (im Georgischen its die Entsprechung nicht vorhanden). Diese baskische Wurzel aber ist identisch mit bask. *sar-tu* «entrar, meter, incluir», das bisher keine Etymologie hatte. Ich hoffe, dieses wichtige Wort in Zusammenhang mit den beiden oben erwähnten aus dem Südkaukasischen richtig erklärt zu haben.

28. Bask. *irusi* «Brunst der Sau».

Bask. *i-r-us-i* «celo de la marrana», *i-ra-us, irausi, herausi, (h)erüsi, heusi, hurusi* und *iñaus* ds. mit sekundärem Nasal, vgl. Nr. 54, sind interessante Ableitungen von dem lange bekannten euskarokauk. **(t)su* «Feuer» mit dem faktitiven Präverb *r(a)-*, insofern als neben ostkauk. **c^{v}* «Feuer» und darg. *uc'-ar* «heiss» einerseits die südkaukasischen Verba mingr., las. *c'v*, georg. *c'v* «brennen» und andererseits das mit dem nominalem Nasalpräfix geschaffene tscherk. *ma-s^{v}e* «Feuer» stehen. Die verbale Kraft der Wurzel liegt also auch im Baskischen noch deutlich im Bewusstsein.

Ebenso gehört bask. *kar, gar* «llama de fuego, celo, ansia, afán, voluntad firme, entusiasmo» usw. und *a-g-i* «celo de la yegua, burra, perra y gata» zu ostkauk. **k^{v}* «brennen» in awar., bats. *ak*, tschetsch. *-ag*, artschi *-ok*, darg. *ig°*, tabass. *ug* usw., bask. *a-go-ko* «carbón de leña gruesa», *e-g-ur* «leña, Brennholz», s. BKEt. Nr. 135, vgl. noch georg. **k'v* in *m-k'vari* «Span, Fackel». Die Bedeutungen sind klar: auch nhd. *Brunst* gehört zu *brennen*.

29. Bask. **ots* «shehlen».

Bask. *os-tu* «robar, hurtar» ist regelrecht aus **oṫs-tu* vereinfacht, als Wurzel ist also **ots* bzw. mit nicht antizipierten Labialvokal **tso* vorauszusetzen. Dazu stimmt genau awar. *cc'oh* «Diebstahl», *cc'oh-or* «Dieb», Pl. *cc'oh-al* oder *cc'oh-ab(i)*. Der auslautende Laryngal musste im Baskischen schwinden. In der Variante bask. *onstu* braucht der Nasal nicht falsch zu sein, wie Azkue vermutet, sondern kann der sekundäre Füllaut sein, der sich vor Konsonanten oft einstellt, um der Silbe eine grössere Konsistenz zu verleihen.

30. Bask. *sor-o* «Pflugschar».

Die Wurzel bask. **tsor* von *sor-o* «reja del arado» ist identisch mit tabass. **c'ur* in *mu-c'ur* «Pflug», worin das nominale Nasalpräfix die Zugehörigkeit andeutet.

31. Bask. **ts* «gären».

Die Wurzel von bask. *e-ts-i-tu* «fermentar» gleich tscherk. *c'* in *pc'(e)* «gären, gerinnen». Zum prothetischen Labial vgl. oben Nr. 20.

32. Bask. **ts* «sich gewöhnen».

In bask. *e-ṫs-i* «hallarse bien, acostumbrarse á un lugar, aclimatarse» haben wir die mit der vorhergehenden homophone Wurzel, die eine andere Etymologie hat: abch *c'(a)* «sich gewöhnen, lernen».

Andere homophone Wurzeln, die das Baskische durch vokalische Elemente oder Affixe differenziert hat, stecken in *etse, etxe* Bask. und Kauk. Nr. 57, *eṫsa(r)i* BKEt. 43 Nr. 25, *etsitu, es-pe* ebd. Nr. 4, *(h)asi, hats(e)* Bask. und Kauk. Nr. 131, *itsaso* BKEt. 40 Nr. 1, *(h)its* ebd. Nr. 3.

33. Bask. *isaṫs* «Schwanz, Kiemen, Flossen».

In bask. *i-sats* «rabo de animales, agallas de los peces, aletas de peces», *i-zats, i-zitx* «rabo» erkennt man dasselbe Suffix wie in *ega-ts* «pluma, aleta de peces», *ega-tz* «aletas» usw. von *ega* «ala», *ego* «ala, aleta de peces», *egal* «ala, aleta de peces». Es ergibt sich also die Wurzel **(t)s* gleich awar. *r-acc'*, tabass.

r-uz[2], agh. *ru-dz*, *ruz* «Schwanz», in deren Anlaut das bekannte ostkaukasische Klassenelement steht. Ursprünglich ist die rekursive Affrikata awar. *cc'*, die lautgesetzlich durch bask. *(t)s* vertreten wird. Möglicherweise zeigen die Formen mit bask. *z* eine ähnliche Entwicklung wie bei der nichtrekursiven Affrikata bzw. Spirans in den zitierten südotskaukasischen Wörtern, wobei noch bemerkt werden muss, dass ihr labialer Vokal offenbar auf phonetischer, nicht phonologischer Transkription beruht und durch den folgenden gerundeten Konsonanten —solche Laute existieren im Awarischen nicht— bedingt ist. Dazu gehört endlich bask. *a-las* «aleta de pescado», ein weiteres schönes Beispiel für den Wechsel von Sibilant zu *l*, vgl. Nr. 59. Man sieht, welch grosser methodischer Fehler durch direkten Vergleich von *a-las* und awar. *racc'* entstünde: bask. *-s* ist Suffix, awar. *r-* Präfix, zudem wird, wenn es anders wäre, awar. *r* nicht durch bask. *l* vertreten.

34. Bask. **so* «Raupe».

Bask. *a-so-in* «oruga» ist wie *(h)a-su-in* «ortiga», s. BKEt. Nr. 6 usw., vgl. auch oben Nr. 13, analysierbar und die Wurzel **so* aus **tso* vergleichbar mit georg. *c'u-a*, *c'i-a* «Raupe, Wurm».

35. Bask. *zajagauzi* «faul, träge».

In den Refranes von 1596 heisst es Nr. 506 *zajagauzi egin nau biao loak* «el dormir de la siesta me ha hecho dejativo», s. Urquijo RIEB XXIV 45. Das altbizkaische Wort *zajagauzi* «perezoso, flojo, desmayado» ist unerklärt. Es erinnert mich an *zain-(h)il* «flojo, apático, muelle», wörtlich «mit abgestorbenem Nerv», wie man in solchem Zustand der Erschöpfung nhd. *abgestorbene Glieder haben* sagen kann. Ich verstehe *zaia-ga-uzi* als *zai(ñ)ak gabe utzi* bzw. *zañak gabe utzi* «ohne Sehnen, Adern, Nerven gelassen»: *zan, zain, zaiñ* «Wurzel, Sehne, Ader, Nerv» habe ich Et. Basques XII 1 aus **(t)z(a)*, georg. **dz* in *dz-iri* usw. «Wurzel» erklärt. Eine andere Interpretation sehe ich nicht, auffällig ist dabei nicht, dass «ohne» im Bizkaischen (und Ronkalischen) *bage* gegenüber *gabe* der anderen Dialekte —für G gibt Azkue beide Formen an— heisst, denn Azkue notiert gerade als Suffix in dieser Bedeutung bizk. *-ga*. Seine Vermutung über dieses Wort kann auf sich beruhen: es hat weder mit *bat* noch

mit *bai* etwas zu tun, vgl. BKEt. 41 Nr. 6, woraus hervorgeht, dass die Form *bage* ursprünglich ist. Daher ist eine Verbindung mit den privativen Suffixen tscherk. *-g'e* «un-, -los», awar. *-ge* beim Prohibitiv unmöglich.

36. Bask. *zerri* «Ster».

Bask. *zerr-i, zirr-i* «estera» ist romannisches Lehnwort, franz. *stère*, gasc. *estère* «copeau de bois, esquille, éclisse, stère». Zu der Anlautvereinfachung *st* zu bask. *z*, die im Baskischen durchaus notwendig ist, vgl. ung. *Szaniszló* «Stanislaus», *szoba* «Zimmer» aus *stuba, Stube* u.ä. Diese Möglichkeit, die anlautende untragbare Konsonantengruppe zu beseitigen, steht neben den beiden anderen wohlbekannten, der Vokalepenthese, z. B. bask. *gurutze* «cruz», ung. *garas* «Groschen» usw. und des Vokalvorchlags wie im Romanischen, ung. *i-skola* «école» usw.

37. Bask. **z* «faul sein».

Die Wurzel kommt, soviel ich sehe, nur nominal mit labialem Nasalpräfix vor, bask. *ma-z-i* «faul, träge», vgl. Préf. nasaux in EJ III 133 ff. Sie ist identisch mit abch. *ṣ* in *aa-ṣa* ds., *ṣa* «ausruhen», tscherk. *ṣ* in *ze-ṣ* «sich langweilen, müde werden». Abch. *aa-* ist das dem tscherk. *qe-* «her» entsprechende Richtungspräfix, tscherk. *ze-* das reziprok-reflexive Präverb. «einander, sich». Gehört bask. *a-s-ti* «ocio, tiempo desocupado, rato libre, calmoso, ocioso» hierher, vgl. *e-z-ti* Bask. u. Kauk. Nr. 60, Et. Basques I 18, dazu noch *otz-an* «manso» und *izti-ka* «manzana dulce» ?

38. Bask. *zakaĩz* «Kieme».

Neben bask. *zakatz* «agalla, branquia, órgano de respiración de los peces» steht in derselben Bedeutung *orkatz*. Beide Wörter sind nicht leicht zu vereinigen. Sie erinnern an georg. *laq'uc-i*, mingr. *laq'urs-i* ds. In bask. *orkatz*, das vielleicht in seinem anlautenden labialen Vokal vor dem durch den Füllaut *r* gestützten Dorsal den ähnlichen Vokal südkauk. *u* nach dem Dorsal reflektiert, konnte altes anlautender *l* (velares *l* - *w*) besonders vor labialem Vokal geschwunden sein. Der sibilantische Anlaut von

zakatz würde dann auf die alte Liquida zurückgehen, vgl. EJ III 116 ff. Die Frage ist nur, ob *-tz* in jenen beiden Wörtern Suffix ist und ob sie trotz der verschiedenen Bedeutung zusammenhängen mit bask. *lak-atz* «gajo, en sus accepciones de ramilla, fragmento de naranja, ajo, racimito» —Synonymum von *atal* usw., s. Neue b.-k. Et. Nr. 6—, «ramas de arbusto, erizo de la castaña, nudo de rama» usw., *lak-aiña* mit ähnlichen Bedeutungen, *lak-ar* «nudos de una rama, rama nudosa, grijo, áspero» usw., *zak-atz* «brusco, rudo», *sak-ats* «árbol nudoso», *zaketz* «pedacito», *zak-ar* «costra de cicatrización, broza, desperdicios, torpe, tosco, rudo, cascabillo», *sak-ar* «escombros, broza» usw., mit zerdehntem Vokal und epenthetischen Liquidae *zarakar* «costra», *zaragar* «sarna», *zalakar* «pericarpio de trigo, costra de la piel después de una enfermedad, sarna», welche alle von bask. *lak-a* usw. mit der Grundbedeutung «stumpf» abgeleitet sind, vgl. Beiträge Nr. 51. In diesem Falle würde wohl auch in georg. *laq'-uc-i*, mingr. *laq'-urs-i* eine alte Ableitung von georg. *laq'* «abstumpfen», der Entsprechung von bask. *lak-a*, zu sehen sein, die sonst meines Wissens nicht lebendig und produktiv zusammen mit der baskischen Ableitung ein altes gemeineuskarokaukasisches Suffix voraussetzen würde. Bei der Annahme der ursprüglichen Bedeutung «stumpf» sind die semantischen Unterschiede von «agalla» und «gajo» sofort behoben.

Eine bessere Interpretation dieser Wortfamilie erkenne ich nicht, denn südkauk. **lak'u(t)s* müsste bask. **lauz* ergeben und daher mit *e-lauz-i*, georg. *laghoz-*, s. Neue b.-k. Et. Nr. 23, zusammenfallen.

Zu eusk. -kauk. **laq'* «stumpf» gehört endlich tschuktsch. **lq* «stumpf werden» in *ry-lq* «Zahn-stumpf werden» (*ry-tyn, ry-nn* «Zahn») und *äu-lq* «stumpf», wörtlich «stumpfe Schneide» (*äw* «Offnung, Loch») vgl. bask. *aho* «Mund, Schneide» sowie mit dem bekannten Wechsel *l* / *c* tschuktsch. *cek°* «Kiemen».

Auch die oben Nr. 20 angedeutete Gleichung bask. *lamp-uts* «stumpf» mit dem Suffix von *kam-uts* gegenüber *kam-er* Et. Basques IX 15: tscherk. *l ə mp' ə* «erstarren», Bask. und Kauk. Nr. 29, hat eine Etymologie in tschuktsch. *ämp* / *amp* / *ə mp* «stumpf» aus **älmp*.

Das Synonymum von bask. *lakatz* bzw. *atal* bask. *kal-atz, kaldatz* «gajo o división interior de ajo, naranja, etc., racimo pequeño, solomillo» gehört nicht hierher, sondern zu bask. *al-e* «grano, semilla y fruto de mieses, grano, cosa pequeña y casi re-

donda, botón, fruta» und bestätigt die seinerzeit vorgeschlagene Erklärung dieses Wortes durch kür. *kkal* «gedörrtes Getreidekorn», s. Siffl. init. Nr. 103, da der alte anlautende Dorsal darin erhalten ist. Wie aber ist der stimmhafte Apikal in *kaldatz* gegenüber *kalatz* zu erklären?

Derselbe Laut erscheint in bask. *or-d-otz. or-d-otx* «verraco, cerdo macho», *zerri ordots* «lechón» gegen *zerri urriza* «lechona, marrana», neben *or-ots* «macho (animal)», worin mit Lafon in *-ots* usw. ein adjektivisches Suffix zu sehen ist, vgl. EJ III 144.

In *bil-d-ots* «cordero qua ya empieza a alimentarse por sí mismo» jedoch kann *-ots* kaum dieses Suffix sein, da das Wort neben *bil-gor* «vaca con cría crecida» gar kein Nomen enthielte, denn der erste Teil der Komposition *bil-* in den erwähnten Wörtern und in *bil-arrausi, -(h)arrozi, -arruzi* «ternero», *bil-orazi, -orxe, -ortxe* «ternera», *bil-altxa* «cochon de lait» ist von W. Giese RIEB XXIV 71 unter Hinweis auf *arrausi* «becerro» mit bask. *bil, bil-du* erklärt worden. Zu *arrausi* gehört noch *herauts, herautx* «verraco». Auch diese Wörter scheinen komponiert zu sein, aus *(h)ar* «macho, varón», vgl. Bask. und Kauk. Nr. 123, und **ots, (a)us* = awar. **occ'* in *b-occ'-i* «Vieh, Habe, Besitz», woher auch bask. *erosi,* vgl. BKEt. Nr. 16. An den verschiedenen Übersetzungen wie «ternero, ternera» braucht man, meine ich, keinen Anstoss zu nehmen, da es derartige uns gewohnte Differenzierungen im Baskischen ebensowenig gibt wie im Uralaltaischen usw. Im Gegenteil, gerade der neutrale allgemeine Sinn des awarischen Wortes überbrückt die semantischen Unterchiede. Vielleicht ist der stimmhafte Apikal, der in *bil-d-ots* scheinbar in der Kompositionsfuge steht, nichts anderes als bask. *ar,* dessen Vokal dem bekannten Mittelsilbenschwund zum Opfer gefallen ist: der Wechsel bask. *r/d* ist ja so bekannt, dass er nicht weiter belegt zu werden braucht, zudem wäre nach der Liquida *l* gar nichts anderes möglich. Leider muss ich mit der Frage schliessen: was ist *-gor* in *bil-gor*? Etwa hinuch *gh°er-o* «Kuh»? (Das Hinuchische its eine ostkaukasische Sprache der Didogruppe.)

39. Bask. **tzuz* «Ginster, Besen».

Bask. *i-zuz-ki, i-tzus-ki, i-xus-ki* «balai, espèce de genêt» offenbart die Wurzel **tzuz* gleich georg. *cockh-i* «Besenkraut, artemisia, Besen», *cockh-oba* «Ginster, Geissklee, cytisus». Dazu kommen die Varianten *itsuski* «brezo, escoba», *isuski* «escoba de horno, escoba de retama o brezo», die wie bask. *itsusi, itzusi* und seine

kaukasischen Entsprechungen, vgl. BKEt. 42 usw., entweder ducht direkten Ablautwandel oder durch Assimilation zu verstehen sind. Von diesen Wörtern möchte man nicht gern trennen bask. *itsats* «retama, escoba», *itsas* «escoba», *isats* «escoba de retama», die Hubschmid jedoch ganz anders erklärt hat, Sard. Studien 101 f. Daher stammt auch der bekannte niedernavarrische Ortsname Itsasu am Pas de Roland.

40. Bask. **tzik* «Strauch».

Bask. *zik-in* «maleza de un campo» beruht auf der Wurzel **tzik*, die mit georg. *cikv-i* «Strauch» übereinstimmt. Zu der Vertretung *kv/k* vgl. georg. *dzirk'vi*, *dzirk'i* «Baumstumpf», *dzagvi*, *dzagi* «Busch, Gebüsch», *pacvi*, *pancari* «Körperhaar» und ähnliche Paare.

41. Bask. **zo* «Leder».

Der zweite Teil der Komposition bask. *zo-pita*, *so-pita* «remiendo de abarca» ist nichts anderes als bask. *pit* «pizca», *pitin* «un poco, pequeñín» usw. Die wörtliche Bedeutung des Wortes wäre also etwa «Lederstückchen, Lederflicken». Bask. *zo-* das erste Kompositionsglied, entspricht genau tscherk. *s°e* «Fell, Leder, Haut».

42. Bask. *uztai* «Reif, Reifen».

Azkue gibt zwar nur *ustai* «aro, collar del ganado para colgar el cencerro, pendientes en forma de aro, rosca grande de pan», *ustei* «llanta de la rueda, aro, collar que sostiene el cencerro» an, aber Formen mit an den folgenden Apikal nicht assimiliertem Sibilanten sind belegt: *uztai* «cerceau» Gure Herria VI 426 *üztün* «mallas de la red, anillos de la cadena, anillo», *üxtün* «eslabones de la cadena». Die Wurzel **uzt* bzw. **ztu* ist älter, sie schafft das zweite Glied in dem bekannten Kompositum mit *er(h)i* «Finger» *er(h)aztun* «sortija, herrón, eslabón, asa de cesto», *ereztun* «anillo». Hierher gehört auch *ma-izte-ko* «dedo anular». Sie liegt auch klar in *e-ztu-n* «hebra de hilo» vor: die Bedeutungen «nähen» und «binden» gehen oft und leicht zusammen, vgl. tscherk. *de* «nähen», ostkauk. **t'* «binden» usw., vgl. Lafon, Etudes Basques et Caucasiques 31. Die Bedeutung «llanta de la rueda» hat auch *ugal*, *ugel* «correa»: diese Fakten

haben mich zu dem Gedanken geführt, für die Wurzel **ztu*, um die ich mich lange Zeit bemüht habe, die Bedeutung «binden» anzunehmen. Auf Grund des Wechsels von *k* und *t*, vgl. EJ III 135 und die dort angegebene Literatur, kann bask. **ztu* mit mingr. *skv, sk'v* «binden» verglichen werden, denn bask. **zku* bzw. **uzk* hat ganz andere semantische Aufgaben und konnte nicht auch noch mit jener Bedeutung belastet werden: der Lautwandel dürfte durch die Homophonie begünstigt worden sein.

Zu der Wurzel bask. **uzt / ztu* gehört endlich *uzt-arri* «yugo, velo con que se cubren los esposos al pie del altar, arco iris», *b-uzt-arri* «yugo, pareja de bueyes, arco iris, velo de recien casados», *uzta-dura* «juntura, trabazón, nacimiento» und andere Derivativa, auch *uztai* usw. «arco iris», vgl. G. Bähr, «El arco iris y la vía láctea en Guipúzcoa». RIEB XXII. 406. Diese Bedeutungen stimmen ausgezeichnet zu der ursprünglichen «binden, verbinden» ganz entsprechend i.-e. **jugom* «Joch» zu **jug* in ai. *junakti* «er schirrt an, spannt an, verbindet», lat. *jungere* usw.

43. Bask. **zk* «Spur».

BKEt. Nr. 66 ff. und Siffl. init. Nr. 65 ist an einigen Beispielen gezeigt worden, dass eine aus stimmhaftem labialem Verschlusslaut plus Sibilans bestehende Konsonantengruppe, die im Kaukasischen durchaus möglich, im Baskischen aber untragbar ist, im Baskischen immer stimmlosen sibilantischen Spiranten infolge von Assimilation stimmlos werden muss, also z. B. bask. *zp* aus *bz*, wenn die Spiranten überhaupt erhalten bleiben. Dasselbe gilt für das folgende Wort:

Bask. *i-zk-i* «indicio, rastro» ist identisch mit georg., las *gz-a* «Weg». Auch dem Mingrelischen ist diesse Gruppe unangenehm, da heisst es *za* ds. bzw. mit Füllaut *o-rzoli* = georg. *sa-gzali* «Wegzehrung». Eine ähnliche Vereinfachung einer Konsonantengruppe im Mingrelischen habe ich aus Anlass der Deutung von bask. *e-ket* Siffl. init. Nr. 94 in EJ III 124 bereits erwähnt, wo mingr. *rt* aus **r-kt* zu las. *kt* genau stimmt, also in anderer Weise umgestaltet ist als georg. *kc*, wo die alte im Lasischen erhaltene und im Baskischen zwar ebenfalls erhaltene, aber notwendigerweise durch Vokal erleichterte Gruppe auch nicht erträglich ist.

44. Bask. **zk* «mürrisch».

Bask. *i-zk-in* «adusto, murriático» fügt sich genau der soeben

festgestellten Regel. Seine Wurzel **zku* ist gleich georg. **k's* in *k's-ini* «umvillig sein„ verdaiesslich sein, Verdruss, Zorn», *k's-u* «mürrisch».

45. Bask. *zaro* «Zeit».

Azkue fragt unter *onen(t)zaro* «noche de Navidad», welches das erste Kompositionsglied sei. Nun, das ist bask. *ol* «tabla», vgl. Bask. und Kauk. Nr. 99, Lafon EJ III 145, in *ol-en-(t)zaro* «tronco que arde por las fiestas de Navidad, noche buena, vigilia de Navidad» (Gen. Pl. des ersten Gliedes) mit vielen phonetischen Variante. Neben *zaro* «época», dessen falsche Bedeutung «noche» bei Azkue verschwinden muss, gibt es *aro* «tempero, temperie, temperatura, época, sazón» mit sekundärem Verlust des anlautenden Sibilanten, vgl. *zii, i(h)i* EJ III 121 Nr. 71. Dass bask. *-o* hier kein Suffix ist, beweist *aro-i* «ocasión, tempero». Mit *zaro* möchte ich vergleichen georg. *dro* «Zeit». Zum Wechsel von *d*, das im Baskischen anlautend ursprünglich nicht existiert, und *z* vgl. Bask. und Kauk. Nr. 134 und wohl auch Trombettis Etymologie bask. *idi* : tschetsch. *jat, ettin*, vgl. BKEt. 55, obwohl tschetsch. *tt* auf urostkauk. **dz* zurückgeht. Im Georgischen scheint der mangels Vergleichsmöglichkeiten nicht auszumachende Vokal der ersten Silbe, wie üblich, geschwunden zu sein, vgl. mingr. *e-dor-ia* «geeignete Zeit», dessen Bedeutung mit denen der baskischen Wörter übereinstimmt.

46. Bask. **zap* «Zorn, Groll».

Aus bask. *zap-o* «odio reconcentrado», *zaputz* «huraño, esquivo», *sapo* «rencor, odio», *saputz* «esquivez, terquedad, huraño, recalcitrante», *sapoztu* «incomodarse, amohinarse», *sapuztu* «esquivarse, amohinarse» ergibt sich die Wurzel **zap*: mingr. *skhap* «wütend, zornig werden». Die anlautende Gruppe mingr. *skh* wird regelrecht durch bask. *z* vertreten: nach anlautenden Konsonanten stehende dorsale Verschlusslaute und alle postkonsonantischen dorsalen Spiranten, die im Kaukasischen, namentlich in den südkaukasischen Sprachen, häufig erscheinen, müssen im Baskischen schwinden, vgl. Homenaje Urquijo III 213 Nr. 47 und die anderen dort zitierten Parallelen.

47. Bask. *zendor* «Meiler».

Bask. *zend-or*, deminutiv *txend-or* «pira de leña destinada a carbón» und seine Varianten *txond-ar*, *txond-or*, *txold-or* sowie *send-or*, *seld-or*, ds. lassen die Wurzel **zond*, *z(v)end* erkennen, vor deren Auslaut die bekannten sonoren Füllaute *n* bzw. *l* stehen. Diese Wurzel stimmt mit lakk. **zu(n)d* in *zuntt-u* «Berg», Pl. Obliquus *zuntt-a* überein. Lakkische starke Konsonanten gehen auf Mediae zurück. Semasiologisch kann der Meiler, ein in konischer Form aufgeschichteter Holzhaufen, mit einer Anhöhe, einem Hügel oder Berg wohl verglichen werden.

48. Bask. *e-zk-ur* «Baum».

Bask. *ezkur* «bellota», s. Bask. und Kauk. Nr. 10, anders C. Tagliavini, Homenaje Urquijo III 263 ff. und J. Hubschmid, Sard. Studien 102, und das homophone Wort im Sinne von «árbol» sind meines Erachtens verschiedene Wörter. Es ist freilich nicht leicht zu entscheiden, ob bask. **zk* «árbol» mit svan. *zek* «Holz» identisch ist, was mir wahrscheinlicher zu sein scheint als es mit svan. *ckhek'* «Wald» zu vergleichen, obwohl auch gegen den letzten Vorschlag weder lautliche noch semantische Einwände erhoben werden können. Die Gruppe kauk. *ckh* kann, wie oft dargelegt, nur bask. *z* ergeben. Der Sibilant in *eskur* ds., nach Azkue bizkaisch veraltet, beruht auf sekundärer Assimilation an den folgenden Verschlusslaut, die verbreitet und wohlbekannt ist. Dazu noch bask. *zak-il* «parte leñosa, verga, miembro viril», *sakhill* «tronco» und *sakil* «miembro viril»?

49. Bask. *zil*.

Dieses baskische Wort vereinigt viele Bedeutungen oder, anders ausgedrückt, es sind da verschiedene homophone Wurzel voneinander zu trennen. Bisher liegen Erklärungen vor für bask. *zil*:

1. «ombligo» usw. Varianten und Ableitungen werden hier nicht wiederholt - BKEt. Nr. 31 und Et. Basques I 41 in EJ IV 57. Andere Wurzel bleiben zu erklären:
2. «pus en forma de hilo» Beiträge I Nr. 54.
3. «tubérculo, cogollo, castaña huera»: kür. *ccil* usw. «Kern, Korn», vgl. Et. Basques II 8.
4. «plúmula de la semilla»: svan. *cil* «Hülse, Häutchen, Hülle».

5. «palo» usw., namentlich in vielen Ableitungen, identisch mit *zir-i*„ vgl. Bask. und Kauk. Nr. 130.

6. = *zil-egi*, Synonymkompositum mit *egi*(*a*) «wahr, Wahrheit», zu *zin*, vgl. BKEt. 45 Nr. 55.

Die ferner verzeichneten Bedeutungen «clavito que une las dos piezas de las tijeras, tornillo que oprime la prensa del lagar, bolo colocado en medio de los demás» und «miembro viril del hombre o animal» gehören wohl alle zu *zil* 5.

50. Bask. *zirdoi* «verirrt».

Die Wurzel **tzird* von bask. *zird-oi* «descaminado, égaré» stimmt zu mingr. *cirt*, *cilt* «verfehlen, abwenden, sich verirren». Formen ohne Füllaut, die las. *cit* «sich retten, Gefahr abwenden», georg. *cet* «verfehlen in die Irre führen» entsprechen, kann ich weder im Baskischen noch im Mingrelischen nachweisen. Zur Lenierung des stimmlosen Apikals nach Liquidae vgl. Gavel § 104, 111, 190 und hier Nr. 18.

51. Bask. *zarbo* «tückisch, hinterlistig».

Aus den Wörtern bask. *zarb-o* «marrullero, astuto» und *zelb-a* «petardista» mit den bekannten antekonsonantischen sonoren Füllauten gegenüber *zam-o* «astuto» geht die Wurzel **tzab* bzw. **tzeb* klar hervor. Sie stimmt genau zu georg. *cb* «listig, hinterlistig sein», daher das Adjektiv *cb-ieri* «listig, hinterlistig». Wie schon oft erwähnt, pflegt im Georgischen in erster vortoniger Silbe der Vokal im Gegensatz zu den verwandten Idiomen zu schwinden. Da die Art dieses Vokals trotz vielen Bemühungen nicht ermittelt werden kann, weil kein Vergleichsmaterial aus dem Georgischen selbst oder den anderen kartwelischen Sprachen zur Verfügung steht, muss das Baskische in dieser Hinsicht den älteren Zustand bewahrt haben, eine Beobachtung, die im euskarokaukasischen Bereich auch sonst schon öfter hat gemacht werden können. Der Wandel von bask. *b* zu *m* ist so bekannt und so oft erwähnt, dass darauf nicht weiter eingegangen zu werden braucht.

52. Bask. *zaio* «Argwohn, Verdacht».

In den Belegen, die Azkue unter *za-io* «recelo, sospecha», *zaiutu* «recelar, sospechar» anführt, fällt auf, dass diese Wörter

neben solchen für «denken» stehen. Auch nhd. *denken* und *verdenken, Verdacht* gehören zusammen. Nach Abtrennung des beliebten Suffixes bask. *-io* gewinnt man die Wurzel **za*, die man mit südkauk. **(a)z* in georg. *a-z-ri*, mingr. *a-r-z-i* «Gedanke, Meinung» verbinden könnte. Dazu gehört wohl auch georg. *zrakh* «denken, beabsichtigen, beratschlagen, sprechen, tadeln, Rat, Unterhaltung, Gespräch».

53. Bask. *zeio* «Krummbeil».

Bask. *ze-io, zei(r)u* «azuela, instrumento de carpinteros» trägt dasselbe Suffix wie *za-io* Nr. 52. Die Formen mit epenthetischem *r* zwischen den Vokalen in Baigorri und der Soule, neben *zeiü*, sind jünger als die anderen aus Markina, Baztan und Ronkal. Da das Beil der Zimmerleute und Küfer mit seiner länglichen geraden oder gekrümmten Schneide einem feststehenden Messer ähnelt, kann man bask. **ze* mit tscherk *s'e* «feststehendes Messer zum Pfropfen, Lederbearbeiten usw.» vergleichen. Dieser Vergleich scheint semantisch plausibler zu sein als der lautlich an sich ebenfalls einwandfreie mit tscherk. *se* «Messer», das nicht die spezielle Bedeutungsnuance des anderen Wortes hat.

54. Bask. *zirau* «Blindschleiche, Viper».

Lhande vermerkt zu bask. *zirau, zirau-n* «especie de culebra delgada, muy negra e inofensiva, ciega, víbora»: «aus gasc. *quiraule*». Palay hat *coulaure, culaure, coulobre, quiraule* «couleuvre». Natürlich bin ich der letzte, bask. *z* aus *k* zu bestreiten, habe ich selbst ja weiteres Material für diese Entwicklung vorgelegt, EJ III 115 f., aber bei diesem Wort scheint mir auch aus anderen lautlichen Gründen eine Entlehnung aus dem Gascognischen unmöglich zu sein. Es erhebt sich ausserdem die Frage, ob das intervokalische *-r-* von *zirau(n)* ursprünglich ist. Das ist zu verneinen wegen *zigolazti* «víbora», dessen Auslaut an die Suffixgruppe *-z-ti* von *(h)ega-z-ti* «Vogel» erinnert. Will man aber *zirau* und *zigola-zti* zusammennehmen —und mir scheint, es bleibt keine andere Wahl—, so ergibt sich ein weiteres Suffix, nämlich *-la, -le* des Agens = tscherk. *-le* ds., s. Bask. und Kauk. Nr. 3. Wenn man in der Erkenntnis so weit fortgeschritten ist und sie billigt, muss die Wurzel **tzigo, ützirau* eine tscherkessische Entsprechung haben. Das ist in der Tat der Fall: tscherk. *c'ekh'e* bzw. *cokho* «kriechen», *c'ekh'e-le* «kriechend», semantisch nicht unpassend und leicht verständlich zur Bezeichnung

von Schlangenarten. Diese tscherkessische Verbalwurzel ergibt, nachdem die Labialisierung des ersten Silbenanlauts durch Dissimilation zu der des zweiten ähnlich geschwunden ist, wie im Griechischen und Bantu eine der aufeinander folgenden Aspiraten ihre Eigenschaft als solche verliert, im Baskischen *(*t*)*zi.o* bzw. *(*t*)*zi.au*, da die stimmlose hinterdorsale Spirans nicht existiert, also fällt. Daraus folgt endlich, dass die intervokalischen Konsonanten bask. *g* und *r* in den beiden Wörtern sekundär als vermittelnde Übergangslaute eingetreten sind wie in *agate* und *arate* neben älterem *a(h)ate* «pato, ganso» aus lat. *anaťe(m)* usw. in vielen gleichen oder ähnlichen Fällen (auch bask. *b* und *d* können so fungieren), vgl. Lafon, Remarques et projets de recherches sur le vocabulaire «pyrénéen». 12. Damit ist freilich nicht gesagt, dass es kein sekundäres *-n-* geben könnte und man fragt sich, warum *iñes* älter sein soll als *iges*. Denn sekundäres epenthetisches *-n-* existiert, vgl. oben Nr. 28 oder z. B. *iñari-ka* gegenüber *igari, igel, iñartu* gegennüber *igar* usw., *iñaurki(n)* gegenüber *iraurri* zu *aurre, iñastor, initsor* gegenüber *iraztor, iratze* usw.

55. Bask. *zepa* «Schlacke».

Aus bask. *zep-a* «escoria, heces de mineral de hierro que quedan endurecidas en el horno de la fundición, pedrusco demasiado calcinado», *zab-ar* «escoria», *zab-or* «suciedad, residuos» usw., *zam-arra* «cepa o escoria de hierros» ergibt sich die Wurzel bask. **zep* / *zap*, die in Form und Bedeutung mit tscherk. *sep-e, sap-e* «Staub, Asche, Abfall, Schutt, Kehricht, Unrat» übereinstimmt. Die dazugehörigen Entsprechungen qabard. *sabe*, abch. *saba* ds. zeigen lenierten stimmhaften Labial wie *zab-ar* usw.

56. *zirer* «Schlacke».

Ein anderes Wort derselben Bedeutung ist bask. *zir-er* «escoria de hierro y otros metales». Diese aus Ubidea stammende bizkaische Form ist älter als *zid-ar* ds. aus **zir-ar*. Die Wurzel **zir* ist zu vergleichen mit tschetsch. *zir*, ing. *z*$^{\text{E}}$ *yl* «Span, Splitter»: man spricht von den Abfällen der Metalle als Eisenspänen u. ä., der Vergleich mit Holzspänen liegt nahe.

57. Bask. *zear* «schief».

Bask. *ze-ar, zi-ar, zi-er* «por, a través, costado, ladera, tortuo-

so, oblicuo, sesgo», *ze-ar-ka* «arrastrar un objeto oblicuamente o trazando eses, indirectamente, oblicuamente», *zeihar* «oblicuo, torcidamente, de reojo» lassen die Wurzel **ze(i)*, *zi* erkennen. Sie entspricht tscherk. *ṣ* «krumm, schief werden, sich krümmen, sich biegen, sich schlängeln». Der stark palatale Konsonant fordert die palatalen Vokale des Baskischen, da es solche Konsonanten nicht besitzt und ihre Eigenschaft ebenso wie die Labialisation vokalisch wiedergeben muss, was schon oft betont worden ist. Die tscherkessische Wurzel kommt in mancherlei Zusammensetzungen vor, *ne-ṣ* «louche, bigle», wörtlich «oeil détourné» = bask. *zear-begi* «bizco», ferner *Le-ṣ* «krummbeinig, lahm», *ɔoə-ṣ* «mit schiefem Munde» usw.

58. Bask. *zierre* «Kastanien in glühender Asche rösten».

Aus bask. *zi-erre* «asar castañas al rescoldo», *zi-t-irri* «asar al rescoldo», *zi-er* «(castaña) asada al rescoldo», und *zi-t-ar* «(cosa) asada al rescoldo, subcinericia» ergibt sich eine Wurzel **zi*. Ihre Bedeutung ist unklar: man kann im Zweifel sein, ob es sich bei *zi* plus *erre* «asar, quemar» usw. um ein Synonymkompositum handelt, so dass tscherk. *z'* «braten, backen, sengen» vergleichbar wäre, oder ob man jener Wurzel die Bedeutung «glühende Asche» geben soll: in diesem mir wahrscheinlicheren Falle würde sich tscherk. *jeẓ-e* ds. zum Vergleich empfehlen. Vorderhand sehe ich keine Möglichkeit aus diesem Dilemma herauszukommen.

Bask. *zi-er* «sangría, chorro de metal fundido que sale de un horno» passt nicht zu den erwähnten Wörtern, sondern dürfte mit tschamalal *iss*, lakk, *ass*, tschetsch. *as* «schmelzen» identisch sein.

Ein anderes Wort its endlich auch *ziur-tu* «tostar», das mit *txiurtu, zigor, txigor, legor, agor* usw. zu der Siffl. init. Nr. 44 erläuterten Wortfamilie der Bedeutung «trocken» gehört.

59. Bask. **zard* «hoch, schlank».

Bask. *zard-ai* «esbelto, recto y flexible, (carne) enjuta, (cara) demacrada», *zardaitu* «hacerse esbelto», *ardaitu* «secarse del todo (un árbol, las tierras)» mit Verlust des anlautenden Sibilanten, vgl. Nr. 45, *zard-aiñ* «esbelto, torneado, árbol robusto, fuerte», *zard-en* «hombre alto y bien formado, esbelto», *zard-in*

«esbelto, (cara) enjuta», *zerd-en* «alto, erguido, recto» und endlich *lerd-en* «recto, esbelto» ergeben die Wurzel bask. **zard*. Sie ist identisch mit georg. *zard* «erziehen. ernähren», das auch in den nominalen Bildungen *m-zard-uli* «Erzieher», *mo-zard-i* «heranwachsend», *na-zard-i* «erzogen, erwachsen» deutlich erkennbar ist, vgl. Préfixes nasaux passim. Semantisch ist diese Gleichung zu beurteilen wie lat. *altus* zu *alere*. Die Liquida im Anlaut von *lerden* ist aus der Sibilans entstanden, vgl. Zeitschrift für Phonetik I 48 ff. und Bask. und Kauk. Nr. 114. Dieses Beispiel für bask. *l* aus *z* ist wertvoll und sowohl prinzipiell als auch methodisch für die Beurteilung ähnlicher Fälle wichtig: aus dem Baskischen allein kann der ursprüngliche Anlaut dieser Wortfamilie nicht ermittelt werden.

60. Bask. **tzar* «mit Asche bedecken».

Die Wurzel ergibt sich klar aus bask. *i-zar-ki* «cubrir el fuego con ceniza, rescoldo» und *o-zar-tu* «cubrir de ceniza». Sie ist euskarokaukasisch: georg. **car* in *na-car-i* «Asche». Zur Bezeichnung eines Faupelzes ist das georgische Wort in der Komposition *nacarkekie* «Aschenwühler» in der Folklore bekannt und beliebt.

Zu diesen Wörtern gehört bask. *zarra* aus **tzar* «escorias de hierro» und mit sekundärem Anlaut *sar, sarra* ds., vgl. die genaue semantische Parallele von bask. *zepa* usw. Nr. 55. (Bask. *sarra* «Rost» dagegen ist ein anderes Wort, s. BKEt. 43 Nr. 28.).

61. Bask. *kirol* «Vergnügen».

Das Wort lautet nicht *kirola* (Azkue), wie aus Refranes von 1596 Nr. 63 *gorhua garrian ta gogua kirolan* «la rueca en la cintura y el pensamiento en el regocijo» deutlich hervorgeht. Darin ist die auslautende Liquida Suffix wie in *(h)ega-l, kida-i soka-l* : *sokor* Siffl. init. Nr. 136, *muski-l* : *muski-ri* Cons. ép. Nr. 27 usw. Die Wurzel bask. **kiro* stimmt ausgezeichnet zu tschuksch. **kirw*, korjak. **kicw* mit der bekannten sekundären Entwicklung korj. *c* aus *r*, vgl. Das Tschuktschische 6 Anm. 2 oder Die Verwandtschaftsverhältnisse der tschuktschischen Sprachgruppe 48 f., in tschuktsch. *kyrw-iw* «sich vergnügen, sich amüsieren» korj. *kycw-i* «Lachen, Gelächter, Spass», *kycw-iw* «sich vergnügen, sich amüsieren». Zu dem reduzierten Vokal der ersten Silbe vgl. l. c. 50 und 52 f.: diese Schwächung ist in der tschuktschischen Gruppe

gewöhnlich und wohlbekannt, der ursprüngliche Vokalismus aus der Vokalharmonie klar zu erkennen. Diese Gleichung gehört zu den baskisch-tschuktschischen, die im Kaukasus nicht nachweisbar sind, wie bask. *apontto, bele, lepo, odol,* vgl. l. c. 2 Nr. 5, 8, 56, 58 und andere.

62. Bask. **ra* «Farn».

Einer Anregung Ernault's folgend behauptet Gevel, Elém. 94 und 192, bask. *iratze* «helecho» sei keltisches Lehnwort aus gall. *ratis.* Dagegen leitet Schuchardt das baskische Wort aus lat. *filice* ab und dekretiert: «Bizk. *ira* ist aus *iratze* zurückgebildet». Die Parallele bask. *arraga, arragatze,* mit der er das beweisen will, stimmt jedoch nicht, vgl. Zur Kenntnis des Baskischen von Sara 36 f. Beide Hypothesen, die falsch sind, müssen zurückgewiesen werden.

Bizk. *i-ra* «helecho» ist alt und ursprünglich, Markina *ida* sekundäre Variante, *iratze, iatze* ds. aber Ableitungen davon mit dem bekannten Kollektivsuffix —wie oben *arragatze*— und ihrerseits Ausgangspunkt für die Weiterbildungen *iraztor* «helechal», *iñastor, iñestor, initxor* «helecho», vgl. Nr. 54.

Die Wurzeln bask. **ra* «Farn» und abch. **ra* in *ra-s* ds. sind identisch. Abch., abas. *-s* ist das bekannte Nominalsuffix, z. B. in *s ə-s* «kleiner Hammel», Pl. *sa-r-k°a, H° ə -s* «Kalb» *w ə-s* «Arbeit, Sache» usw., das man auch in tscherk. *'° ə -s* «Futter, Nahrung» (*'° ə* «Mund») beobachtet. Damit ist wieder eine wertvolle Übereinstimmung eines alten Pflanzennamens gewonnen worden.

63. Bask. *igatei* «Sichel».

Bask. *i-gate-i* «hoz» und die Varianten *igetai, (h)igiti, egiťai, egitei, iriti* ds. und *igiťa* «siega», *igetaitu, igitatu, egitatu* «segar» stelle ich zu bask. *kata-, gata-,* die nur mit der dem oben Nr. 20 erwähnten *-z-ki, -s-ki* semantisch und funktionell gleichen Suffixgruppe *-z-ka* vorkommen —zu bask. *-ka* vgl. oben Nr. 3 oder *zear-ka* Nr. 57 usw.—, in *kata-zka* «esfuerzo grande», *katra-zka* «no pudiendo llevar, haciendo grandes esfuerzos» mit dem postkonsonantischen sonoren Füllaut, vgl. *kako, krako* usw. BKEt. 44 Nr. 45, *pistia, pristia* «bicho, alimaña», aus lat. *bestia, toska, trosca* «caolín» usw., ferner mit leniertem Anlaut *gata-zka* in dem von Azkue zitierten Satz *ni hil nahiz dabilzanok hilen dira gathazka* «esos que andan queriendo matarme, morirán luchando», *gata-ska* «debate, disputa, lucha de cuerpo a cuerpo», *gataskatu* «disputar, luchar de cuerpo a cuerpo a derribarse». Als ur-

spüngliche Bedeutung von *kata-z-ka* möchte ich etwa «mit Säbelhieben, mit Säbelstreichen» annehmen, denn die Wurzel bask. **kata* bzw. **kate* (s. oben *i-gate-i*) gehört zusammen mit tscherk. *kate*, qabard. *gate* «Säbel». Da es sich um Geräte oder Waffen mit gekrümmter Schneide handelt, ist die Sache bedeutungsmässig klar, es fällt aber leicht, semantische Parallelen anzuführen, z. B. darg. *mirs*, tschetsch. *mars* «Sichel», tschamalal *merc* «Dolch» oder tschamalal *nisa* «Sichel», hihaL *nica* «Sichel, Dolch».

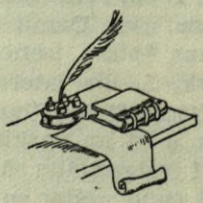
64. Bask. *biao* «Siesta».

Die alte Form, die allein in den Refranes von 1596 Nr. 366 und 506, vgl. oben Nr. 35, belegt ist, lautet *biao* «siesta o dormición del mediodía», während in der Variante *biago* ds. der Dorsal bask. *g* infolge Epenthese in intervokalischer Stellung sekundär ist, vgl. oben Nr. 54. Wertvoll ist die Komposition *biao-leku, biago-tegi* «lugar sombrío en que se refugia el ganado del calor del mediodía» zur Beurteilung der Bedeutung: bask. *biao* bezeichnet offenbar die Ruhe oder den Ort, um sich von der Mittagshitze zu erholen, abzukühlen. Der Anlaut *b-* kann auf **bl-*, leniert aus **pl-*, zurückgehen wie ital. *biasimare* aus lat. *blasphemare*, ital. *pieno* aus lat. *plenu* usw., vgl. umgekehrt den Einschub der Liquida zwschen labiale Konsonanten und *j* in russ. *blj* usw. aus *bj* usw., z. B. 1. Sg. Präs. *ljublju* von *ljubit'*, «lieben», *splju* von *spat'* «schlafen» usw. Damit ergibt sich die evidente Gleichung bask. **blao* aus **plao*: tscherk. *pLᵊqo* bzw. *pLᵊqᵊe* «sich abkühlen». Tscherk. *L*, die laterale Spirans, wird durch bask. *l* vertreten, vgl. Zeitschrift für Phonetik IV 256. Die hinterdorsale Affrikata tscherk. *q* ist im Baskischen geschwunden, vgl. BKEt. 29 f.: die oben Nr. 1 festgestellte südkaukgasische Entwicklung von *q'* zum Laryngal (und weiter zu Null) ist auch westkaukasisch, vgl. Trubetzkoy, Wortgleichungen 86 Anm. 1 (im Tscherkessischen, genauer in der auf der Grundlage des kjachischen Dialekts beruhenden Schriftsprache —die anderen Dialekte sind kaum bekannt— gibt es nur *q*, worin die dialektich und im Qabardinischen geschiedenen Dorsale *q'* und *q* aufgegangen sind).

65. Bask. *arrats* «Abend».

Bask. *a-rrats, ats* «soir», *arrats-iri* «déclin du jour», *arrast-iri* «après-midi jusqu'à une heure environ avant le coucher du

soleil» Larrasquet —bask. *iri* «cerca»— mit vielen anderen Ableitungen geht auf die Wurzel **rats* zurück. Dass die gegenwärtigen Phoneme bask. *rr* und *r* nicht ursprünglich sind, miteinander wechseln und in intervokalischer Stellung schwinden können, daher bask. *ats*, habe ich schon so oft betont, dass es im einzelnen nicht wiederholt werden muss. Der Wurzel bask. **rats* entsprich in jeder Hinsicht lautgesetzlich tschetsch., ing. *lacq'* «sich verstecken, verschwinden». Den Abend nach dem Untergehen der sinkenden Sonne zu benennen ist natürlich, vgl. got. *saggqs* «Untergang, Abend» zu *saggqjan* «senken, versenken», ung. *est* «Abend», *nap-eset* «Sonnenuntergang, Abend, West» (*nap* «Sonne») zu es «fallen» (3. Sg. Präs. *es-ik*). (Et. Basques I 2 in EJ IV 51 bitte ich zu streichen).



VASCONIA VISTA POR "AZORIN"

por

LUIS S. GRANJEL

DESCUBRIMIENTO DE VASCONIA

Tiene por tema este estudio, su título ya lo anticipa, recoger la visión que de Vasconia nos ofrece *Azorín* dispersa por muchos capítulos de su dilatada labor literaria. Personalmente, perdóneme el lector la confidencia, me complace realizar esta rememoración, pues ella devuelve a mi memoria como un eco de mis propias vivencias ante un paisaje ligado a una etapa de mi vida que creo que nunca olvidaré, pues su recuerdo se enriquece en añoranzas a medida que me alejan de ella los años y muchos afanes nuevos. Quisiera que la lectura de estas páginas, admirables, de *Azorín*, ayudaran a los hijos de Vasconia que ya no viven en ella a religarse a la tierra que los hizo.

Nacido en Levante, supo *Azorín*, sin embargo, captar, con singular acuidad, los rasgos más distintivos de aquella tierra vasca, tan dispar de la suya; tal conocimiento le sirvió incluso para mejor adentrarse en la comprensión de la tierra nativa; escribía, en 1941 (1), *Azorín*: «Los paisajes de mi tierra los he visto mejor por estos paisajes opuestos. Contemplando estos colores intensos (los de Vasconia), en cuadrículas rojizas, amarillas, verdes y moradas, que se extienden por las laderas, he llegado a apreciar mejor, a percibir mejor, a fruir mejor, los grises delicadísimos de mi tierra.» Descubrió Vasconia *Azorín* al realizar, en el verano

(1) "Descubrimiento del Norte"; **Madrid; Obras completas**; VI, 277. Los textos de **Azorín** serán todos citados, siempre que no se haga indicación en contrario, por esta edición definitiva de sus obras (8 vols.; Madrid, 1947-48).

de 1904, una excursión por los balnearios norteños; antes la había conocido, imaginativamente, en los primeros libros de Pío Baroja, amistad fraterna suya desde 1900. Llega *Azorín* a Guipúzcoa, como todo viajero de Castilla, después de haber contemplado la suave tierra alavesa, «graciosa transición —nos dice (2)— entre el paisaje clásico de Castilla y el romántico de Vasconia.» Las crónicas de aquel viaje las publicó *El Imparcial* (3): el «pequeño filósofo» que era entonces *Azorín* describe con minucia el vivir de cada día en Cestona, en Urberuaga, en Zaldívar; nos cuenta cómo eran las señoras, los señores, las jóvenes que en aquellos pequeños mundos veraniegos conoció y trató. La lectura de estas crónicas rememora la estampa, un tanto desvaída, algo melancólica, de un mundo que desapareció para siempre, el retrato de una sociedad ya hoy inactual.

Hablándonos de aquel primer viaje suyo por Vasconia, dirá *Azorín* en 1941 (4): «El descubrimiento que hice en el Norte ha sido capital para mí. En 1904 visité por vez primera a Vasconia»; tanto le sedujo su paisaje, «tan pronto visto, tan pronto amado», que, desde entonces, «he estado veraneando cerca de treinta años en Vasconia. No me he cansado nunca de gozar el ambiente.» Alude después a la impresión, profunda, perdurable, que desveló en su ánimo el contemplar aquella tierra tan diferente de las que hasta entonces conociera (5): «Nativo yo de un país de paisajes desnudos y grises, de montes sin más vegetación que la ratiza, de cielo limpio, sin lluvias lo más del año, había de sentirme subyugado por el nuevo panorama. A la inervación, a veces dolorosa, sucedía una sedancia gratísima... Por primera vez entraba, dentro de España, en un mundo desconocido. Los nervios y la mente eran otros.» Conoceremos ahora, leyéndolo en sus textos, cuanto desde aquel verano de 1904 ha escrito *Azorín* de Vasconia, de su paisaje y sobre los hombres que la habitan, de quienes mejor han sabido perennizarla con su obra creadora, literaria o artística.

EL PAISAJE VASCO

Anticiparé que el paisaje vasco que *Azorín* descubrió y nos describe es el guipuzcoano. He aquí, textualmente, su mejor elo-

(2) "Vasconia"; **Una hora de España**; IV, 542.
(3) "En Urberuaga"; "Siluetas de Zaldívar"; "Siluetas de Urberuaga"; **Los Pueblos**; II, 166-70 y 189-99, y **Veraneo sentimental**; VII, 267-320.
(4) "Descubrimiento del Norte"; **Madrid**; VI, 276-277.
(5) **Ibid.**; VI, 276.

gio de este trozo de tierra peninsular (6): «Guipúzcoa es un pontón amarrado a España. De todas las provincias marítimas de España, Guipúzcoa es la que tiene más costa con relación a su superficie. Se ha dicho que el nombre de Guipúzcoa procede de *egui* y *puzua*, o sea, *pozo de montes*. Ninguna soledad más profunda que la de un pozo. Cuando se desciende de la alta meseta hacia Guipúzcoa, al pasar del cielo radiante al cielo ceniciento, del suelo desnudo al suelo cubierto de verde intenso, se tiene la sensación profunda —profunda y dulce— de penetrar en un ámbito gratísimo de quietud y silencio. Habituados los vascos a la soledad verde de sus montañas, había de serles familiar la soledad azul del mar. Desde primera hora de la civilización hispana han navegado los vascos por todos los mares del mundo. Guipúzcoa ha tenido el honor de suscitar los celos de Inglaterra. Los navegantes de Guipúzcoa corrían tanto los mares como los navegantes británicos.»

Muchas, y siempre laudatorias, son las descripciones en que *Azorín* ha perennizado su visión de Vasconia. Puede rememorarlas el lector en *Veraneo Sentimental;* en el artículo «La casa vasca. La casa levantina», recogido en *Tiempos y cosas;* en *Tomás Rueda;* en el capítulo «Vasconia» de *Una hora de España,* su discurso académico; en una capítulo, el tercero, de su libro *El paisaje de España visto por los españoles*; en el capítulo «Cangilones» de *Pueblo*; finalmente, en el capítulo «Descubrimiento del Norte» del libro *Madrid.* Anotemos que para *Azorín,* como para dos destacados prohombres vascos coetáneos suyos, Unamuno y Baroja, es indudable la ligazón entre Vasconia y Castilla; sin entrar a enjuiciar sobre el acierto o el error de tal apreciación, me limito a transcribir el testimonio azoriniano; hablándonos del influjo que Castilla ejerció en la generación del Noventa y Ocho, escribe (7): «A un vasco, un vasco como Unamuno o Baroja, no le era difícil llegar a la gravedad castellana. La seriedad vasca es afín a la de Castilla». Del entrañado afecto que pone *Azorín* al hablarnos de la tierra vasca, es buen ejemplo esta impresión que hace vivir a Tomás Rueda, a su retorno desde Flandes a España (8): «Le encantó la vieja Vasco-

(6) "Los vascos de Mingorria"; **Cavilar y contar**; VI, 436.

(7) "La gravedad castellana"; **Madrid**; VI, 247. Sobre las afirmaciones, mucho más explícitas y razonadas, de Baroja y Unamuno acerca de esta cuestión cfs. mis libros **Retrato de Pío Baroja** (Barcelona, 1953) y **Retrato de Unamuno** (en prensa).

(8) **Tomás Rueda**; III, 325.

nia... ¡Cómo gusta él de este ambiente suave y plácido!... Todo le es grato en este país. Todo: desde los interiores de las casas hasta la perspectiva lejana de las montañas con sus jirones y cendales de niebla».

Completemos esta pintura de la tierra vasca con nuevos testimonios. El camino desde Cestona a Urberuaga nos lo describe así *Azorín* (9): «El paisaje es el clásico y maravilloso paisaje vasco: declives empinados, cubiertos de boscaje húmedo, pomposo y claro; rodales de pradería, suaves pomaradas olorosas, escalonadas hasta lo alto en liños y ringlas desiguales». Días más tarde, en ruta hacia Zaldívar, añade (10): «nuestras miradas van explayándose contínuamente, gratamente, en el panorama verde y suave, columbrando las lejanas angosturas, por las que acaso asoma un pueblecillo, siguiendo el meandro de un río, abarcando los extensos maizales plantados en las laderas, atalayando las casas grises, rojas, que acá y allá surgen a cada paso». Por las mismas fechas escribió (11): «El paisaje vasco es un paisaje brumoso, gris, velado, melancólico; el cielo está bajo; el aire es denso, húmedo; las lejanías están veladas como por una gasa; las montañas se tocan; un tupido y negro boscaje de castaños, hayas y robles oculta las laderas; la hierba crece alta, verde, jugosa. Y en los días de invierno, una lluvia menuda, persistente, eterna, monótona, cae y cae implacable, y hace cerrar el horizonte, y hace chorrear los árboles, y engruesa los regatos, y mancha las paredes, y mantiene en forzada inacción a los labriegos».

Varios elementos del paisaje vasco son objeto de especial predilección para *Azorín*; entre ellos el cielo, la niebla y la soledad que depara al hombre. Oigámosle: «El cielo bajo y cenicienta deja caer una luz dulce y tenue. Lo gris de lo alto hace resaltar lo vivaz de lo verde en lo bajo» (12). Rehaciendo, en su Levante nativo, la imagen, tantas veces contemplada, de Vasconia, escribe (13): «El aire es denso y opaco; opacidad del aire que da al silencio su mayor intensidad. Una barrancada honda; lo verde del boscaje; robles, hayas, helechos que cubren las laderas. Y jirones de niebla que van lentamente desgarrándose en los árboles. A veces es tan honda la sensación de soledad, que

(9) "Camino de Urberuaga"; **Veraneo sentimental**; VII, 303.
(10) "Hacia Zaldivar"; **Ibid.**; VII, 308.
(11) "La casa vasca. La casa levantina"; **Tiempos y cosas**; VII, 192.
(12) "Descubrimiento del Norte"; **Madrid**; VI, 277.
(13) "Cangilones"; **Pueblo**; V, 559.

nos sentimos respirar y llegamos a un jadeo angustioso. Y al mismo tiempo, la complacencia íntima de este silencio, de esta quietud, de esta majestad. Todo es sagrado; todo de una solemnidad religiosa. La vertiente honda de la barrancada, revestida de helechos; y la niebla lenta y silenciosa». Completa esta visión del paisaje la interpretación que nos ofrece *Azorín* de la casa vasca; hay compenetración entre sus líneas y su color, y la tierra sobre que asienta: «La casa vasca —nos dice (14)— es uniforme, simétrica, sólida, tal vez achaparrada. Sus tejados son grandes, colocados en pronunciada vertiente; los aleros sobresalen anchurosos. Si no es de piedra gris, negra, los esquinazos al menos son de recios sillares. Y de piedra son los alféizares de las ventanas. Y de piedra la arquería, grave, majestuosa, que da entrada al zaguán. ¿Habrá algo que muestre más fielmente el carácter vasco, impasible a través del tiempo, severo, austero, fuerte, enérgico, pacienzudo, lealísimo?» La pregunta, que tiene respuesta negativa, acierta plenamente, pues nada revela mejor el modo de ser humano que sus más vitales creaciones, más aún cuando, como al crear su hogar, en su proyecto impone su impronta el paisaje y su clima, la tierra que también labró, previamente, decisivamente, su temple anímico, el esquema de sus más primarias reacciones.

HOMBRES VASCOS

No sólo de la tierra vasca nos habla *Azorín*; también se leen en sus obras opiniones del hombre que la habita y juicios sobre algunos vascos, bien representativos de la raza, a los que conoció y trató. Dos son, por tanto, los temas que he de abordar en este último parágrafo de mi estudio.

Inicio el primero de ambos. El vasco, nos dice *Azorín*, como tipo humano, se compenetra enteramente con la tierra que pone marco a su existir; «El vasco vive entre brumas que cierran su horizonte, acorralado por las lluvias, sempiternamente en la casa: las creencias, las tradiciones, se mantienen en él fuertes, inconmovibles... Un vasco colocará en la puerta de su casa un emblema político o religioso y allí lo mantendrá años y años» (15). Esta firmeza interior no le resta al hombre vasco, sin embargo, ni energías ni humor; hay en él, añade *Azorín*, en otro lugar una evidente inclinación hacia un infantilismo alegre y sensual;

(14) "La casa vasca. La casa levantina"; Tiempos y cosas; VII, 193.
(15) Ibid.; VII, 194.

expresión, a mi juicio, de la fuerza con que aún gobiernan en sus reacciones ancestrales impulsos raciales. «No existe aquí el pasado —escribe *Azorín* (16)—. Los vascos son los niños de España. Como los niños, los alboroza el deseo de asombrar: en pintura, en letras, en la industria. Sólo aquí las multitudes son alegres; ven con sanidad y sin rezago la tristeza». No olvida anotar *Azorín* el marcado individualismo vasco: «En Vasconia —añade— no ha habido muchedumbres vehementes; su historia es larga y silenciosa; sus hombres han salido hacia las grandes empresas del mar, individualmente, solitarios. Todo ha favorecido en Vasconia el recogimiento y la permanencia».

Mucho más reiterativas son las referencias de *Azorín* a varias personalidades vascas; compañeros suyos de generación y hombres, todos, es bien cierto, arquetípicos del espíritu de la raza vasca y la tierra que la sustenta. Dos grupos podemos hacer con ellos; integran el primero hombres de letras; forman el segundo dos pintores: Darío de Regoyos e Ignacio Zuloaga.

Hablaré, primero, de los literatos. Componen este grupo Pío Baroja, los Maeztu y Unamuno. De Pío Baroja tanto ha escrito *Azorín* durante casi media centuria que con los artículos consagrados a comentar la personalidad y la obra del ilustre novelista vasco se ha podido editar un nutrido volumen (17). En su interpretación de la obra barojiana, *Azorín* ha captado agudamente el lazo que ata firmemente la literatura de Baroja al paisaje vasco y el espíritu de su raza; de 1904, de los días de su primera incursión por tierras de Vasconia, data este significativo texto: «Acabé entonces de comprender a Baroja. Sí, el ritmo y contextura de su prosa estaban concordes con esta paz, con tal sosiego y con tan sencillas maneras en los moradores» (18). Años más tarde repite: «Pío Baroja ha sido el artista que más penetrantemente ha sabido describir el paisaje vasco» (19). De los Maeztu nos habla *Azorín* en un artículo que publicó el diario «A B C», de Madrid, el 31 de octubre de 1905 (20). Dice allí de Ramiro: «Nadie como él ha tenido en el estilo, desde el primer momento, la nerviosidad, la pasión, el ímpetu y el movimiento. Y nadie como él ha poseído ese algo precioso y raro que es lo que mar-

(16) "Vasconia"; **Una hora de España**; IV, 542-43.

(17) **Ante Baroja**; VIII, 137-316. Sobre la interpretación azoriniana de Pío Baroja cf. mi estudio "El Baroja de **Azorín**", próximo a publicarse.

(18) "Descubrimiento del Norte"; **Madrid**; VI, 276-277.

(19) "Vasconia"; **El paisaje de España visto por los españoles**; III, 1.143.

(20) "Los Maeztu"; **Pintar como querer**; 245-248; Madrid, 1954. No incluida aún en las **Obras completas**.

ca el espíritu selecto en las letras: el don de lo inesperado». María, «tiene la nerviosidad, la decisión y la charla efusiva y confiadora de Ramiro». Gustavo, el tercero de los Maeztu, «no vive sino para la pintura». Más repetidas son las referencias de *Azorín* sobre don Miguel de Unamuno, con quien mantuvo en ocasiones relación epistolar (21). Su primera opinión sobre Unamuno está fechada en 1896, y es anterior, en unos años, a su conocimiento de Baroja y los Maeztu (22). A este primer juicio, juvenil, añadió *Azorín*, después, semblanzas más serenas y mejor meditadas; fué *Azorín*, recuérdese, uno de los organizadores de la famosa conferencia dada por Unamuno sobre la ley de Jurisdicciones, en Madrid, en el Teatro de la Zarzuela, hacia los últimos días del mes de febrero de 1906 (23). Casi veinte años después lo visitó en su voluntario exilio de Hendaya (24).

Dos son, lo dije antes, los pintores vascos que conoció y trató con cierta asiduidad, *Azorín*, y de quienes nos habla en sus obras, descontada la ocasional alusión a Gustavo Maeztu, y algunas referencias a Ricardo Baroja, que no recojo. Del primero de aquellos, Darío de Regoyos, trató en un artículo fechado en 1980 (25). Sobre el segundo, Ignacio de Zuloaga, *Azorín* ha escrito con significativa reiteración; a él dedicó, en 1940, su libro *Pensando en España*; incluso nos lo presenta, transmutado en personaje literario, con el figurado nombre de Arlegui, en su novela *María Fontán* (1944) (26). La actitud de *Azorín* ante la pintura de Zuloaga, de mostrarse, en un primer tiempo, reservada, llegó a ser admirativa. La crítica que un día le hizo: su caricaturesco españolismo (27), la retiró bastantes años después, cuando el exilio le llevó a imaginar y soñar el espíritu de España desde París (28): «No creo —escribe ahora *Azorín* (29)— que el concepto de España, en Zuloaga, haya sufrido a lo largo de los años modificación profunda. ¿Y el concepto de este contemplador de Zuloaga? ¿He visto yo del mismo modo la pintura

(21) Algunas de estas cartas las publicó **La Estafeta Literaria**; núm. 11; Madrid, 25 de agosto de 1944.

(22) **Charivari**; I, 250.

(23) "El maestro Unamuno" y "La conferencia de Unamuno"; **Los clásicos redivivos. Los clásicos futuros**; VIII, 116-122.

(24) "Unamuno"; **Madrid**; VI, 204-207.

(25) "Darío de Regoyos"; **Pintar como querer**; 29-32; Madrid, 1954. No incluida aún en las **Obras completas**.

(26) "La comida"; **María Fontán**; VII, 542-544.

(27) "La España de un pintor"; **Tiempos y cosas**; VII, 245-247.

(28) "El pintor de España"; **Pensando en España**; V, 1.079-1.084.

(29) "Zuloaga"; **París**; VII, 959.

de Zuloaga antes de los tres años en París que después? ¿He visto, no ya el trasunto de España, sino la misma España? No es, ciertamente, Zuloaga el que ha cambiado; soy yo quien no tiene la misma visión de España que tenía antes». Supo también destacar *Azorín*, y ello tiene especial significación dentro de la intención que guía este estudio, el carácter «vasco» de la pintura de Zuloaga: «Zuloaga representa la totalidad de España; su estro se dilata por toda la área de España. Con apetencia de vasco, Zuloaga se lanza sobre ciudades, tipos, paisajes, escenas de España» (30). Más expresivo es aún este segundo testimonio; habla X, el inominado protagonista de las *Memorias Inmemoriales*, con *Azorín*, y le dice (31): «Zuloaga es vasco; el paisaje vasco es severo; la luz de ese paisaje es velada. Todo en ese paisaje implica austeridad. No me digas que el vasco es sensual; corroborando con ello mi sentir, Z. es un pintor de luz; la luz lleva consigo la apetencia de las formas y del mundo... Todo, en los limbos de lo increado, en Z., tiende hacia el mundo apetente y expansivo. Y todo por imposibilidad de llegar a ese mundo, se reconcentra en arte definido, severo, noblemente altivo... Z. no puede captar lo voluptuoso de los italianos, ni lo íntimo vulgar de los holandeses. Z., en su imposibilidad, parece rebotar sobre un muro invisible. Y de ese rechazo sale la más austera y digna, en su severidad, pintura moderna». Vasconia ha pagado, en cierto modo, ese sincero y acendrado amor con que el escritor levantino ha hablado de su paisaje y ha sabido comprender y ensalzar a algunos de sus hijos; un vasco, Zuloaga, firma el más notable retrato de *Azorín*.

---

(30) "Marcelino Santa María"; **La cabeza de Castilla**; 56; Madrid, 1953. No incluida aún en las **Obras completas**.

(31) "Zuloaga"; **Memorias inmemoriales**; VIII, 434.

TOPONIMOS GALLEGOS Y TOPONIMOS NAVARROS

por

D. J. GIFFORD

Se ha señalado más de una vez cierta semejanza lingüística entre la región pirenaica del Oeste y Galicia-Asturias. Así Menéndez Pidal, el cual mostró que sufijos como *-barre, -toi* y *-oy* aparecen en la toponimia de ambas regiones (1). También Gamillscheg comentó sobre cierto paralelismo fonético (2). Como explicación de tal semejanza, Pidal cree que la existencia de estos sufijos se debe a un substrato ibérico, en tanto que Gamillscheg cree posible una deportación de Cántabros a Galicia bajo el reino de Leovigildo.

Sea esto como fuera —y la cuestión vasco-ibérica queda aun sin solución definitiva— me ha parecido bastante curioso otro aspecto de esta semejanza pirenaico-gallega, es decir, la toponimia de Navarra y la del NO de España. Esta curiosidad me ha impelido a sacar una lista de topónimos de los dos países, de la cual resulta una pregunta: los siguientes nombres de lugar de Galicia, de Asturias, etc., ¿es que arrancan de fondo vasco? Y quede esto en una pregunta hecha a tientas más que en pomposa cuestión retórica. Tal vez no sean estas comparaciones más que casualidades, coincidencias debidas al fonetismo de una fuerte romanización. En este caso pido perdón, dando como justificante el interés del tema.

En la primera columna se hallan nombres de lugar de Navarra (y alguno que otro de fuera de la provincia), y en la segunda topónimos de Asturias, Galicia, Norte de Portugal, etc.

---

(1) **Sobre las vocales ibéricas E y O en los nombres toponímicos**, R.F.E., V, 1918, p. 225-255 y también en **Toponimia Prerrománica Hispana**, Madrid, 1952, p. 9-48.

(2) **Romanen und Basken**, Mainz, 1950.

Aguinaga (*Aguinaga* 1366) y Aguiñaga (Alava). Cf. Vasco *aguina* «tejo» (3).

Agorreta (? *Agore* 1080). Cf. Vasco *agor* «seco».

Aincioa (*Ayncioa* 1366). Cf. Vasco *gain* «altura».

Aranarache, Aranaz (*Araniaz* 1105), Aran (Lérida, = *Aranarch* 1223). Cf. Vasco *aran* «valle».

Ardanaz (*Ardanaz* 1093), Ardanza (Guipúzcoa) y Ardaniés (Huesca). Cf. Vasco *ardantze* «viña».

Ariz, Arizu, Arizalete, Arizcuren, etc., (*Ariz* 1087). Cf. Vasco *areitz* «roble».

Arras (arroyo), Aras, Arrasa (peña de Dicastillo), Arres (*Arresa* 1072). Cf. Vasco *arri* «piedra».

Artazu (*Artaçu* 1196), *Artajo* (*Artasso* 1076), Artaso (Huesca). En Estrabon se halla un *Artaliax*. Cf. Vasco *arte* «encina» (4).

Belascoain (*Blascoayn* 1366) que se basa en el nombre propio de Velasco, el cual según Caro Baroja se encuentra fre-

Aguiño (Oviedo), Aguin (Oviedo).

Villaguer (Zamora), Agor (Coruña) Agorjoy (Coruña). Ainzua (Coruña).

Aran (Coruña), S. Vicente de Arantón (*Aranton* 830: cf. el Alantone de los itinerarios romanos, que corresponde a Atondo en Navarra). Ardan (Oviedo), Ardaña (Coruña).

Ariz (Lugo, Orense, Portugal) Aris (Pontevedra, = *Ariis* 1128).

Arras (Pontevedra), Arrasa (Coruña).

Artaoso (Oviedo), Artes (Coruña, = S. Vicentium de *Artiles* 830).

S. Lorenzo de Belesar (Pontevedra, = *Belsar* 1140), S. Mamed de Velas (Lugo). *Vela* como nombre propio aparece en

---

(3) Véase Aranzadi, **La flora forestal en la toponimia euskara**, San Sebastián, 1905. En la mayoria de los casos sigo a Michelena, **Apellidos Vascos**, San Sebastián, 1953.

Las formas antiguas de topónimos están sacadas de la colección de nombres medievales **Toponimia Navarra en la Edad Media**, por C. Corona Baratech (Huesca 1947), del Archivo Central de Navarra en Pamplona, del libro **Diplomática Española del periodo Astur (718-910)**, por A. C. Floriano (Oviedo 1949) y del articulo de Olano Silva **Toponimia Gallega**, en la RDTP, 1949, p. 627-62.

(4) Véase también M. Alvar, **Voces prerromanas en la toponimia pirenáica (Arte, Gaparra, Karri, Muga** en Homenaje a don Julio de Urquijo, III, San Sebastián, 1951.

cuentemente en documentos pertenecientes a los primeros años de la Reconquista (5). Así, *Belasicus* 740. Cf. Vasco *bela* «cuervo».

Oviedo 853, y *Velasco* en Lugo 941.

Biurrun (*Biorrong* antes de 1140). Cf. Vasco *bihur* «torcido».

Bioron (río, ahora llamado Luyña o Naviego), forma del año 1112 (Orense).

Ciriza (*Cirsa* 1072, *Ciriza* 1143). Cf. Vasco *ziri* «cuña, clavija, palo».

Cirita (Coruña).

Gorriz, Gorriti, Gorriza, etc. Hay *Gorriz* en 1109, *Gorriti* en 1208. Cf. Vasco *gorri* «rojo».

Goris (Pontevedra y Coruña).

Larrate (colina), Larracea, Larrazuri, Larraz (finca en Cáseda), Ilarraz (*Ylarraçu* 1178), etc. Cf. Vasco *larre* «pastizal, dehesa».

Larrate 853 (Orense), Larazo (Galicia), Laracha (Coruña).

Iriberri, Irujo, Iriso, etc.; Ulibarri; Uriz, Uroz. Cf. Vasco *iri* «villa», con sus variantes *uli*, *uri*.

Irijo (Orense), Irijoa (Coruña, Lugo), el *Iria Flavia* de la época romana en el Oeste de Galicia. Ulla (río, = *Ulia* 883 y 934, Coruña), Urria (Oviedo). Nótese también Urria (Burgos) y Urrea (Teruel).

Iza, Iso, Izu. Cf. Vasco *aitz* «peña» o *i*, *ihi* «junco».

Iza (Lugo), Iso (río, = riuulum *issi* 1007, Coruña).

Liédana, y el antiguo *Leetania* (no identificado). Tendrían algún parentecco con el vasco *ledania* «lugar habitado» o viene del nombre propio *Laetus*? (6).

Ledaño (Coruña) y Ledoño (Coruña, = *in Letaonio* y de *Ladeaonio* ambas formas del año 830).

Mendavia, Mende la Vieja (monte cerca de Mendavia). Cf. Vasco *mendi* «monte».

Mende (Orense, Coruña, pero con la forma *Minindi* (936?), Menda (Pontevedra).

(5) Caro Baroja, **Materiales para una Historia de la Lengua Vasca en su relación con la latina**, Salamanca, 1945, p. 70.

(6) Base propuesta por Pidal, **Toponimia Prerrománica**, p. 116.

Nazar (*Nacarr* 1366), La Nasa (Bárdenas, Navarra). Cf. Vasco *naza* «presa», «cauce de molino».	Nazara (Orense).
Olagüe, Olloqui, cf. vasco *ola* «herrería», «cabaña de pastor».	*Olaqui*, forma que aparecen 1114 en el Cartulario de San Pedro de Oviedo.
Roncesvalles (*Rozaballes* 1075) ¿derivado del Vasco *arro zabal* «barranco ancho»? (7) Rizabala (término, Villamayor de Monjardin) Roza (término, Milagro). Hay un *Roza* en 1058, *Arrosa(m)* 1057, *Arazaval* 1104.	Rozabales (Lugo, Orense).
Urroz, Uroz(?). (Hay un *Urroz* en 1057, *Uroz* en 1204). Cf. vasco *ur* «agua». Toponimos dificilísimos.	Urros (Orense), Urriós (cerca de Bragança, Portugal).
Zarranz, Zarraga (Vizcaya), ¿Sarrale? (río). Cf. vasco *zarra* «escorias del hierro» o acaso *zara* «bosque, jaral». Hay un monte Sarave cerca de Alsásua.	Sarrape (Pontevedra).

Esta lista puede extenderse con nombres que, sin que se les pueda atribuir base definitivamente vasca, no parecen ser de origen romance:

Adios (< ¿*Atea* 1090, *Athea* 1094?).	Atios (Coruña, Pontevedra). La de Pontevedra tiene las formas *Atios* y *Ateos* en el siglo XIII.
Andurra (Nardués-Andurra). Cf. Andorra y el nombre propio *Endura* que aparece en el siglo X.	Andurique (Pontevedra), Anduriña (Lugo).
Añorbe (*Aniorbe* 1083). Michelena *op. cit.* 36 relaciona un *Añarbe* con el vasco *aiñar* «brezo».	Añobre (Pontevedra), Añobres (Coruña). Cf. Pidal, *Toponimia Prerrománica*, capítulo sobre *-obre* en Galicia.

(7) Cf. etimología propuesta por P. Raymond y citada por Dámaso Alonso, R.F.E., 1953, 54-55.

Anoz (*Ainnoz* 1045; *Anoz* 1087).	Anos (Coruña), Añoza (Palencia).
Anzo (río).	Anzo (Oviedo, Pontevedra). La de Ponteevdra tiene la forma *Anzo* 1058.
Aniz (*Annis* 864). Anies en Huesca.	S. Martín de Anes (Oviedo, = *Amnes* 857), Yanes (Coruña. Cf. la forma *Ianiz* 1072, *Janiz* 1135 y otros más, pertenecientes al *Aniz* navarro).
Labiano.	Labiana (Coruña).
Meano, cf. Meabe, Meaza, que Michelena basa sobre vasco *mea* «mineral», «vena de mineral» *op. cit.* p. 87.	Meanos (Coruña), Meaño (Pontevedra).
Sada, Sadar (río).	S. María de Sada (Coruña).
Zandio.	Sande (Coruña, = *Sandi* ¿936?, Orense, = *Sandi* 1157.

Por fin, un par más que nos pueden interesar.

Sanctae Mariae de Vilate 1112 (cf. el Puerto de Velate, Navarra), hoy Santa María de Beade en Orense.

Sandurci 887 (cf. Vasco *Sant Urce* «San Jorge» que Michelena *op. cit.* p. 26 considera como base probable del navarro Satrústegui), hoy Sandulce en Orense.

Sanctae Eulaliae de Exilieta 998, hoy Silleda en Pontevedra.

Universidad de St. Andrews
Escocia.

La brillante y accidentada historia del Convento-Colegio de San Francisco de Mondragón (1581-1954).

por

FR. FEDRO DE ANASAGASTI, O. F. M.

El 7 de Febrero de 1954 se restauraba la Comunidad de los Padres Franciscanos en su antiguo Convento-Colegio de Mondragón (Guipúzcoa).

Por tratarse de uno de los centros religiosos, benéficos y culturales más trascendentales en la historia de nuestro país durante los siglos XVI al XIX, y por tratarse de una historia inédita, publicamos la documentada conferencia que nuestro colaborador fr. Pedro de Anasagasti dirigió al pueblo de Mondragón, en la inauguración de los locales de la nueva residencia franciscana.

El galeón se deslizaba pesadamente. Meses de navegación entre las Indias y España, en pugna con las tempestades que amenazaban tragar a la nave; con la calma chicha que clavaba su quilla en el azul quieto, inmenso, del Océano; y con los vendavales, que abrumaban el velamen, tratando de hincharlo desmesuradamente.

En la sucia cubierta del galeón se dan cita los más dispares individuos: aventureros con el corazón cargado de crímenes y la bolsa agujereada; encomenderos logreros, que han medrado con la sangre de los indígenas; honrados comerciantes, que han explotado dignamente riquezas desconocidas por los americanos;

soldados condecorados con heridas de lanzas y picas; misioneros carcomidos por las fiebres y el excesivo trabajo apostólico.

La navegación es durísima: escasea el agua y se multiplican las fiebres y el escorbuto; da náuseas el alimento monótono y excesivamente salado; se desconoce la higiene y pululan los parásitos. A veces, son cuatro o cinco meses en medio del Atlántico, a la deriva, sin posibilidad de enderezar el rumbo.

En tan abigarrada multitud, distingo a un mondragonés: Juan de Araoz y Uriarte. También él codició el oro fácil del Potosí, las batallas magistralmente cantadas por el inmortal Ercilla, o la conversión a la fe de los indígenas, que adoraban al Sol como a Dios, o realizaban criminales degüellos de personas humanas al conjuro del mandato de un hechicero.

A Juan de Araoz le sonrió la fortuna. Las minas de Nuevo México tenían entrañas de joya, y pudo él sentir la caricia del oro en sus manos, y la satisfacción de la vida regalada, respaldada por las riquezas. Regresaba de América con la talega llena de doblones de oro y el alma estremecida de fe. América le supo a lección inolvidable: la corrupción de costumbres originada por el paganismo le estremecía, al palpar sus frutos más notables, cuanto lamentables: la superstición, los sacrificios humanos, la desenfrenada lujuria, las infamantes borracheras, la ausencia del genuino y espiritual amor. Había palpado dolorosamente el desenfreno animal de la persona a la que no ilumina y alienta la fe verdadera.

El espectro de las Indias sacudió su corazón. Tuvo la suerte de nacer en el seno de una familia cristiana, pero ¿no podría correr el riesgo de morir en los brazos de una sociedad descristianizada? Regresaba de un mundo tenebroso, en el que amanecía el cristianismo, transformándolo gloriosamente, mientras Europa —que ostentó durante doce siglos el cetro de la catolicidad— era mordida por la serpiente del protestantismo, cuya siniestra acción llegaba hasta la frontera de Guipúzcoa, en la divisoria de Francia.

Para neutralizar la acción nefasta de las tres peligrosas sirenas de la época, Juan de Araoz ideó una fundación compleja: el Colegio-Convento de San Francisco de Mondragón. Tres sirenas falaces que arruinaban la vitalidad de las Provincias Vascongadas, en épocas de guerras y de banderizos, sobre todo en Mondragón, que se veía obligada a intervenir en todas las diferencias entre los altivos señores vascos, por su posición estratégica en la frontera de las Provincias de Guipúzcoa, Vizcaya y Alava.

Las tres sirenas se llamaban herejía, ignorancia religiosa e incultura.

La *herejía luterana*, transformada en calvinismo, se enroscaba peligrosamente en la geografía de Francia, descendiendo hasta la diócesis de Bayona. Llegaba disfrazada de piedad y penitencia, pero rompía definitivamente con la Iglesia de Roma. Y hallaba campo abonado en la superstición y en la brujería tan fecundos en nuestro País.

Juan de Araoz fundaba un Colegio donde profundizasen en el estudio de la Teología y Sagrada Escritura doce selectos sacerdotes franciscanos, quienes con su erudición y su celo pudiesen hollar la cabeza envenenadora de la herejía. Los estudios especiales durarían al menos cinco años, y los estudiantes serían preferentemente mondragoneses (1).

La segunda sirena, la *ignorancia religiosa*, nacía al calor de las condiciones ambientales de nuestro País.

Una raza pastoril como la nuestra, con reducidos núcleos de población, y dedicada a las faenas del pastoreo a lo largo del día, no podía ser suficientemente adoctrinada por los clérigos de la época, de escasas ambiciones de apostolado ambulante. Y los menestrales de las ferrerías, que tundían el hierro sobre los yunques, o forjaban armas o aperos de labranza, así como los carboneros de nuestros bosques, no compartían mejor suerte en su mundo cultural y espiritual.

En la Bula de Gregorio XIII (13 de Junio de 1851), concediendo la fundación del Convento-Colegio de Mondragón, dice el Romano Pontífice que la villa

«estaba rodeada de montañas habitadas por gentes pobrísimas y muy necesitadas del conocimiento de la doctrina cristiana,

---

(1) RUIZ DE LARRINAGA (Fr. Juan): **Fundación del Convento de San Francisco, de Mondragón.** en "Archivo Ibero-Americano", segunda época, XII (1952), p. 302.

En la petición formulada por Juan de Araoz al Romano Pontífice, señalando la urgencia de su fundación, se dice:

"Iten este colegio a de ser siempre propugnáculo y defensa de nuestra santa fe cathólica en esta frontera contra hereges enemigos de la Santa Iglesia Romana y de su sede apostólica, porque esta dicha provincia de Guipúzcoa confina por tierra con Francia con los mayores calvynistas de toda ella en guiayua (guyane), gascuña y diócesis de bayona y tiene comercio por mar con todas las gentes septentrionales sectarias de ynglatierra, escocia, yrlanda, alemana, flandes, picardia, normandia, bretaña y el resto del océano de francia, de modo que esta tierra es la llave y muralla de estos reinos por mar y por tierra en negocio tan esencial e importante".

sin un monasterio o un Convento vecino habitado por religiosos y cultos hombres que instruyesen a los pueblos en la religión y en la fe católica...» (2).

por lo que resultaba de inaplazable urgencia la erección de un centro que inyectase conocimiento y aprecio de la Religión, que emanase piedad y devoción, y facilitase la adquisición y la realización de la más genuina vida cristiana.

El Convento de San Francisco de Mondragón sería habitado por Religiosos notables por su celo y su piedad, ejemplares en el desprecio del mundo, amantes de la paz y de la concordia, espejos de vida íntima y familiar, virtudes tan olvidadas en el siglo XVI.

La tercera sirena inyectadora de mal era la incultura de la Villa de Mondragón, que no era ni mayor ni menor que la de sus convecinas, pero que quedaba retrasada en el ritmo de la civilización, por efecto de las continuas luchas, que captaban las voluntades a la devastadora acción de guerrillas, e imposibilitaban una permanente formación cultural.

Oñate gozaba de una Universidad acreditada, pero su acceso diario era difícil y costoso al mondragonés, en una época de transporte a tiro de caballerías. Además, no todas las fortunas podían aspirar a una iniciación universitaria, antaño más costosa que en nuestros días.

También el más notable de los mondragoneses de la época, el cronista real Esteban de Garibay, sentía la urgencia de un digno Colegio en su Villa, puesto que, según escribía a su amigo Araoz,

«muchos hijos de essa Villa, que mediante el Colegio de los muchachos habían de ser de los Consejos de los Reyes, y perlados, quedarán para carboneros...» (3).

El Colegio surgió, y en las aulas de San Francisco se llegó a curar ventajosamente el cáncer de la incultura que corroía a nuestro País en su clase media. El Colegio de Mondragón nació como una indeclinable necesidad de la época. No era un simple centro de oración a favor de la Villa, ni un mero refugio de generosas almas consagradas a Dios mediante la práctica de la más rigurosa vida conventual. El Convento-Colegio venía a ser

(2) En su original latino, ha sido publicado por el P. LARRINAGA, o. c. p. 310-312.

(3) LARRINAGA, o. c., p. 299.

el alma de un pueblo aletargado, la segura senda para una regeneración cultural, la muralla espiritual que se extendía sobre la muralla de piedra de la ciudad, defendiéndola de los más formidables enemigos del espíritu.

Fe, cultura y beneficencia, fueron los tres pilares en los que descansó la fábrica del nuevo Convento. Sobre estos mismos pilares se apoyó en cerca de tres siglos la historia de la Villa, indisolublemente unida —en sus más variados aspectos— a la Comunidad franciscana, que llenó cumplidamente las apetencias ambiciosas del patriota Juan de Araoz.

II

En 1582 Mondragón era una Villa de aspecto guerrero, con un total de 600 habitantes. Como la mayoría de las ciudades medievales, nacidas entre el estremecimiento de las guerras, la muralla contenía por entero el cuerpo de la ciudad, como un gigantesco brazo protector. La muralla defendía la Villa de los ataques de los banderizos, y unía a los habitantes en una apiñada vecindad: se conocían hasta en la más oculta intimidad, se atisbaban de un balcón a otro, se relacionaban mutuamente de un modo inevitable.

Junto a la Villa se sentó, en plena campiña a orillas del río, el Convento-Colegio de San Francisco. Se situó fuera de la Villa, como un símbolo de su ideal de mundo espiritual, zafado de las preocupaciones materiales y civiles, pero iluminando el mar de la vida de sus habitantes, mostrando un consolador refugio en todo momento a las aflicciones del corazón.

El Colegio-Convento y su aneja iglesia no fueron definitivamente terminados sino a través de largos años, recibiendo continuas mejoras, erigiéndose nuevos edificios, comprándose un nuevo órgano por insuficiencia del primitivo, abriéndose un claustro con un jardín en cuyo corazón cantaba una fuente. En 1646, según el Rvdo. P. Guardián Fray Domingo de Guejón «la iglesia... está ya en perfección» (4). Otro tanto podría decirse del Convento y Colegio.

El fundador don Juan de Araoz tuvo la ilusión de que no se escatimase dinero en la realización de sus proyectos, y de que fuesen magníficamente remunerados los religiosos del Convento-Colegio. «Antes más que menos de lo necesario» fué su

(4) LARRINAGA, o. c.

consigna (5). Pero el Convento-Colegio de Mondragón llevó, desde su cuna, el sello de la pobreza. En un documento inmediatamente posterior al año 1645, leemos:

«Persuádome a que *quando* no en el todo, a lo menos en lo más, ni una ni otra parte han dado cumplimiento a él. No la parte del fundador, porque solo desde sus principios hasta aora, no ha recivido el Conv*e*nto mil, ni ochocientos ducados de limosna cada año p^{a} su sustento, ni aun mucho menos, sino que ni aun entrego bien acabada la fabrica del Colegio, ni Iglesia, ni Retablo, ni Colaterales, ni muchas otras cosas que ofreció, y debía según dho contrato, antes bien el Conv*e*nto ha ayudado, imo, y aun costeado, empleando en la perfección de ellas, y en lo que era obligación del Señor fundador muchas cantidades...» (6).

No quiso la historia que la Villa considerase el ingreso de los franciscanoos en Mondragón y su estancia como una batalla de flores o el disfrute de un pacífico marquesado. Desde su afincamiento en Mondragón, la Comunidad franciscana tuvo que emplear todos sus recursos y toda su potencialidad de trabajo en allegar medios económicos para coronar tan urgente y preciosa obra. Bien lo había advertido Esteban de Garibay en una carta a su amigo Juan de Araoz:

«Si Vm tuviese tal resolución de querer totalmente hazer memoria dé los frailes, también sería la mía, que fuese de padres de esta Religion (la Franciscana) porque son Jente Bonísima

(5) "se obligó a hazer un Colegio de muy buena fábrica, Iglesia, retablo, Colaterales, Lámpara, libreria, Libros, etc., y juntamente a dar cada año para sustentar a dos Lectores, y doce Colegiales, ochocientos ducados, y si estos no bastaban mil, o más, de tal suerte que quinze o veinte mil maravedis antes les sobrase siempre que les faltase..." (Decreto del Provincial, M. R. P. Juan de Elorriaga al Padre Guardián de Mondragón sobre reducción de Misas y otras obligaciones. 15 de Enero de 1733). ACM. Legajo 1.º, papel 27.

En su Condicilo, titulo 64, manifestaba Juan de Araoz:

"Item mando q aya en el dho Colegio dos lectores de la Sagrada Theologia, religiosos de la misma horden muy doctos y de grande suficiencia para tan alto ministerio nombrados por el Capitulo Provincial de esta Probinzia de Cantabria. Y que el uno lea a hora de prima, y se le de para libros y otras cosas nezesarias de su regalo cada año doze ducados de limosna. Y el otro a la de Visperas. Y se le den otros doze ducados para lo mismo cada año a ambos por sus serbizios. Y tambien a los demás prezeptores, de que se aplara abajo". ACM, Legajo 1.º.

(6) ACM. Legajo 1.º, papel 27. El Archivo del antiguo Convento de Mondragón (en siglas ACM) se encuentran actualmente en el Convento de los Franciscanos de Zarauz (Guipúzcoa).

y muy llana y también, como dizen ellos, puede más su Orden con un ducado que otra cualquiera con dos, por muchos respetos, e yo dévoles infinitos, porque do quiera soi muy aceto de ellos» (7).

Y solamente bajo el signo de la pobreza pudo llevarse a cabo empresa tan dificultosa. Y si, por esta escasez de doblones de oro, no pudieron los franciscanos cumplir estrictamente las cargas aplastantes de las Misas y Nocturnos impuestos por el Fundador (8), llegaron, no obstante, a superar los ambiciosos planes de Juan de Araoz en orden a las realizaciones de tipo benéfico, espiritual y cultural.

La vida de la Villa de Mondragón y de los valles aledaños durante los siglos XVII al XIX se desliza del bracete de la del Convento.

En un libro de sermones de la época (año 1715) (9), hallamos la nota de las obligaciones del Convento de predicar los principales sermones del año en la iglesia parroquial de San Juan Bautista (igualmente que se hacía, en grado menor, en las anteiglesias de Elorrio, Anguiozar, Arechavaleta, Aramayona, Salinas de Léniz, Elgueta, Escoriaza y otros puntos), y comprendían la predicación de los domingos de Adviento, Navidad, Cuaresma y las fiestas principales, como San Juan, Jueves Santo... Cumplían así con la cláusula del testamento de Araoz:

«Item es mi voluntad que el Rector Lectores y Colegiales

(7) LARRINAGA, o. c., p. 229.

(8) En el Decreto, antes citado, del P. Provincial Juan de Elorriaga, se expone:

"Porque sobre no cumplir con la fábrica del Colegio, Iglesia y demás cosas, todo lo que quedó de los bienes del fundador para cumplir con dhas cargas y lo que el año de 1618 entregó su heredero fué la cantidad de siete mil cuatrocientos y ochenta y tres ducados, depuesto principal en Censos, de los quales quatromil y ochenta y tres ducados de principales con otras muchas limosnas del Convento se consumieron en dha fábrica... Por manera que solamente quedaron tres mil doscientos y ochenta y nueve ducados, de estos los dos mil setecientos y veinte y dos en hacienda raiz, y los restantes quinientos y sessenta y siete en censos, que unos y otros anualmente rinden noventa y tres ducados, y descontando de estos treinta y siete ducados, que cada año debe contribuir la Obra pia del dho fundador por aversen consumido sus capitales en beneficio de ella, que son libres por cada año cinquenta y seis ducados los quales aun para cumplir con las cargas de predicar, confessar y enseñar Grammatica, que dho fundador tanto encargo, y se executa con algún alivio de dha Villa, no son suficientes". ACM., Legajo 1.º, papel 27.

(9) ACM. Legajo 1.º, papel 21.

tengan obligación de predicar a menudo la palabra de Dios en la iglesia para doctrina y edificación del pueblo cristiano. Y que las quaresmas y advientos y algunos días solemnes de entre año provean de unos de los buenos Predicadores que huviere en el Colegio la dha Iglesia parroquial de San Juan Bautista desta Villa para que todos participen del fruto santo desta casa» (10).

En una época en que el medio casi único de la formación espiritual, al menos el más viable en la gente sencilla, era el de la predicación, y ésta se ceñía a los períodos litúrgicos principales y festividades contadas, la llave de la elocuencia sagrada estaba en manos del Convento-Colegio de San Francisco. El estipendio de dichos sermones corría a cargo del Ayuntamiento, que pagaba por cada uno 24 reales vellón (11).

El franciscano había llegado a ser el consejero espiritual del pueblo de Mondragón. En decreto de 2 de Diciembre de 1677, el Rey Carlos II, manifiesta que en el Convento

«de ordinario residían veinte y quatro religiosos que se ocupavan en predicar el Santo Evangelio, confesar y ayudar a bien morir con gran fruto espiritual de las almas».

Por lo tanto, teniendo en cuenta que el Rey era el Patrono de la fundación, y atendida la extremada pobreza de sus reli-

(10) ACM. Legajo 1.º.

(11) ACM. Legajo 1.º, papel 21.

A pesar de su larga estancia en América, Juan de Araoz estimaba extraordinariamente su lengua nativa. Impondrá como condición para el Rector de su Colegio "que sepa hablar y predicar en nuestra lengua Bascongada, porque su doctrina pueda hacer mucho fruto en la villa y su comarca en servicio de Dios y beneficio de los fieles cristianos, naturales de ella". Insiste nuevamente en su petición a las autoridades franciscanas de que elijan siempre Rectores "de nuestra antiquísima lengua Bascongada, la primera de España..." (LARRINAGA, o. c., 308).

En el Convenio entre las autoridades civiles y religiosas de la Villa y el Convento, en febrero de 1715, se releva al Convento de la obligación de predicar en la iglesia parroquial los Sermones de Septuagésima, Sexagésima, Pascuas de Resurrección y Espíritu Santo. (ACM. Legajo 1.º, papel 21).

Toda esta predicación se desarrollaba en vascuence, según el deseo del fundador. Hasta el año 1798, según un papel del P. Guardián del Convento que testifica: "El dia 19 de Diziembre de 1798: La Villa envió al R. P. Guardian dos Comisionados con la suplica de que los sermones de San Juan, el Mandatto, y segundo dia de Pasqua de Navidad se predicase en castellano, a cuia suplica accedió el R. P. Guardián... Fr. Miguel de Carrera, Lector Jubilado y Guardián". ACM. Legajo 1.º.

giosos, mandaba al Ayuntamiento que continuase la tradición de dar

«la limosna de una suerte de monte que se componía de cien carros de leña» (12).

Las empinadas y estrechas calles de Mondragón han sido testigos de las vigilias nocturnas de los Franciscanos, acudiendo junto al lecho de los enfermos y moribundos, para administrarles los Sacramentos y ayudarles a bien morir.

Fué por este desinteresado amor al pueblo de Mondragón por lo que pidieron, en 2 de Junio de 1756, al Obispo de Calahorra, la singular gracia de que a los religiosos que eran más solicitados para las atenciones a los enfermos, se les concediera la excepcional gracia de poder aplicar la Bendición de Su Santidad y la Indulgencia Plenaria a cada uno de los moribundos, merced que fué concedida a cuatro de los religiosos de la Comunidad (13).

¿Sería novelesco imaginarnos cuántas lágrimas de vuestros antepasados endulzarían los franciscanos, cuántas muertes han iluminado con la sonrisa de la Indulgencia plenaria, cuántos enfermos consolado, cuántos hogares alegrado con la palabra oportuna y el sincero cariño?

A los que morían en manos de los franciscanos, o solicitaban su participación en los entierros, eran los mismos religiosos — unas veces solos, en cuerpo de Comunidad, otras veces en compañía del Cabildo parroquial— quienes realizaban las solemnidades de la conducción del cadáver, de los entierros y restantes ritos del litúrgico Oficio de los Difuntos. Aun en 1815 hay cons-

(12) ACM. Legajo 1.º, papel 31.

(13) ACM. Legajo 13, papel 8.

En la petición se detallaba: "Deseando coadjubar a los santos anhelos de V. S. Ilma. en socorrer a los fieles en el terrible trance de la muerte con la Bendición Appca. e indulgencia plenaria. que V. S. Ilma. se ha dignado publicar. Y estando como está este su Convento en Pueblo, donde diferentes Religiosos son llamados pra. asistir a los moribundos: suplico con rendida veneración a V. Ilma. se sirva conceder la facultad de aplicar dha. indulgencia plenaria y Bendición Appca. a los Padres fr Agustin de Albizu, y fr Francisco de Gaztañaga, Predicadores convles., fr Manuel de Guridi, Lector de Casos, fr Francisco de Aizcorbe, Visitador de la Orden Tercera, fr Manuel de Goyenechea, Vicº del Convento, y fr Salvador de Herrera, Predicº, quienes son más frequentemente los llamados, como también exemplares, de porte religioso, y aptos para el ministerio..."

La petición está firmada el 2 de Junio de 1756. La concesión del Obispo de Calahorra lleva fecha del 10 de Junio del mismo año, y otorga dicha gracia a cuatro de los religiosos del Convento (sin especificar), que serán señalados al arbitrio del P. Guardián, o del Vicario, en ausencia del Guardián.

tancia de que regía esta costumbre (14). Algunos paisanos más, que anhelaban aguardar a la Resurrección futura bajo el aleteo del espíritu franciscano, se hacían enterrar en el recinto del templo de San Francisco (15).

Y queda sin reseñar, por impalpable, la actividad interior de saneamiento de las almas, en una época tan pródiga en rapiñas, en odios mortales, en tratos inhumanos. Bastaría este solo poema interior para justificar la existencia de un Convento como el de Mondragón, con sus veinte sacerdotes entregados a la labor apostólica. Y no sería despreciable espectáculo el de los Terciarios franciscanos que, en su vida ordinaria y pública, se revestían —como único traje— del hábito de la Orden Tercera, similar al de la Primera; para conseguirlo, se exigía que fuesen cristianos de acreditada virtud y de intachable conducta, como consta en los expedientes que pueden aun leerse en el antiguo Archivo del Convento-Colegio de Mondragón (16).

A la par con la magnífica obra de instrucción religiosa, de aliento espiritual y de beneficencia corporal (las puertas de los Conventos franciscanos fueron siempre hoteles gratuítos para mendigos y trashumantes), se desarrolla en San Francisco de Mondragón una estupenda acción cultural.

Según la intención de Juan de Araoz —deseoso de que sus paisanos, merced a los estudios superiores, pudieran pasar de simples carboneros— se había de fundar una escuela de Latinidad para los hijos del pueblo. Bajo la significación del Latín

---

(14) "Después de la francesada, el primer entierro qe. hubo en la Comunidad fué de un párvulo el día 12 de Junio de 1815. Se pasó aviso al Ittmo. Cavildo si los de él acompañarían al campo santo, y respondió por medio del Sr. Upategui, qe. solo fuesen los de la Comunidad, según pida la parte, exigiendo a esta por cada individuo qe. acompañaba dos rs. vn." (ACM. Legajo 13, papel 28).

En este mismo documento, se expresa el estipendio mixto de las solemnidades funerarias:

"1.ª clase. 3 nocturnos en días distintos. Por cada nocturno de estos pagan 27 rs. y a mas tres fanegas de trigo, y tres carneros de 24 lbs. cada uno. Todos los días ofrendan dos lbs. de pan el primer año; el 2.º año libra y media; el 3.º una libra, y el 4.º media libra".

2.ª clase. Igual obligación, pero sin tal solemnidad. 2 fanegas de trigo y dos carneros; una libra de pan cada día del primer año, y el 2.º media libra.

Funerales de párvulos. 6 rs. por la Misa y traen de ofrenda 7 panes de a libra.

(15) ACM. Diversos papeles con peticiones de sepulturas.

(16) ACM. Legajo 10.

se comprendía el estudio del Trivio y Quadrivio, similar a la actual segunda enseñanza (17).

Ya antes de verificarse la erección del Colegio, el día del señalamiento del lugar y toma de posesión de los terrenos (6 de Julio de 1582), uno de los concejales de la Villa, Pero Ruiz de Zerecedo, indicó al M. Rvdo. P. Provincial fray Francisco Arzubiaga que si se realizaba

> «la merced que les avia hecho de probeer de un preceptor de gramatica para examinar los hijos de la dha Villa y tierra en la Ley de Dios e cossas del mundo, que la dha villa procuraría de servirlos e regalarlos» (18).

El P. Arzubiaga les promete la designación, tan pronto las autoridades de la Villa

> «diesen horden de hazer una aula donde poder leer a sus hijos» (19).

Para captar toda la trascendencia de esta labor cultural es preciso recordar que en los siglos XVI al XVIII no existieron escuelas gubernamentales, y que toda la ilustración —para los muy contados que pudiesen aspirar a la instrucción— corría a cargo de preceptores particulares o de colegios de religiosos. Los preceptores o bachilleres eran garbanzos de a libra, no asequibles a cualquier puchero.

A las aulas del Colegio de San Francisco de Mondragón concurrieron colegiales de las dos Provincias colindantes, que se unieron a los estudiantes de Mondragón y pueblos vecinos. Puede decirse que apenas hubo escribano de la comarca, cirujano o bachiller que no se iniciara en el mundo cultural de las aulas del Convento-Colegio.

Cómo amaba el pueblo de Mondragón dicha institución, y la fe absoluta que mostraba en su crédito docente, lo demuestra da carta del Alcalde de la Villa don Manuel López de Berrosteguieta, al Rvdo. P. Guardián del Convento, en 5 de septiembre de 1795:

---

(17) En la Concordia, antes citada, de 1715, se insistió en este punto principal. Lo dice su determinación: "Lo noveno que dicho Conventto aia de tener y tenga religioso Prezeptor de Gramattica idoneo y sufiziente para que los hixos de esta dha. Villa ttengan Buena Educazion y logren la yntteligenzia de la lengua latina". ACM. Legajo 1.º, papel 21.

(18) LARRINAGA, o. c., 320-322.

(19) LARRINAGA, o. c., 320-322.

«Rvdo. P. Guardián del Convento de San Francisco de esta Nª Villa de Mondragón.

Constandole a V. P. que los naturales de mi jurisdicción están malograndose por falta de Maestro de Latinidad, que regente la Aula del Convento de Religiosos de su cargo, no haviendo logrado la satisfacción de un Maestro de probecho, para instruir la jubentud de mis naturales, a que tanto he anhelado, desde que falleció el Padre Maestro f. Francisco de Briciola (gloria descanse) que rexento por espacio de quarenta años poco mas o menos con aplauso de estas tres Provincias de las que benian los jobenes a su aula, no obstante los gastos que les causaban sus mesadas a sus respectivos Interesados, que los davan por bien empleados, teniendo consideracion a que tenían la seguridad, salían por medio de su mucha aplicacion y esmero los Discipulos mas sobresalientes de los que en aquella epoca, concurrían a las aulas de estas Provincias por el acreditado metodo que instruian en la Latinidad» (20).

Al mes exacto de la petición, tomaba posesión del cargo de Profesor de Latinidad el Rvdo. P. Juan Matías de Ceberio. Es tal la alegría del Alcalde al comprobar el éxito de sus gestiones en la consecución del Profesor del Colegio que

determina y executa en dar al Mtro. de Gramatica por Navidad media arroba de chocolate» (21).

anualmente, a cargo de la Señora Villa.

Si con su acción apostólica, penetraban los franciscanos en los hogares más miserables de Mondragón, con su acción cultural manejaban el timón de la clase rectora.

En 1815 recibe el P. Guardián del Convento una Real Orden, retransmitida por el Corregidor de la Provincia de Guipúzcoa, con la que se amplía notablemente el campo de la acción cultural del Colegio de San Francisco.

Dice el Real Decreto:

«La formación de escuelas caritativas de primera educación para instruir en la doctrina cristiana, en las buenas costumbres y en las primeras letras a los hijos de los pobres hasta la edad de diez o doce años, procurándoles de alimento y vestuario correspondientes a su pobreza, es el medio más adecuado para evitar el que desde los principios se aficionen los niños a la vida ociosa y vagabunda, y para que por el con-

(20) ACM. Legajo 13, 3.
(21) ACM. Legajo 13, 3.

trario se incorporen en la Clase de súbditos trabajadores y útiles al Estado» (22).

La irrupción francesa había estrujado las ubres del Erario estatal, y el Gobierno acudía a la generosidad y desprendimiento de las Ordenes Religiosas.

El P. Guardián del Colegio-Convento de Mondragón responde inmediatamente :

«debo asegurar a V. S. quedo en contribuir con *quan*tos medios me permitan mi estado, y alta pobreza, que profeso, a fin de que tengan el debido effecto los piadosos deseos de S. R. Magestad». 29 enero 1817 (23).

Si, por falta de documentación contemporánea, no podemos precisar la magnitud de la labor cultural del Colegio-Convento, sí podemos afirmar que fué dicha institución una excelente ocasión de que surgieran dentro de la Orden franciscana figuras excepcionales, hijos de Mondragón. En una rápida citación de los más notables, no podemos olvidar

—al Rvdo. P. Fr. Diego Otálora, Comisario General de Nuevo México (1615-1624),

—al Rvdo. P. Fr. Sancho de Otálora, Guardián de Aránzazu y Definidor de la Provincia,

—al Rvdo. P. Fr. Juan de Garibay, también Definidor (1611),

—al M. Rvdo. P. Fr. Francisco de Elejondo, Provincial (1767-1770), coautor de un Tratado de Filosofía, y Prelado de una actividad varia y extraordinaria,

—al M. Rvdo. P. Fr. Francisco de Echeverría, Ministro Provincial (1825-1828),

—al Rvdo. P. Fr. Manuel Ventura de Echeverría, «el sujeto de más variada erudición sacra y profana de los de nuestra antigua Provincia», al decir del cronista fr. Juan Ruiz de Larrínaga,

—al M. Rvdo. P. Fr. Francisco Echaguibel, último Provincial antes de la exclaustración (1838-1840), que se realiza bajo su gobierno, así como la pérdida de su convento natal de Mondragón.

Es la segunda etapa, la «época de oro» del Convento-Colegio de San Francisco. La historia de la Villa de Mondragón ha de ver escrito su nombre en sus más gloriosas páginas, ya que el

(22) ACM. Legajo 13, 1.
(23) ACM. Legajo 13, 1.

Convento se constituye en una eficaz matrona que orienta y alienta, nutre y perdona, repara y endereza, durante dos siglos y medio, al más insignificante morador de la Noble y Leal Villa.

III

La historia fecunda del Convento-Colegio de San Francisco de Mondragón quedó bruscamente cortada por el frío puñal del materialismo. Las siniestras doctrinas del enciclopedismo francés que cuajaron en la Revolución francesa, ejercieron en España una influencia, menos sangrienta que en Francia, pero no menos criminal y sacrílega.

Diversos Decretos gubernamentales de los años 1835, 1836 y 1837, extinguieron todos los Conventos, Monasterios y Colegios de las Ordenes y Congregaciones religiosas, apoderándose el Gobierno de todos los bienes eclesiásticos muebles e inmuebles, mediante el despojo a los Religiosos de todos sus enseres. El sacrilegio se consumó, y la Santa Sede fulminó las más duras excomuniones contra los usurpadores y los compradores de los bienes usurpados.

En Mondragón ejecutó la inicua orden, aun contra su voluntad, un descendiente del fundador don Juan de Araoz (24). En el Archivo del extinguido Convento de Mondragón, hallamos un libro con este título:

«Razón de los deudores de entierros, mortajas, responsos y misas cantadas desde el 15 de Maio de 1820 hasta el 31 de Diciembre de 1840, en que salimos y abandonamos el Convento por orden superior» (25).

La Comunidad franciscana, compuesta al menos de doce sacerdotes cuyos nombres aparecen en el libro de Misas, en Diciembre de 1840, en que salimos y abandonamos el Convento por orden superior» (25).

nías de religiosas o en el régimen de las parroquias.

(24) En la sesión del 26 de Diciembre de 1840, el Ayuntamiento de Mondragón toma el acuerdo de manifestar al Sr. Comandante General de Guipúzcoa, Excmo. Sr. D. Francisco de Paula Alcalá que el decreto intimando la supresión de la Comunidad franciscana no portaba el refrendo foral, y, por lo tanto, según la costumbre de la Provincia, no podia ser ejecutado. Mas suponiendo que lo habia de conseguir, ruega el Comandante General "que aun obtenido que hubiese dicho pase, eximiese a esta Ilustre Corporación del cumplimiento de lo que prevenia dicha Real Orden" (Diario de Sesiones del Ayuntamiento de Mondragón).

(25) ACM. Legajo 13, 27.

(26) ACM. Legajo 13, papel 29.

Solamente una mano sacrílega y una orden superior pudieron lograr que la Orden Franciscana abandonase su predio amadísimo de Mondragón, y se separase de los habitantes de una de las Villas más amadas y mejor evangelizadas por los franciscanos.

Hay un paréntesis de inacción religiosa en el Convento-Colegio. Mas pronto se establece el Hospital que, en su pequeñez, continúa la trayectoria benéfica iniciada por los frailes. Hace medio siglo se hacen cargo del Convento-Colegio y de la iglesia, las Rvdas. MM. Mercedarias de la Caridad, cuya brillante historia de beneficencia y de cultura está escrita en vuestros corazones, que la saben admirar y agradecer.

Tras el forzado destierro de 114 años, han vuelto los franciscanos a Mondragón. El 7 de febrero de 1954, en un acto íntimo, se nos entregaban las llaves de nuestra antigua iglesia de San Francisco. Hoy se ha bendecido e inaugurado la nueva Residencia, franciscana en su sencillez y angostura, pero suficiente para quedarnos entre vosotros.

Porque llegamos a Mondragón con el mismo mensaje que hace 372 años, cuando se fundó el Colegio-Convento de San Francisco. Nuestro mensaje de Paz y Bien es eterno y es actual, porque ofrece al hombre la única agua que puede saciar su sed de felicidad eterna.

Ahora comprenderéis la causa de que, el 7 de febrero de 1954, el M. Rvdo. P. Fr. Julio Eguiluz, Ministro Provincial de los franciscanos, os expresara nuestro juramento de honor:

> «Mondragoneses, aquí nos tenéis. Estamos a vuestro servicio. Seremos vuestros pastores, vuestros hermanos, amigos y servidores».

Lo han sido los franciscanos durante cerca de tres siglos de permanencia en Mondragón, empleándose plena y exclusivamente en repartiros la fe, la cultura y la beneficencia. Lo quieren ser los franciscanos que se quedan entre vosotros, emulando la gloriosa historia de sus antepasados.

Llegamos con el mismo mensaje que ellos porque queremos repetir en vuestro pueblo, en vuestras casas y en vuestros corazones, idéntica acción benéfica. No somos extraños o huéspedes en Mondragón: hace 372 años que somos vuestros pastores, vuestros hermanos, amigos y servidores. Quisiéramos serlo hasta que dejase de existir el mundo. Este es nuestro juramento de honor.

2 de Mayo de 1954

BASQUE, DRAVIDIEN ET CAUCASIEN

par

N. LAHOVARY

A l'occasion d'un récent voyage en Espagne, où grâce à l'amabilité de D. A. Tovar, recteur de la glorieuse université de Salamanqué, j'ai pu enrichir ma documentation en vue de l'achèvement d'un nouvel ouvrage sur les relations du Dravidien avec le Basque et les anciennes langues Méditerranéennes, j'ai eu la possibilité de m'arrêter quelques jours dans la belle ville de S. Sebastian. J'en ai profité pour me mettre en relation avec la Soc. Rle. Basque des Amis du Pays à laquelle on doit déjà tant de travaux notables, ainsi qu'avec un de ses principaux animateurs, le Prof. L. Michelena.

J'y tenais d'autant plus que celui-ci avec sa fougue habituelle avait consacré à mon dernier ouvrage dens ce domaine, publié sous les auspices de l'Université de Florence, un article fort critique. Comme toute oeuvre est perfectible, j'ai prié M. le Prof. L. Michelena de bien vouloir revoir le manuscrit provisoire de mon prochain ouvrage, ce qui m'a permis de l'améliorer sous divers points, grâce à sa grande obligeance d'en lire et d'en annoter de nombreuses pages. A la suite de l'explication cordiale que nous avons eue à ce propos, je crois d'ailleurs avoir pu modifier en une certaine mesure les réserves de M. le Prof. L. Michelena quant à ma thèse, que le Dravidien —à l'origine une ancienne langue du bassin oriental de la Méditerranée—, présente avec le basque, plus encore que les langues caucasiennes, de très nombreuses et très particulières ressemblances, tant dans le domaine

si caractéristique de la structure et de la morphologie que dans celui de la phonétique et du lexique.

Dans sa recension, M. le Prof. Michelena, en dehors de considérations générales sur la méthode comparative en linguistique et son utilisation, me faisait quatre reproches plus précis.

Le premier était d'interpréter avec une «imagination excessive» les données basques; le second, d'analyser d'une manière trop capricieuse des mots basques; le troisième, de faire des rapprochements peu recevables entre certains mots latins et le lexique de langues non-indo-européennes, et enfin d'invoquer, pour établir d'anciens liens de parenté entre le proto-dravidien et le basque, des rapprochements phonétiques, structuraux ou autres, entre des caractères que l'on pourrait retrouver dans un grand nombre de langues diverses (1).

M. le Prof. L. Michelena, avec la courtoisie, qui est un des traits particuliers du monde savant de la péninsule hispanique, m'ayant autorisé généreusement à lui répondre dans les colonnes du Boletin, je m'en prévaux pour fournir à ses lecteurs les éclaircissements suivants, se limitant à quelques points pour ne pas abuser de leur patience.

Les excès de mon imagination se seraient manifestés, entr'autres, dit mon honorable critique, dans la mention que je fais de «*cala*, maison, lieu habité, d'où... les noms de localités tels que »Calagurris ou Calahorra (la maison rouge...)». Or, mon imagination est là si peu en jeu, que l'explication de Calagurri, ou Calagurris, etc., par maison ou château rouge, est fort ancienne: on la trouve déjà dans Simonet et d'autres auteurs francais du XIXe siècle, et elle a été reprise par un linguiste de la valeur de H. Schuchardt, dans *RIEB* III, p. 240. Il est vrai qu'aujourd'hui d'autres linguistes seraient plutôt disposés à considérer la terminaison *gurri* ou *gurris* comme comprenant «urri» avec le sens de village, et ne désignant pas la couleur rouge, mais quoi qu'il en soit, la question n'est pas tranchée, «sub judice lis est», et si excès d'imagination il y a, ce n'est pas à ma modeste personne, mais au grand H. Schuchardt qu'il faut en dernier lieu l'imputer.

Quant à l'analyse de *sagardi* en *sag-ardi*, il est si évident que *-di* est un suffixe d'abondance, que je ne l'ai plus détaché de la fin du mot dont j'ai, par contre, séparé la racine *sag*, sur

(1) Voir la recension de M. le Prof, L. Michelena dans le Bol. de la R. Soc. Vasc. de Amigos del Pais, 1954, núm. 1, p. 118-123.

laquelle je voulais attirer l'attention, puisqu'elle est la même et possède le même sens, qu'en dravidien et en hamito-sémitique.

Pour ce qui est de *-da* et *-tan*, ou *d* et *t*, on y trouve, *de nouveau comme en dravidien*, le distinctif suffixé de la 3e. pers., sans cependant qu'il s'agisse d'un pronom personnel de la 3e. pers. proprement dit. Comme c'est là l'opinion de plusieurs auteurs sérieux, dont il serait trop long d'exposer ici les raisons, il ne m'a pas semblé qu'elle ne fût pas valable.

Par contre, il est exact qu'une conjugation négative n'existe pas en basque, comme c'est le cas en dravidien, mais cependant l'ordre des mots de la phrase négative n'est plus le même, et c'est, sans doute, cette particularité, —vu la très grande importance qu'avait jadis en basque l'ordre des mots— qui a induit certains auteurs à attribuer au basque une sorte de conjugation négative ancienne présumée, qui serait reconnaissable à cette trace.

Pour ne pas allonger cette réponse, je passe au troisième grief, qui est celui d'avoir effectué entre le latin et le dravidien ou le hamitique divers rapprochements peu orthodoxes pour un indo-germaniste. Mais —et les recherches que j'ai effectuées depuis la publication de mon ouvrage de Florence n'ont fait que le confirmer—, l'indo-européen et le hamito-sémitique ont des racines comunes en si grand nombre qu'un esprit non prévenu ne peut plus douter de leur origine commune.

Plusieurs des plus grands linguistes du XIXe siècle, tels Bopp, R. Lepsius, H. Möller, Gundert, ainsi que beaucoup d'autres, et plus près de nous H. Pedersen et A. Cuny entr'autres, avaient soutenu à juste titre cette thèse d'une communauté lexicale dans una phase prégrammaticale, et l'existence de ce que l'on a baptisé le «nostratique». Comme le lexique du basque et celui du dravidien ont des liens très nombreux avec le lexique hamito-sémitique, les rencontres du dravidien par ex., avec le latin, n'ont ainsi rien d'extaordinaire (*uro, us-tum* est plus proche, par ex. du terme dravidien du même sens que du terme grec cité par le Prof. Michelena). Si *duis* a pu donntr *bis*, on peut légitimement considérer les deux formes comme des variantes de la racine qui a donné *bi, be, bis* avec le même sens en hamitique et en basque, etc. Le fait que l'i.-e., à part *bis*, partage aussi avec le hamito-sémitique (ou le dravidien et le basque) d'autres noms de nombre pour *un, six, sept*, qu'un examen même sommaire révèle du premier coup est fort significatif, car il ne s'agit pas là de coïncidences fortuites. Dans ces temps anciens, un petit nombre de racines bilitères ou trilitères (c'est surtout celles-ci qui sont

communes à l'indo-européen et au hamito-sémitique) servaient, grâce à de legères variations, à former des familles de dérivés à sens différents, mais découlant d'une même idée-base. C'est ainsi qu'il m'a paru admissible de rapprocher la famille latine *texo, tego, toga* de leurs correspondants dravidiens. Les 700 rapprochements, qu'un examen pourtant très sommaire et très incomplet des lexiques hamito-sémitique, basque et dravidien m'a permis d'effectuer, et qu'une étude plus approfondie augmenterait sans aucun doute très considérablement, ont en majorité leurs correspondants en indo-européen, comme j'espère pouvoir le montrer dans un prochain ouvrage.

Ces origines communes —à une époque où les différences de grammaire et de syntaxe ne s'étaient pas encore fixées et accusées—, expliquent la perplexité de nombreux linguistes devant certaines étymologies, ou même certaines langues, comme le ligure ou d'autres langues anciennes, qu'on réunit tantôt à l'indo-européen, et tantôt au «Méditerranéen». En réalité, entre l'indo-européen et le hamito-sémitique —auquel se rattachent plus lointainement le dravidien, le basque et le causasien— en vue de différenciation progressive et d'individualisation graduelle, il a existé, tant en Asie Mineure qu'en Europe méridionale une frange de langues intermédiaires, encore incomplètement différenciées —qui n'avaient, pour ainsi dire, pas encore penché définitivement, soit vers ce qui devait devenir le type linguistique indo-européen, soit vers le hamito-sémitique.

Vu ces parentés anciennes entre des langues aujourd'hui très différentes, sans parler des ressemblances isolées que peuvent présenter des langues qui n'ont aucune parenté, le langage étant un fait humain, ce qui implique l'existence d'un certain fonds commun de sons et de logique grammaticale, il n'est pas étonnant que certains caractères communs au basque et au dravidien, comme le relève le Prof. Michelena, se rencontrent aussi dans d'autres langues fort différentes. Le contraire même eût été surprenant. Ainsi, un basque, étant un membre de l'espèce humaine, peut avoir, comme un algonquin, un nègre ou un papou, deux yeux, deux bras, deux jambes, etc., sans que pour cela il y ait la moindre parenté entre lui et ces races si différentes.

C'est pourquoi je répondais déjà d'avance (p. 12 de mon ouvrage *Substrat Linguistique...*) à cette objection de M. le Prof. Michelena, en écrivant, «...certes, le Basque et le Dravidien par-"tagent aussi avec d'autres langues relevant parfois même d'au-"tres familles linguistiques, plusieurs de leurs caractères, *mais "ce qui importe, c'est que le nombre des particularités pronéti-*

"ques, grammaticales, structurelles et lexicales qu'ils ont en "commun, est bien plus considérable que celui des traits qu'ils "partagent, soit l'un soit l'autre, avec d'autres langues".

C'est le noeud du problème, et tant qu'on n'aura pas démontré que l'on peut faire un nombre plus grand de rapprochements entre le basque et une autre langue, qu'entre le basque et le dravidien, j'estimerai que l'on n'aura pu renverser ma thèse. Aux rapprochements énumérés dans mon travail de Florence, je pourrai d'ailleurs en joindre maintenant plusieurs centaines d'autres, à paraître dans mon prochain ouvrage, et qui constituen autant d'arguments nouveaux qui viennent renforcer les précédents.

C'est ainsi que je ne vois rien jusqu'ici qui puisse démentir mes conclusions que je résume encore une fois ici: le basque, le dravidien, et certaines des langues du Caucase —dans la mesure où celles-ci n'ont pas été trop fortement déformées par des influences provenant des langues de peuples mongoliques et sibériens—, font partie du groupe linguistique le plus archaïque de la race blanche. Ce groupe se rattache de près, par le vocabulaire, particulièrement au hamito-sémitique (comme la géographie l'indique, le basque plutôt aux anciennes langues hamitolybiques, le dravidien et le caucasien plutôt au sémitique, surtout occidental). Cependant, leur phonétisme, leur structure, leur morphologie et leur syntaxe s'en distinguent profondément par des caractères propres à ces trois groupes et qui présentent des traits archaïques, dont on retrouve certains dans les plus anciens états de l'hébreu et du sémitique occidental, mais qui ont disparu depuis; le proto-sémitique et le proto-hamitique ayant eu une tendance beaucoup plus novatrice que le basque ou le dravidien, langues très conservatrices. Celles-ci, en effet, n'ont presque pas évolué; depuis mille ans au moins en ce qui concerne le basque, à en juger d'après la toponymie et différentes glosses anciennes; et depuis deux mille ans, sinon bien davantage, pour ce qui est du dravidien, ainsi qu'il ressort des listes toponymiques de Ptolémée, des emprunts anciens faits par le sanscrit, et des indications que nous fournit le brahui, séparé des autres langues dravidiennes depuis trois, sinon trois mille cinq cents ou près de quatre mille ans.

On voit ainsi que la communauté lexicale du basque, du dravidien et dans une moindre mesure du caucasien avec le hamito-sèmitique remonte également, comme pour le proto-indo-européen, à une époque pré-grammaticale. Mais les ressemblances lexicales plus nombreuses et surtout nettes et plus évidentes que

celles que l'on peut établir entre l'indo-européen et le hamito-sémitique, nous autorisent à penser que du «nostratique» commun, c'est le proto-indoeuropéen qui s'est séparé d'abord, suivi seulement beaucoup plus tard par le basque, le dravidien et le caucasien, qui ont dû exister à une époque ancienne en contiguïté, et dans la proximité relative du berceau du sémitique occidental, sinon peut-être aussi du proto-lybique.

Comme le basque, le dravidien et le caucasien présentent beaucoup de caractères morphologiques et grammaticaux ou syntaxiques communs, ils appartenaient déjà à la phase grammaticale du langage, à l'époque de leur séparation du tronc commun et de leur dispersion géographique. Le fait que les noms des métaux sont différents dans ces lengues, et de provenances diverses, nous permet de situer cette séparation à une époque antérieure à celle des métaux, mais postérieure —vu les nombreuses ressemblances dans le domaine de la terminologie pastorale et agricole— à la diffusion de l'élevage et de l'agriculture. La naissance de celles-ci se place au VIIe millénaire dans l'Asie du sud-ouest, tandis que la pratique de la métallurgie débute vers 3.000 ou un peu avant dans les mêmes régions.

La diaspora du basque, du dravidien et du caucasien (si on peut parler d'un seul groupe caucasien, ce qui n'est pas sûr) se situerait donc approximativement entre 6.000 et 3.000 ans avant notre ère, et plus probablement, vu l'existence d'une civilisation néolithique déja développée, vers la fin de cet intervalle, soit au IVe millénaire.

Ce qui rend la langue basque particulièrement précieuse, c'est qu'elle est ainsi en Europe le seule survivante du type linguistique parlé dans le sud et l'ouest de notre continent il y a plus de cinq mille ans.

Les renseignemets qu'elle peut nous fournir sur l'evolution du langage, sur les bases psychologiques et logiques de la grammaire, et dans bien d'autres domaines encore, sont ainsi des plus précieux. Ceci explique facilement le grand intêret qu'elle suscite et l'utilité générale pour le progrès de nos connaissances que toute contribution à son étude peut apporter.

Je suis d'autant plus obligé à M. le Prof. Michelena de m'avoir donné l'occasion de préciser devant un public basque et espagnol mes positions à l'égard du problème basque, que cela me permet d'espérer que lui-même voudra bien considérer à nouveau le problème des rapports basco-dravidiens, qui ne pourrait être qu'éclairé par l'attention que lui accorderait un savant de sa valeur.

PAPELETAS DE TEMARIO MUSICAL

Apuntes para una cronología de órganos

por

TRINO DE URIA Y URIA

No se si será ésta la mejor muestra de la proverbial afición a la música en general y particularmente a la religiosa en una villa guipuzcoana. Desde luego es bien curioso el inventario tentador de la serie de órganos que a lo largo del tiempo han pasado por la parroquia de Santa María la Real. Demuestra una atención constante y superadora para la mejor dotación del servicio musical en el primer templo de esta villa que bien podríamos llamar la de los músicos. El solemne coro de la parroquia azcoitiana por donde han pasado tantas figuras desde un Bizcargui al barón de La Tombelle, no estuvo nunca falto de un digno órgano. La fuerte personalidad de un escultor local dotó al coro de esa magnífica sillería tan clásica, elegante y severa sin mengua de su diseño barroco. He perdido la ficha interesante de un proceso del Archivo Diocesano de Pamplona relacionado con esta sillería del coro azcoitiano. Esta sillería con algo de orientada al órgano hoy, que es la de los viejos y sentenciosos chantres jubilados de las catedrales más famosas y también la de los diletantes que gustaban atender de cerca a la pequeña orquesta parroquial. Una sillería única para sentar-

se a oir la polifonía antigua o a los beneficiados agrupados en torno del fascistol cantando en los enormes libros de canto llano del tiempo en que había vísperas solemnes todos los días —lujo de un pasado nada cercano—. Sillería adecuada para sentarse y rezar oyendo el órgano —según dijo siempre don Pedro de Iturbe— hablando de la oración de las fugas lanzadas desde la lengüetería a las altas bóvedas de la iglesia disintiendo en este punto de la opinión interesada de un Balda del XVI.

Un pleito curioso y viejos órganos del país a fines del siglo XV.

Sería magnífico que para una lista de órganos que ha de terminar con el último de A. Cavaille-Coll tuviéramos una inauguración a cargo de aquel oscuro «Bernat fabriquant d'orgues» que en 1427 habitaba en Pamplona; el primero de que se tienen noticias al parecer, pero es mucho pretender. Además el Bernat citado podía ser cualquier buen romero de Santiago que venido del Norte decidido establecerse algún tiempo al amparo de los muchos monasterios que había por el viejo reino de Navarra. Son bromas del famoso camino. Gracias a él Estella puede presumir de incunables mientras tantas ciudades de mejor solera intelectual carecen de ellos. De todas maneras no se tiene idea de ningún órgano colocado por Bernat, ni de cómo fueran éstos (1). Además por estas fechas no se había iniciado aún la fábrica de Santa María.

La aspiración del pueblo que había ido creciendo junto al río y tenía que subir hasta Santa María de Balda —testigo de las sangrientas luchas de los banderizos bajo la traza del portalón románico— no alcanzó Bula para la nueva parroquia hasta mil quinientos cumplido. Llevan fecha de 1504 y 1510 los dos documentos autorizando la erección de la gran parroquia. Justamente cuando después de un largo pleito iba a ser tañido el órgano de la vetusta Santa María de Balda, por el organista titular tanto tiempo esperado.

Pero hay que hablar también de Santa María de Balda. Debía ser una de las parroquias más importantes de la provincia como única parroquia de todo el dilatado término azcoitiano. Tenía tres mil parroquianos y las rentas subían a mil florines oro a fines del XV, un buen patronato para los Balda. Hay que

(1) En Lazcano los del Infantado poseen un raro espécimen de órgano que dicen ser el primero de Guipúzcoa. Valga la cita a título de curiosidad.

hacerse cargo de que Elgóibar, Vergara, etc., tenían más de una parroquia en el término para comprender la importancia de Santa María de Balda dotada sin embargo con sólo dos vicarios y seis beneficiarios, uno de los cuales al parecer hacía también de sacristán. Sabemos que el Concejo insistía frente al

Un órgano en el siglo XV. (Retablo de San Bavén de Gante).

patrono fueran a poder ser de la villa estos clérigos. Da que pensar cómo podrían ejercer su ministerio en un término tan dilatado y accidentado, aunque se hubiera abierto para entonces la Basílica de San Sebastián. No es de extrañar que faltara organista en la iglesia de Balda.

Aunque no tuviéramos órganos de Bernat sí es cierto que para el 1508 traía pleitos la cuestión del «tañedor de órganos» sobre cuestión de pago. Hay un documento muy interesante en el archivo Municipal de Azcoitia con este epígrafe: «Real Carta Executoria en el pleito que el Consexo, Justicia, Rexidores, Oficiales y Fijosdalgo de esta villa de Azcoitia y los Vicarios y Clérigos de la Iglesia de Santa María de Balda de una parte y Juan García de Balda y Fernando de Balda su hixo como Patrones de la dicha iglesia, siguieron en razón del servicio, congrua, presentación y otras cosas primero ante el Correxidor de esta Pro.ª de Guipúzcoa, y en apelación en vista y revista ante los señores Presidente y Oidores de la Rl. Chancillería de Valladolid, en que está hecha relación menudamente del dho. Pleito. Dada en Valladolid a 25 de Octubre de 1510'» L. 9-N.º 7. Por el título —tema de interés en un nobiliario— nada más ajeno a la organería. Sin embargo todo el pleito gira en torno a la dotación del puesto de organista y sacristán en la primitiva parroquia azcoitiana. Dado su interés en relación con los detalles que contiene espero algún día escribir aparte sobre este documento, cuyo contenido se presta a diversos comentarios. El caso es que este pleito de órganos y organistas, debió de ser algo sonado no por el tema precisamente. Quería el pueblo que el patrono pagara de los diezmos la dotación del organista y sacristán y éste no daba su brazo a torcer. «En quanto a los órganos digo que no es a cargo del patrón el tañedor porque se hace at pompam e por relevar los clérigos del canto e trabajo que son de necesidad aunque se alaba mejor nuestro señor in voce tube et cithare como dixo David pero el cargo dello es de los clérigos e pueblo e primicia como en los pueblos mayores e más cercanos se hace que en esta Azpeitia donde ora vra. merced reside que es iglesia e villa más populosa e en Elgóibar e en Vergara que son iglias. de patronadgo de su Alteza...» Juan García de Balda al Corregidor de la Provincia Cristóbal Vázquez de Acuña. El mismo Juan García hijo del famoso Martín de Licona, Patrono y abuelo de San Ignacio, dice en otra carta tratando de quitar importancia al órgano, que estos son «para los logares llanos y abondosos e viciosos e no para los lugares asperos y montañosos como es este lugar quanto más at placitum populi se hacen más los órganos que no at laudem et gloriam Dei.» (f. 22 bis).

Nos consta que en Santa María de Balda «ay buenos órganos» pero lo cierto es que aunque al parecer en otros pueblos como San Sebastián, Segura, Fuenterrabía, Guetaria, Motrico había organistas, en Sta. María de Balda no había manera de

tener, ya que el patrono no quería pagar su dotación de las rentas y diezmos que como tal cobraba. Para entonces, además, a fines del 1507 el Vicario General de Pamplona fué a visitar la iglesia de Balda y halló que «teniendo órganos que se avian fecho en la iglesia con mucha costa no ay quien los tanya». Por esto ordenó poner sacristán y organista pero olvidándose al parecer de especificar quién había de pagar por ellos, dió lugar al curioso pleito del órgano sin organistas que llegó hasta los reyes terminando en 1510 en tiempo de doña Juana a quien el año anterior se había pedido ya el traslado de la iglesia a mejor lugar.

Son interesantes los detalles que conocemos a través de este documento por declaraciones de testigos, etc. En San Sebastián «que es más principal villa e cabeza de la provincia» en 1509 pagaban 100 reales al organista. Un tercio el Concejo, el otro la fábrica y el último la fábrica y beneficiados de la dicha iglesia. En Guetaria el Concejo pagaba al organista.

En Azpeitia aproximadamente hacia el 1485, Juan López de Larrutaren, vecino de la misma villa, era el «tañedor del órgano» y el Concejo le daba 1.000 maravedís. Después hacia el 1499 el organista es un mallorquín al que sustituye un aragonés a los dos años. Según un declarante este aragonés también llegó a ejercer dos años; según otro solamente uno y cobraba 4.000 maravedís.

Sin embargo en Elgóibar el Concejo no quiso pagar organista. Hacia el 1497, según declaran los señores de la casa de Olaso, Juan López de Gamboa y doña Ysabel de Mendoza, se hicieron unos órganos en la iglesia de San Bartolomé y el organista vivía en su casa de Olaso. Dábanle de comer, vestir y calzar, amén de un salario anual de tres o cuatro mil maravedís, según manifestaba doña Isabel. Además, detalle pintoresco, casó con una criada de la casa «e porque no le fazia el partido que el quería se fué a Lequeytio con su mujer e dende a Castilla». No se nos da el nombre de este organista cuya biografía tan graciosamente se nos refiere (vide F. 38 bis y sig.).

El organista de la iglesia de Deva parece que cobraba medio beneficio.

Sabemos también lo que debía cobrar el organista. «Un organista que sepa razonablemente tañer debía aber 10.000 maravedís anuales lo mismo que cobraba el sacristán en Tolosa en 1509», según declara un vicario de dicha villa.

Sin embargo otro clérigo (f. 43) asigna 8.000 de sueldo al sacristán y 10.000 al organista que sepa «razonablemente tañer».

El pleito entre Juan García de Balda —el patrono, que desentendido de todo solía andar tan lejor que aunque estuviera en el término «no se le podía alcanzar ni con caballo»— y el pueblo tuvo su sentencia en 1509 en Tolosa por el Licenciado Tellez, Corregidor de la Provincia. Sale perdiendo el de Balda y se manda poner sacristán y organista pagando 7.500 maravedís al primero y 10.000 maravedís de buena moneda castellana al segundo, para que «tenga cargo de regir los horganos taniendo los días que la Santa Madre Iglesia tiene por costumbre limpiándolos e faciendo las otras cosas necesarias.» Los dos puestos debían de ser perpetuos y considerarse servidores de los ocho beneficiados.

Esta sentencia del Licenciado Téllez parece que fué apelada y confirmada, aunque con reducción de 1.500 maravedís en el sueldo del sacristán y 3.000 en el del organista, en 20 de agosto de 1509. Pero no acaba el pleito hasta una sentencia final confirmatoria donde en alguna parte se dice con todo que el oficio de organista se pagaba «en los mis reinos comunmente por la fábrica de las iglesias». El patrón decía también que los dos oficios podían ser ejercidos por una sola persona «syn perder tiempo alguno por el un servicio el otro».

En la sentencia final dada por los presidentes y oidores de la Cancillería de Valladolid confirmando los extremos generales de las anteriores en 1510, queda reducido a 5.000 maravedís el sueldo del sacristán y a 4.000 el del organista.

En el pleito aparecen algunos clérigos y declarantes azcoitianos pero no hay nombre de ningún organista. Es curioso que se creara la dotación del puesto de organista en Santa María de Balda cuando justamente se pensaba ya en la nueva parroquia emplazada ya dentro del casco de la población.

Los primeros órganos de Santa María la Real.

Ya estaba en marcha la gran fábrica del nuevo y definitivo templo parroquial de Azcoitia y ya Santa María de Balda pasaba al recogimiento de la historia medieval como representativa de un tiempo ya pasado de inestabilidad y gestación. Ya Azcoitia, villa asentada y firme, pujaba plena de vida libre y próspera. Hacía algún tiempo ya que el nuevo templo se había abierto al culto provisionalmente y a pesar de lo mucho que faltaba por hacer en todo, la preocupación organística destaca notablemente.

Es curioso que los azcoitianos tuvieran órgano y organista

en su nuevo y definitivo templo antes de tener altar mayor debido. Para el 1556 había ya órgano en Santa María la Real aún cuando un siglo más tarde estaría por terminar el coro. Nos extraña que en alguna parte se haya citado el 22 de septiembre de este 1556 como la fecha exacta de la colocación del primer órgano azcoitiano. Lo que sucede es que había ya órgano; en la fecha citada se hace simplemente una escritura de aparejamiento donde se habla de curiosos pormenores relativos a la asistencia al órgano por un muchacho que debe servir al organista por seis ducados al año (2). Debía de ir cada día dos veces a la iglesia. En invierno a las ocho y en verano a las siete de la mañana, a vísperas a las dos de la tarde. Los sábados cuatro veces; a la misa de Nuestra Señora, a misa mayor, a vísperas y a la salve, y en día de Navidad a tres misas y maitines.

Este aparejamiento se hacía tres años después de la visita y reconocimiento que por comisión del patrono delegado del rey se hizo a la fábrica de la iglesia cuyas partes generales estaban terminadas ya. Aunque en 1573, o sea 17 años después de la misma citada escritura, los arquitectos Juan de Lizarazu hijo del autor del proyecto y Martín de Armentia examinaron «la traza de la cabecera y altar mayor para su fábrica y edificio...» No he hallado noticias sobre los constructores de este primer órgano oficial azcoitiano —que podía ser el de Balda u otro— pariente de aquellos graciosos órganos góticos que nos muestran las viñetas; órganos con una fila de tubos delante y el monago dando a las palancas del fuelle en perpetua disonancia de ruidos sobre los sones armónicos de la ingenua pero grave y adornada música religiosa del tiempo.

El año de 1580 hay constancia de nuevos trabajos de organería. Se construye un «órgano nuevo» con pretensiones e inspirado al parecer en otro del país. El maestro organero fué un Vicente Alemán —por serlo probablemente—, organista residente en Orduña. No hay razón alguna para creer que estas reformas y mejoras se debieran a la caída de una parte de la iglesia aun no terminada y que ocurrió dos años atrás el 1578; accidente que alargó de nuevo las obras que debían de prolongarse hasta más allá de completar el siglo.

(2) Lo dice claro el epígrafe:
"Emparejamiento y obligación entre Sebastián de Lasao y Martín de Aguirre para la asistencia al órgano de la parroquia de Azcoitia a 22 de septiembre de 1556, ante Domingo de Irizar." Leg. 6 núm. 17 (L. 32 núm. 41 Ord. antigua).

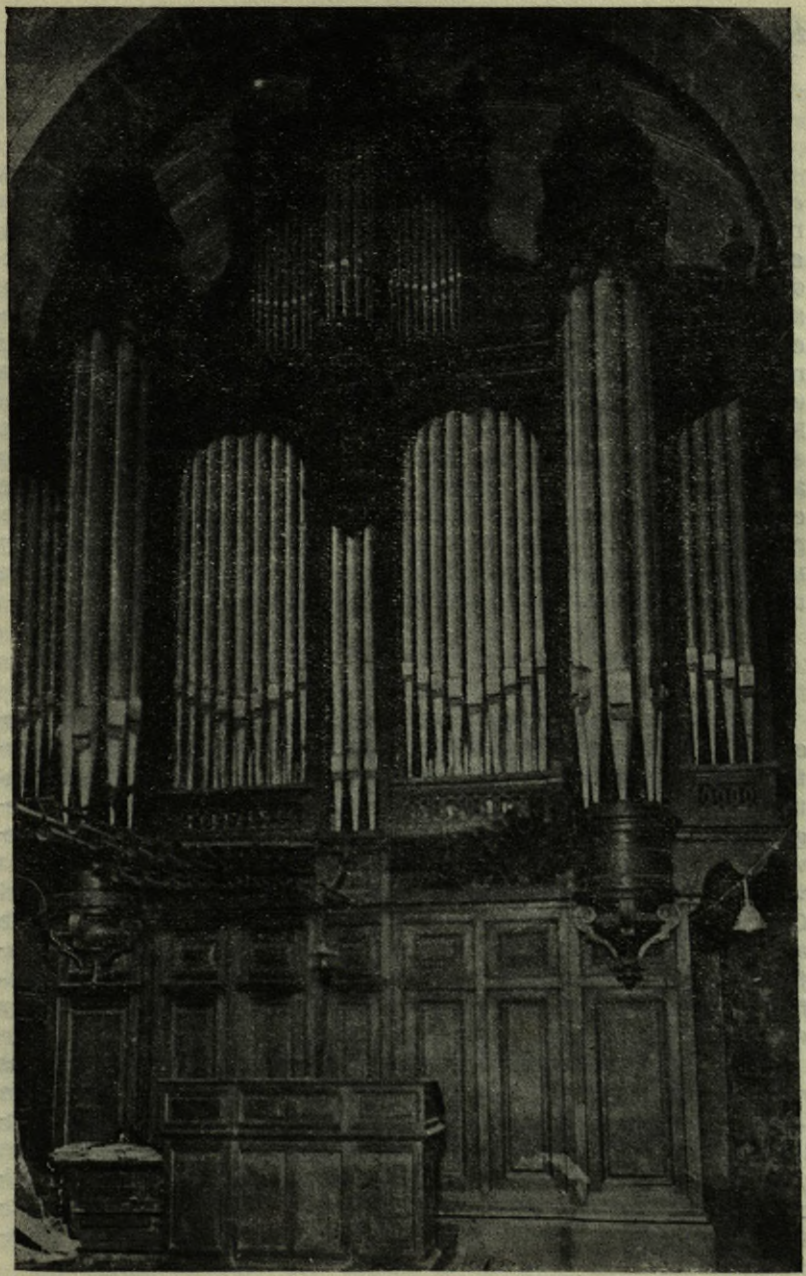
Un órgano del siglo XVI.

La escritura hecha con Vicente Alemán, por Francisco de Azpiazu Alcalde, Domingo de Iriarte Síndico, y Domingo de Zabala Mayordomo de la iglesia, lleva fecha del 18 de agosto del año 1580 y nos describe lo que había de ser este órgano que costaba 400 ducados y había de estar «asentado y puesto» para el día de San Miguel del año 81, «asentada en la dha. iglesia en la parte y lugar que se señalare con su caxa, fuelles y todo lo necesario de manera que no reste sino tañer...» Con la misma puntualidad con que se asientan las condiciones económicas se da la descripción del nuevo órgano (3). «Las condiciones que ha de llevar el hórgano de la villa de Azcoitia son las siguientes / primeramente ha seer de treze palmos de la boca arriba ha de llevar por compostura las diferencias siguientes / 2 item ha de tener la cara de delante que es el flautado principal con su registro más ha de llevar una octava avierta de seis palmos en medio de la boca arriba con su registro y de cabo a cavo a de llebar esta diferencia / más a de llevar una flauta octava de la cara de delante y unysono de la octava havierta con su rregistro más a de llevar una dozena gruesa avierta de cavo a cavo con su registro / más a de llevar una quinzena avierta con su registro de cavo a cavo / más a de llevar una sobre dozena de cavo a cavo también avierta con su registro / más a de llevar una sobre quinzena y una veynte y dozena con su registro / más a de llevar un cascavelado con su registro / ha de llevar tres fuelles los acevos dellos han de seer de cordoban / las tablas de los fuelles han de seer de nogal la caxa del hórgano a de seer conforme al órgano de Marquina...»

Se ve un elocuente afán de superación organístico en estas colocaciones de órganos del siglo del gran Salinas. Desde los primeros tiempos de la dotación del templo azcoitiano se tuvo gran cuidado en lo referente a proveer la música de las ceremonias que gustaban hacer con pompa catedralicia con un afán de mejoras y superación constante. No hace falta invocar al gran maestro de teóricos Gonzalo Martínez de Bizcargui, figura universal salida de Azcoitia el XV —aún no estudiada debidamente—, para suponer el nivel de elevada cultura musical que se adivina fácilmente en todo esto. Pero volvamos al tema.

---

(3) Legajo VII núm. 12. "Papeles de las obras de la Fábrica de la Iglesia".



Organo actual de Santa María la Real de Azcoitia

Nueva etapa.

En afán de renovación y superación musical nada comunes, en 1648 se construye y coloca en la parroquia de Azcoitia un nuevo órgano (4) cuyo costo asciende a 1.100 ducados de plata, citado por algún historiador como el primero cuando en realidad no hay tal. Es curioso saber que este órgano, tercero en la serie cuando menos en la gran parroquia, se coloca en 1648. Doce años más tarde —1660— se ejecuta definitivamente el altar mayor mientras la torre campanario no estará terminada hasta el 1703. El artífice de este nuevo órgano viene a ser Jacinto del Río, organero acreditado oriundo de Navarrete, quien por cierto es requerido en 1659 para que recuerde su obligación de venir a revisar y afinar el órgano en años sucesivos cosa que no cumplió al parecer el riojano «Maestro en hacer órganos». Sería bien curioso sacar a relucir los nombres de organistas y músicos tan celosos capaces de inaugurar un tercer órgano en una iglesia aun a medio acabar.

El siglo XVIII.

Pero ya el siglo XVIII, siglo de oro de vida y renovación de Azcoitia, tenemos nuevas reformas. Me han hablado de una construcción de órgano en 1749 pero no tengo constancia alguna entre mis apuntes. Desde luego es posible se hicieran también arreglos en el órgano como en tantas otras cosas cuando aquellos revolucionarios jóvenes Altuna y Peñaflorida regresaron de sus viajes de estudios. Es conocido que la subia administración del Concejo, para renovación y aliento de la vida local, los hacía alcaldes el mismo año del regreso. Altuna llega de su famoso viaje por Italia y Francia y ya es Alcalde para el año de 1745. Peñaflorida acaba de regresar por el fallecimiento de su padre y el mismo año de 1747 es también alcalde a los 18 años.

Nos imaginamos la revolución que armaron estos espíritus magníficos y jóvenes llenos de ideas; sobre todo Peñaflorida —vocado como nadie para la música— desde sus clases de violín en Toulouse que no podría sufrir seguramente un reumático y venerable órgano inaugurado un siglo atrás. El año 49 es Alcalde Pedro Ignacio de Zabala y Ozaeta, hombre activo y posible buen contertulio de Insausti, pero no creo que en su tiem-

(4) Legajo VII núm. 28. "Papeles de las obras de la Fábrica de la Iglesia".

po se intentase una reconstrucción del órgano. Justamente pocos años atrás, el 1730, se había hecho una memoria sobre la obra que convenía hacer en el viejo órgano y se habían iniciado los pormenores ante Mathias de Rueda. El trabajo consistió en remozar el viejo órgano ya bastante estropeado, ampliándolo y dotándolo de últimos avances.

Es interesante la memoria por los detalles minuciosos que contiene y da idea del trabajo realizado. Parece que la obra debió de ejecutarse más o menos dentro del mismo año de 1730 quedando el órgano totalmente reconstruído y renovado, sin que pudiera parecer tan centenario a la vuelta de Peñaflorida para una nueva reconstrucción. No tengo idea de que causara destrozos en el coro el rayo que cayó sobre el campanario no sé si el año 41. De todas maneras es factible que se hicieran algunos trabajos en 1749 aunque yo no posea referencias, a pesar de tener nota sobre la renovación de cantorales hecho en tiempo de Peñaflorida, hombre al que por sus composiciones principalmente y su actuación directa en el coro podemos señalar como el que más ha influido no sólo en el momento musical azcoitiano del siglo XVIII, sino aun casi en nuestros días si olvidamos a las generaciones musicales de la segunda mitad del siglo pasado, aunque de mejor formación que Peñaflorida, más artificiosas, menos graves; menos llenas de sentimiento popular sobre todo. Ciertamente no necesitaba Peñaflorida de intervenir en la reconstrucción del órgano para acreditar su personalidad de musicólogo.

Trabajos para la reconstrucción de 1730.

«Memoria de la obra que se pensó en hacer en el hórgano de la parroquia de la villa de Azcoitia en 1730 (5).

«Un secreto de pino con 45 canales con sus tapas también de pino y registros de nogal partidos a lo moderno advirtiendo a de ser muy capaz para colocar en él los registros que actualmente tiene el órgano como también los que de nuevo se intentan los quales se harán mención en consiguiente = / item un tablón de pino de reduzión para articular el viento al registro del flautado maior deve ir en la fachada. / itt. otro tablón de reduzión para articular el viento a los registros de bajoncillo mano izquierda y clarín de la derecha que se deven colocar en el frontis de la caja en forma de artillería. = / otro tablón de

(5) Legajo VII núm. 39. "Papeles de las obras de la Fábrica de la Iglesia".

la misma forma para colocar en él los registros de la chirimia en la mano izquierda y oboe en la mano derecha. / Itt. otro tablón de reduzión para colocar en el registro de trompeta R1 de ambas manos que actualmente tiene el órgano adbirtiendo que dicho registro se deve colocar en dos costados de la parte interior de la caja. / Itt. tres fuelles de marca maior llamados de abanico de a siete plieges cada uno adbirtiendo se han de guarnecer por la parte exterior atendiendo a la precaución del polvo y ratones. / itt. armazón para dichos fuelles con sus palancas correspondientes como todo lo conducente de conductos nuevos como también todo lo que correspondiere de maderamen para armamento de la obra. = / item. un teclado de cuarenta y cinco teclas entre blancas y negras las blancas de box y las negras de nogal teñido a imitación de évano. / item. un secreto separado al maior en la mano derecha para colocar en el registro de corneta que actualmente tiene dicho órgano. Como también segunda corneta de la cual se hará mención en consiguiente. Y con ambas cornetas se ha de hacer las diferencias de eco. / contrahecho y suspensión y para ello, se deberá hacer una arca con la cual se colocará dha. segunda corneta poniendo para ello los mobimientos correspondientes que pide el arte. / item. ocho pisas asidas a los ocho bajos de las primeras teclas. / item. dos caños de timbales de madera su entonación de LA SOL RE y unísonos al primer bajo del flautado.

«Estaño. Item un registro de bajoncillo de mano izquierda su entonación en otaba. Item otro registro de clarín mano derecha su entonación unísono al flautado. = itt. otro registro de chirimia de mano izquierda su entonación en quincena. = item. otro registro de mano derecha de oboe su entonación unísono al flautado. = item. otro registro de corneta de cinco caños para quinto advirtiendo a de cantar el primero unísono al flautado y los siguientes en las especies de otava, = dozena, quincena y diez y setena, dho. registro se devera colocar en eco. / En la forma que queda expresada. / item a la corneta que actualmente tiene el hórgano se le deve poner un caño por punto en que cante unísono al flautado para que quede con más lleno de bozes y compuesta de seis caños por punto. = item. a todos los registros que actualmente tiene el dicho hórgano, se debe añadir los caños correspondientes al aditamente de las tres teclas añadidas en la minuta aunque no ban expresadas / se deve entender a de ser asta el sol fa ut arriva / itt. el clarín que actualmente tiene el órgano se deve fundir y así mismo no colocar en la nueva obra el registro de dulzaina que actualmente

tiene el dho. hórgano por ser registro que no se practica en los órganos modernos: item; toda la referida obra se obligará a hacer y executar perfectamente conforme arte Mathias de la Rueda por la suma y cantidad de trascientos y noventa pesos de a quince reales; con tal que se le de el erraje conducente al armamento de la referida obra a toda la demás costa presto a satisfazión de los señores administradores añadiendo el eco del clarín poniendo todos los aditamentos de la caja a costa de la fábrica y se le ponga casa donde avite. El plazo del importe a de ser en la forma, quando viniere con los fuelles se le den cien pesos, cuando entregare la obra ciento y cincuenta y de allí en un año los ciento y quarenta restantes y que este tiempo aia de dar una afinación a todo el órgano».

El siglo de los grandes órganos.

El XIX es desde luego el siglo de los grandes órganos y de los grandes organistas. Ya el órgano viene a ser un instrumento complicado y capaz de lo insospechado en punto de registros, transmisiones y sonidos. Los órganos han perdido su antigua y divina ingenuidad y su porte exterior se simplifica y torna severo a medida que se complica el interior. Ya no se recuerdan sino como chismes raros aquellos órganos de cajas tan maravillosas; aquellos órganos mágicos de sonoridades más simples pero únicas y que como ciudad de cuento de hadas con sus tejaditos y ventanas aparecían como colgados por un mago dentro de las viejas catedrales. En Alemania y Francia los famosos centros antiguos de construcción habían sido renovados y se había avanzado tanto que ya nadie recordaba probablemente en el XIX aquel famoso órgano de Thomas-kirche tan amado de Bach.

Han pasado los años de la guerra de Independencia en que Azcoitia acató por fuerza más o menos mayor a José I., mandando representación de su Ayuntamiento a presentar pleitesía a Madrid, cosa que luego otros hubieron de pagar también. Pero dejemos lo político que ya todo está olvidado. En Azcoitia estas cuestiones suelen aparecer subordinadas muchas veces a cualquier cosa si no más importante sí más directa y efectiva. Volviendo a hablar de órganos lo cierto es que francamente resultaba viejo ya el existente. ¿Por qué no pensar en uno más nuevo? El famoso órgano de Maese del Río contaba ya casi cien años más desde su reconstrucción del 1730. Es preciso confesar desde luego que después del acondicionamiento del XVIII aquel órgano debía ser realmente bastante completo y moderno pero... claro,

habían pasado sus años de entonces acá. La Junta de fábrica de Santa María la Real se ve un poco prieta ante la aventura con fondos más que mínimos; pero había que hacerse con un nuevo órgano. Como siempre el problema tuvo su solución. Sin más, Azcoitia construye un nuevo órgano el histórico año de 1823 cuando toda la nación está en vilo con la llegada de los cien mil hijos de San Luis que asientan a Fernando VII en su absolutismo. Cosas de la política. También en Azcoitia dos años atrás unos mozos siguiendo al exaltado cura Villar se habían sublevado en pro del «absolutismo y la religión...»

Pero no quiero pasar adelante sin dar algún detalle sobre la colocación de este órgano ya que no ha sido citado nunca a pesar de la constancia de su inauguración a fines de 1824 con toda solemnidad (6).

El nuevo órgano azcoitiano fué encomendado al organero don Juan Monturne quien lo estaba haciendo ya en 1823 habiendo cobrado como primer plazo la cantidad de 8.000 reales. En total sin la caja y otros accesorios subió el nuevo órgano a cerca de 29.240 reales de vellón y quedó terminado para noviembre del año siguiente de 1824. La caja fué construída en Vitoria por el especialista Benigno de Moraza —homónimo del gran Diputado— que por una parte de ella y para cobrar el resto en tandas sucesivas, percibió la cantidad de 2.000 reales de vellón. Joaquín de Alzueta trajo la caja desde Vitoria en un viaje accidentado por el que cobró sus 600 reales. Don Mateo Albeniz —de los músicos Albeniz de San Sebastián— fué el que hizo la revisión, examen y entrega final del órgano. Como detalle curioso anotaremos también los cien reales vellón que un tal Ignacio Sudupe cobró por las caballerías alquiladas para el viaje de ida y vuelta a San Sebastián de don Mateo Albeniz.

Con este motivo de nuevo órgano se hicieron también diversos arreglos en el coro. Silvestre Larrañaga, encargado de obras durante años, pintor, hojalatero y otras cosas más, trabajó en el balustrado de los pilares del coro; aquel balustrado tan ornamental como útil que rodeaba en balcón los dos pilares del coro. Detalle elegante al gusto del tiempo que luego fué suprimido por razones técnicas al colocar el monumental órgano actual.

Pero a los pocos años tenemos nuevo órgano. Uno más para

(6) Aparte de una nota corroboradora que encontré en casa entre los papeles de Ramón de Uria, tomo la referencia de los cuadernos de cuentas de la Junta de Fábrica de Santa Maria la primera mitad del XIX.

el inventario; el penúltimo. Ha pasado la guerra civil e Isabel II, la reina que gustaría de estar en Azcoitia y conocer la música azcoitiana, ha entrado en la mayoría. Azcoitia es un pueblo muy actual siempre a pesar de su conservadurismo. Maneja dinero con su comercio, y su pequeña industria es pujante ya casi casi. El órgano entregado por Monturne no satisfizo a pesar de todo y se trató de sustituirlo. Se hicieron gestiones en Azpeitia en la fábrica de órganos creada en el vecino pueblo. que gozaba ya de justa fama. Se resuelven diversas dificultades y se hace el contrato. Sin más, hacia mediados del siglo por el 1845, suena un nuevo órgano en la parroquia de Santa María. Esta vez Azcoitia ha recurrido a la organistería azpeitiana y don Miguel de Amezua —el famoso Amezua— coloca un órgano suyo en el histórico coro. Un órgano clásico, sencillo pero bueno y hecho a conciencia al parecer. Y aunque no haya de durar más que medio siglo escaso, fué su servicio harto mejor que el del órgano de Vitoria. En efecto, el órgano azpeitiano duró hasta los umbrales de nuestro siglo en que el último Cavaille-Coll viene por una serie de circunstancias a ser colocado en Santa María la Real de Azcoitia.

El último órgano de Aristides Cavaille-Coll.

Estamos a fines del XIX cuando Azcoitia inaugura al fin su gran órgano. El señor Izurrategui ha hablado sobre los pormenores del mismo con detalles que sólo él conoce y sabe como nadie. Nos limitaremos simplemente a dar unas generalidades. Los hermanos Aldalur, ilustres musicólogos azcoitianos, estando por azares de la guerra civil refugiados en Francia, se habían relacionado con las máximas figuras de la organería, entre ellas con Arístides Cavaille-Coll, el último representante de la más famosa constructora de París, que tenía en gran estima a los azcoitianos. Justamente por aquel tiempo los jesuitas acababan de inaugurar su Cavaille-Coll en el Santuario de Loyola. Esta inauguración fué un rudo golpe para la Organería de Amezua que había colocado sus órganos en Azcoitia y Azpeitia. El pundonor de la organería no pudo con que se colocara en Loyola nada menos que un órgano de París, desestimando los del lugar. Esto era más fuerte aun que toda la crítica de don Ignacio de Aldalur sobre el pretencioso órgano de Azpeitia y así en 1897 el mismo Amezua lanzaba un curioso folleto en defensa de sus órganos frente a los franceses. Desde luego no hizo aquello

mucha mella en Azcoitia donde ya pretendían suprimir el de Amezua de tiempo atrás.

Los azcoitianos estaban disconformes con el órgano existente. Lo tildaban de incompleto, pero digno; muy humilde para todo lo que precisaba su exigente musicalidad. Querían, como se decía, un órgano «de categoría nacional» en Santa María y de nuevo se creó una junta para tratar del asunto bajo la presidencia de don Pedro, el mayor de los Aldalur, párroco a la sazón. El resultado fué tan rápido como simple. Se liquidó el viejo órgano, y andamios y reformas en el coro anunciaron la colocación de uno nuevo de gran envergadura. Gracias a las gestiones de los Aldalur y exactamente el 10 de febrero de 1898, miércoles de carnaval, Azcoitia inauguraba su gran órgano... El último de Arístides Cavaille-Coll antes de retirarse de las actividades organísticas que le hicieron célebre.

Con sus tres teclados y pedalier, sus 40 registros y los dos juegos de lengüetería exterior que añadiera Aldalur al proyecto —como cuenta el enterado organista don José Izurrategui—; incorporado con todos los avances que en física, juegos armónicos y sonoridad había logrado a lo largo de los años la experiencia de la casa Cavaille-Coll el órgano azcoitiano era al fin la realidad soñada de tantas generaciones. La construcción y el montaje fueron dignas de la dirección y el material empleado. Verdadera síntesis de precisión y ajuste. Es que la categoría musical de sonido y timbres, la selección y limpieza de las sonoridades de este órgano es el producto en parte también del ensamblaje más exacto y minucioso desde los fuellos a las lenguetas, y la pieza más pequeña de varillaje al tubo gigante. Justifica realmente toda la serie de reformas y colocaciones hechas en el famoso coro llegar a este órgano, verdadero premio de las divinidades de la música a los afanes de tantas generaciones.

Pero cabría decir también que no basta sólo indicar que es un Cavaille-Coll con todas las garantías de la firma para conocer el órgano de Santa María. Hay Cavaille-Coll magníficos en otros puntos del país, Tolosa, Santa María de San Sebastián, Guetaria, Lequeitio... pero es preciso, sin que esto desdiga de los otros, para conocer un buen órgano venir a ver y oir al de Santa María de Azcoitia. A pesar de todo lo que se ha progresado y hecho en la materia desde el siglo pasado, el órgano de Azcoitia puede ser mirado como una de las piezas más acabadas de todo el País Vasco, según las opiniones más autorizadas. Pero para explicarnos debidamente el órgano azcoitiano es preciso nombrar a Ferdinand Prince, el armonizador más extraordinario

que se ha conocido: el mago genuino. Podría hablar largo sobre este personaje, pues más de una vez tuve el honor de oir hablar en casa al excepcional afinador al que además acompañé en alguna de sus estancias. ¿Qué sería, a pesar de todo, el órgano azcoitiano sin el toque mágico de F. Prince, que ya se echa de menos hace años?

A título de curiosidad diremos que el contrato con Cavaillé-Coll se firmó en casa de los Aldalur el 16 de abril de 1895. Por parte de la constructora firmaban Carlos Carloni, apoderado, Charles Martín, Director técnico y sucesor luego de Arístides Cavaillé-Coll, y Ferdinand Prince. Por parte de la villa, don Luis Hurtado de Mendoza, como Alcalde, don Pedro Aldalur como Presidente de la Junta, su hermano don Sebastián y don Juan Eguino. El coste ascendió a 55.000 pesetas. La caja fué construída según planos de la casa por el carpintero local don Agustín Azpiazu. El resto del material en envíos sucesivos venía desde París y el montaje, inspección etc., corría bajo la dirección de Ferdinand Prince que con una escrupulosidad casi excesiva sacrificaba las horas y los días a sus complicadas afinaciones y cálculos de sonoridad y vibrados.

La financiación de la obra sólo fué posible gracias a la solidaridad que para estas cosas existe en nuestros pueblos. Una virtuosa señora salvó el primer plazo con la entrega de 15.000 pesetas en oro y desde el primer propietario al último obrero cada cual apoyó la realidad maravillosa del órgano que se inaugura el miércoles de carnaval de 1898. Así luego pudo cantar el anónimo coplero con la ingenuidad del viejo juglar:

«Bedeinkatua zure sorrera
«Zorioneko eguna
«Gure organo berri ederra
«Pozik aditzen deguna...»

¿Hasta cuando? Usque ad futurum... ¿et ultra? Pidamos solo perennidad por la vocación al arte.

Esta modesta cronología es un pequeño exponente más de la musicalidad del país. Una musicalidad proverbial y famosa ganada con base harto suficiente y derecho más que efectivo. Entre las diversas manifestaciones musicales centradas primordialmente en la música religiosa y a las que el pueblo se entregó siempre con afán no ha sido la menor debilidad la música de órgano; buena prueba la historia musical de Tolosa, Azpeitia, San Sebastián y tantos otros pueblos.

Azcoitia en concreto, cuya ficha orgánica hemos tratado de bosquejar, puede presentar toda una serie de magníficos organistas que van desde un Juan María Echaniz a un Padre Sudupe en poco más de medio siglo. Figuras azcoitianas, pero plenas de universalidad, que evidencian en sí la talla y el sentimiento de muchos organistas anónimos del pasado; figuras olvidadas entre los pliegues de la pequeña historia de cada uno de estos órganos que se suceden en Santa María la Real. ¿Cuántos nombres sólo desde el 1556, cuando el pobre Martinico Aguirre daba al fuelle, hasta Juancho Pío el último servidor asalariado del órgano a la llegada de la electricidad? ¡Qué lejano este Sebastián de Lasao, el organista que no sabía firmar y que hacía escritura de aparejamiento hace casi justamente 400 años.

MISCELANEA

FRANZISKUA, JESUSA...

La nota publicada por L. M. en la Miscelánea del último número de nuestro Boletín (año XI, núm. 1.º), nos ha servido a nosotros para remozar el recuerdo de cierto antiguo cantar euskérico que conocíamos y donde aparecen precisamente dos de las formas de nombre propio que alega L. M. como una singular curiosidad de nuestra antroponimia: los nombres de Francisco y Jesús con artículo, *Franziskua y Jesusa.*

El cantar en cuestión, es de la vida de Santa Clara y aun hoy se conserva su texto —si bien un tanto retocado— en Ondárroa, en cuya ermita de Santa Clara se canta todos los años en forma enormemente emotiva y patética, la víspera y el día de la Santa franciscana, 11 y 12 de agosto.

El cantar —que, por cierto, tiene una muy típica música— comienza de este modo:

Bieta (1) Santa Clara,
euskeraz argija!
Zeu zara zeruetan
dontzella garbija;
zeu zara zaruetan
dontzella garbija.

Y una de sus coplas siguientes dice:

Aita San *Prantziskua*
padriño arturik,

(1) Bieta = Beata.

esposa izan ziñan
aitamen ixilik...

y otra:

Eskuetan dakazun
gauzaren andija:
Kustorijo batian
Jesusa bizija...

El curioso cantar tiene además estrofas tan expresivas como las siguientes, tomadas al azar:

Alkargana baturik
arri koskortxuak,
erreza oi zenduzan
Errosarijuak...

.....

Ogi bakar bategaz
danak janaritu;
janarituta bere
erdija gelditu...

.....

y como final la picaresca siguiente:

Monjen erregaluak
intxaurrak oi dira;
arek bere guztijak
bai piñak balira!
Arek bere guztijak
bai piñak balira! (2).

Quizás el cantar tenga su origen en el siglo XIV, siglo de gran veneración de la Santa franciscana en el país. Es característico y muy significativo que muchas de las imágenes de la Santa en nuestros retablos sean de estilo gótico (3).

(2) Naturalmente esta última estrofa está destinada a la calle y no al interior de la ermita.

(3) Recordamos en este momento, precisamente la imagen de la pro-

Con respecto a la forma del nombre *Frantziskua*, aún conocemos nosotros en Lasarte persona, anciana de cerca de 80 años, que, corrientemente, a los «14 Padrenuestros de San Francisco» llama «Aita San *Prantziskuaren* Aitaguriak».

Sin duda se trata de una modalidad arcaica, de presentar los antropónimos en forma articulada, como también se presentan aún todavía en castellano en ciertos medios populares de Castilla, donde es corriente oir «el Pedro», «el José», etc., etc.

M. L.

CURIOSIDAD BIBLIOGRAFICA

LA LIBRERIA DE JUAN RUIZ DE YURREAMENDI

En mis excursiones por los registros de escribanos del partido de Tolosa ha encontrado con frecuencia inventarios de libros pertenecientes casi siempre a miembros del clero. Ninguno de ellos ha sido tan explícito como el que ahora presento a la atención de los bibliófilos, de modo particular en cuanto a fecha, lugar y casa de impresión (1).

Este inventario, levantado el 21 de septiembre de 1627 en la casa solar de Yurreamendi, es un capítulo de la transmisión de bienes del mayorazgo a la muerte de su último poseedor Juan Ruiz. Lo realiza ante el escribano Joanes de Lizardi la viuda del señor, Gerónima de Latorre Ferrer. Podrá acaso atribuirse a esta dama burgalesa la meticulosidad de los datos consignados en él y que en la actualidad tan preciosos son para los amantes de los libros y de la historia de las imprentas.

El inventario de bienes, después de haber discurrido por los objetos de casa, llega al aposento de la librería, y dice:

---

pia ermita ondarroarra, y la de la parroquia de Ceráin, y la malograda, en alabastro, de la desaparecida ermita de la Santa en la entrada de la villa de Renteria; todas ellas tipicamente góticas, y notable sobre todo el ejemplar últimamente citado de Renteria.

(1) Leg. 84, fol. 616-619 v.

«Yten asimismo la librería que son los libros siguientes = «Segunda parte de la ystoria Pontifical para el mismo acto que la primera parte y en la misma ymprenta y años. =

«De los nombres de Cristo en tres libros por el padre maestro fray Luis de León. Y la Perfecta Casada impreso en Salamanca en casa de Juan B. año de 1595.

«Explicación de la bula de los difuntos por el doctor Martín Carrillo ynpreso en Zaragoça por Angelo Taucino año 1602. =

«Remedio de jugadores por el maestro fray Pedro de Cobarrubias, nuevamente añadido y emendado con muchos avisos y dize año 1543. Por donde se ynprimio el cavo, por Juan de Junte florentino en Salamanca 1543 años. = En el libro de suso esta otro tratado que dice aviso de caçadores y de caza por el dotor Perommrnz. de Abendaño jurista. = Iten al cavo de este tratado de caza dice que fue visto y examinado por el licend.° Gaspar de Quirox Vicario general de la Metropoli de Toledo impreso en Alcala en casa de Juan de Brocar año de 543. Iten otro tratado en el mismo libro que yntitulla un breve tratado de Cambios y contrataciones y reprobador de usura hecho por el licend.° Cristobal de Billaba dirixida al obispo de Ciudad Rodrigo ynquisidor añadido y emendado año de 542. Y al cavo de este tratado dice que imprimió en Valladolid el dicho año en casa de Francisco Bde. = Iten en el suso dicho libro otro tratado que yntitula Reprobación de las supercherias y echicerias por el maestro Ciruelo y al cavo de este tratado dize que con licencia fue ynpreso en Salamanca en casa de Pedro Castro año de 1541. =

«Istoria eclesiastica del cisma de Ynglaterra primera parte por el Padre Pedro de Arribadeneyra de la Compañia de Jesus en Madrid en casa de Pedro Madrigal año de 1588. =

«Segunda parte del precedente y del mismo autor en Alcala por Juan Iñiguez de Lequerica año 1599. =

«Imagen de la Ubeda cristiana en dialogos por el padre fray Ector Ponto en Medina del Campo en casa de Francisco del Canto año de 1573. =

«Suma de Casos de conciciencia por el doctor fray Juan de Pedraça en Zaragoça en casa de Juan Soler año de 1578. =

«Purificador de conciencia por el maestro fray Q°n. de Ycbarroyn (?) en Salamanca en casa de Pedro Lasso año 1579. =

«Suma de todas las Coronicas y al fin de el dice que fué enprentado en Balencia por Jorge Costilla comprobado y traducido del latin a nuestro vulgar por Narciso Binolas año 1510. =

«Ystoria de los Emperadores desde Julio Cesar hasta Maxi-

miliano por el caballero Pedro Mexia y al cavo dize que fue ynpreso por Dominico de Rrobertiz año de 1547 (?). =

«Segunda parte del Bita Xpi. cartuxano traducido de latin en nuestro vulgar por fray Ambrossio Montesino de la horden de San Francisco en Sevilla por Joan Conberge año de 1530. =

«De Francisco Petraarca sus triunfos Remedio contra prospera y adversa fortuna en Logroño por Arga olliguen (?) de Brocar año 1512. =

«Las trescientas de Juan de Mena por el mismo ynpressa en Sevilla por Jacobo Couberger alemán año de 1520. =

«Decimo octavo libro y la quarta parte de los morales de San Gregorio no tiene relación al principio ni al cavo de autor ni ynpresor. =

«La cronica del rey don Juan segundo por mosen Diego de Valera ynpreso en Burgos por Feredico (sic) año de 1487. =

«Coronica del rey don Pedro de Castilla sin relacion de autor ynpreso en Sevilla en casa de Juan de Couberger año de 1542. =

«Origen sucesion del emperador don Carlos Quinto dice al principio, y al cavo dize fue ynpresa esta primera parte de la carolea y ynquiridion a costa de su mismo autor en su propia posada en Lisboa por Marcos Borges, y Antonio Ribero, y Anton Alvarez ynpresores, con licencia del Supremo Consejo de la Santa Ynquisicion año de 1585. =

«Ystoria de los reyes godos hasta el rey nuestro señor don Felipe segundo por Julian del Castillo ynpresa por Felipe de Junta año de 1582. =

«Coronica de Jorge Castrioto por Joan Ochoa de Lasalde en Madrid por Luis Sanchez, año de 1597. =

«Otro coronica del rey don Juan segundo de Castilla ynpressa en Pamplona por Tomas Porralis año de 1517. = Y el autor parece al cabo del libro que fue el dotor Lorenzo Galindez y Caravaxal del Consejo del Emperador. =

«Coronica del rey don Rodrigo ynpresa con licencia de Su magestad en Alcala en casa de Juan Gutierrez Urgino año de 1587. =

«Ystoria de Apiano alejandrino de guerras civiles de los romanos ynpresa con licencia del Consejo en Alcala en casa de Miguel de Eguia año 1536. =

«Ystoria de Justino Trogo pompeyo por privilegio ynpresa en Alcala de enares en casa de Juan de Brocar año de 1540. =

«Lunario y pronostico perpetuo general de Geronimo Cortes en Zaragoça por Angelo Tabano 1507. =

«Ystoria u discrecion de Toledo nuevamente ynpresa por Juan Ferrer año 1554, con licencia ynperial. =

«Primera parte de la ystoria general del mundo 160 años del tiempo del señor rey don Felipe segundo por Antonio de Errera con privilegio en Madrid por Luis Sanchez año 1601. =

«Segunda parte de la ystoria precedente por el mismo autor en Madrid con privilegio por Pedro Madrigal año 1601. =

«Epistolas familiares de don Antonio de Guebara obispo de Mondoñedo primera parte en Salamanca en casa de Juan B. año de 1585. =

«Segunda parte de las epistolas precedentes y del mismo autor ynpreso con privilegio en Balladolid por Juan de Billaquirano de 1541. = Llamado menosprecio de corte y alabanza de aldea del sobre dicho obispo de Mondoñedo en Alcala con privilegio en casa de Juan Garcia año 1592. =

«Hordenanças reales de Castilla en Burgos en casa de Juan de Junta año de 1528. =

«Nobleza de la Andaluzia por Gonzalo Argote de Molina con privilegio en Sevilla por Fernando Diaz año 1588. =

«Leyes hechas en Md. por los señores reyes don Fernando y doña Ysabel y asimismo hordenanzas y prematicas sobre abogados procuradores y derechos y otras cosas en Salamanca fechas escribir por Rodericus año 1540. =

«Probervios de don Yñigo Lopez de Mendoza. =

«Juramento que el serenisimo don Felipe quinto de este nombre principe natural ereditario de Nabarra nuestro señor hizo al dicho rey y tres estados del y ellos a su alteza el año de 1592, por Pedro Porralis. =

«Tratado de nobleza y de los titulos y ditados que hoy dia tienen los barones claros y grandes de España por el padre fray Joan Benito Goardiola del monasterio de Saagun. En Madrid por la viuda de Alonso Gomez 1595 años. =

«Discursos del amparo de los legitimos pobres por el doctor Cristobal Perez de Errera con privilegio en Madrid por Luis Sanchez año de 1598. =

«Retorica en lengua castellana con privilegio ynperial por Juan Brocar en Alcala de Enares año de 1541. Y en este libro hay tratados del bergel de oracion y bida de Santa Monica y monte de Contemplacion. =

«Primera parte de la retorica de Juan de Guzman con previlegio en Alcala en casa de Juan Iñiguez de Lequeriza, año de 1589. =

«Ortografia y pronunciacion castellana con privilegio en Burgos año de 1582. =

«Traducion de los libros de Caio Plinio segundo de la ystoria natural de los animales por el licend.° Geronimo de Luista (?) primera parte con previlegio en Madrid por Luis Sanchez año de 1599. =

«Comentario en que se escribe la jornada de las yslas de los açores por el licend.° Cristobal Mosquera de Figuroa (sic) con previlegio en Madrid por Luis B. año de 1596. =

«Bocabulario de las dos lenguas toscana y castellana por Cristobal de las casas con previlegio en Sevilla en casa de Francisco de Aguilaran año 1570. =

«Verdadera ynformacion de la tierra santa segun la disposicion en que este año de 1530 la vio el autor con privilegio en Alcala por los erederos de Miguel de Eguia y en cassa año de 1533. =

«Libro de las grandezas de la espada compuesto por don Luis Pacheco de Narvaez con privilegio en Madrid por los erederos de Juan Iñiguez de Lequeriza año 1600. =

«Agricultura de jardines por Gregorio de los Reos con previlegio en Madrid por Pedro Madrigal año 1592. =

«Cronographia o reportario de los tiempos por Geronimo de Chabes con prebilegio real en Sevilla por Cristobal Barez año 1550. =

«De agricultura por Alonso de Errera con licencia en Madrid por Luis Sanchez año 1598. =

«De la arte de cozina por Diego Granado con privilegio en Madrid por Luis Sanchez año 1599. =

«Balerio de las ystorias escolasticas copilladas por Fernan Perez de Guzman con licencia en Salamanca en casa de Pedro Lasso año 1587. =

«Dialogo de la verdadera onrra militar compuesto por don Geronimo de Urrea con previlegio en Madrid en casa de Francisco Sanchez año 1575. =

«Ystorias de las cosas mas notables ritos y costumbres del gran reyno de la China por el muy Reberendo padre maestro fray Juan de Mendoza con previlegio en Madrid en casa de Pedro de Madrigal año 1586. =

«Dialogos del Ille. cavallero Pero Mexia con previlegio en Sevilla en casa de Fernando Diaz año 1580. =

«Primera parte de la vida del picaro Juzman de alfarache por Mateo Aleman. con licencia en Barcelona en casa de Sebastian de Cormelas 1599. =

«De el latere amoroso micer girolamo. Parrabosco en Milan. Por Juan Antonio de Gliantoni 1588. =

«Obras de Garcilasso de la Bega con anotaciones de Fernando de Errera con licencia en Sevilla por Alonso de la Barrera 1580. =

«Otras gencejantes del mismo Garcilasso con anotaciones y enmiendas del maestro Francisco Sanchez con previlegio en Salamanca por Pedro Laso año 1577. =

«Conceptos expirituales de Alonso de Ledesma con licencia en Madrid en la enprenta real 1604. =

«La arcadia prosas y versos de Lope de Bega Carpio con previlegio en Madrid por Luis Sanchez año 1599. =

«Austriada de Juan Ruso jurado de Cordoba con licencia en Madrid en casa de Alonso Gomez 1584 años. =

«Mexicana de Gabriel Lasso de la Bega con previlegio en Madrid por Luis Sanchez 1584 años. =

«Bida muerte y milagros de S. Diego de Alcala por fray Gabriel de Mata de la horden de San Francisco con previlegio en Alcala en casa de Juan Garcia año 1589. =

«La Lusiado del famoso poeta Luis de Camoes traducida de portugues a castellano por el maestro Luis Gomez de Tapia con previlegio en Salamanca en casa de Juan Ferrer año de 1580. =

«Las obras del famoso poeta Gregorio Silvestre con licencia en Lisboa por Manuel de Lira 1592. =

«Torechado de barcos sujetos por el capitan Geronimo de Contreras con prebilegio y licencia en Zaragoça en casa de la viuda de Bartolome de Najera año 1572. =

«Decada de la Passion de nr.° Redentor Jexu Xp.° con obra yntitulada cantico de su gloriosa Resurreccion compuesto por el Illmo.° señor don Juan Coloma, en Caller (?) año 1576 por Bencencio Senbenino ynpresor.=».

Aquí termina esta interesante relación de libros y continúa el inventario con «armería y otras cosas». Dada la caprichosa redacción del escribano, se me han podido escapar algunas inexactitudes de lectura, aunque he procurado ajustarme lo más posible a los signos en los nombres propios y de lugares.

Sorprenderá a más de uno encontrar en Tolosa una librería tan surtida y amena. Pero hay que advertir que los Yurreamendi tenían casa abierta en Burgos, de donde eran vecinos, y bastantes posesiones en esa ciudad. Pudieron allí adquirir de los libreros todo este material que después irían trasladando a Tolosa para distraer sus ratos de ocio.

Cualquier dato interesante que hallen los bibliófilos en esta relación han de agradecérselo al escribano Joanes de Lizardi que la escribió, y a doña Gerónima de la Torre Ferrer que le fué dictando.

S. I.

DECHEPAREANA

Uno de los pasajes de Dechepare que R. Lafon, en el comentario que añadió a su magnífica traducción de *Linguae Vasconum Primitiae*, juzgó conveniente estudiar fué el siguiente verso de «Amorosen partizia»: *Haren yrudi ederrori veguietan ehoqui*. El sentido general, en efecto, no ofrece dificultad. Como dice Lafon (*Boletín* 8, 158): «Se comprende claramente lo que el poeta quiere decir: tiene clavada en los ojos la bella imagen de la mujer amada... Pero, ¿cómo hay que interpretar *ehoqui*, que sólo se documenta aquí?».

Parece natural considerarlo como un derivado, y precisamente de un participio o radical verbal, formado con el conocido sufijo *-ki*. Pero, ¿de qué radical? No estuvo acertado Azkue, seguido por Lhande, al incluir en su diccionario, basándose en este pasaje, un artículo *ehoki*, con la traducción «tener», como si fuera un participio. Si como cree Lafon pensaba que *ehoki* era una variante del salacenco *edoki*, tampoco esto resulta fácil de admitir.

Lafon se inclina por una variante de *egoki*, derivado de *egon*. Siempre he pensado que esa sustitución de *-h* por *-g* era difícilmente aceptable por razones fonéticas, pero no hay necesidad de entrar ahora en su examen. Creo, en efecto que puedo presentar un pasaje del siglo XVI, claro en sí y susceptible por tanto de aclarar la forma usada por Dechepare.

Leiçarraga tradujo así el versículo 19, del cap. 2.º del Evangelio de San Lucas: «Eta Mariac beguiratzen cituen gauça hauc guciac, bere bihotzean ehaiten cituela». En la Vulgata: «Maria autem conseruabat omnia uerba haec, conferens (gr. *sumbállou-*

sa) in corde suo». No sé cuál sería el término francés usado en la traducción calvinista que Leiçarraga tenía a la vista, pero en todo caso no hay duda de que el sentido de gr. *sumbállô* en ese pasaje es el de «considerar, meditar».

Y también me parece indudable que *ehaiten* (transitivo!) es el sustantivo verbal de *eho* «moler» y «tejer». Y, puesto que tenemos un ejemplo indudable de *eho* usado en sentido traslaticio, no hay dificultad tampoco para admitir que el verso arriba citado de Dechepare significaría también literalmente: «Moliendo (o tejiendo) en mis ojos su hermosa imagen». El P. Olabide tradujo *conferens in corde suo* por «bere biotzean auzmartzen zitula», lit. «rumiando», ampliación de sentido que está plenamente de acuerdo con el uso popular.

L. M.

En el último número de este BOLETIN, cuaderno 1.° de este año, aparecieron sin firma, a causa de un descuido que lamentamos, en esta sección, «Miscelánea», los trabajos titulados «La última ferrería de Guipúzcoa», debido a D. Manuel de Lecuona (Pág. 102 y sigs.) y «Un político donostiarra: D. Fermín Calbetón y Blanchón», obra de D. José Luis Pérez de Castro (Pág. 105 y sigs.).

BIBLIOGRAFIA

DICCIONARIO CRITICO ETIMOLOGICO DE LA LENGUA CASTELLANA, por *J. Corominas*. Vol. II, CH-K. Editorial Gredos. Madrid, 1954.

Escribía en una ocasión H. Schuchardt algo así como que la etimología es una ocupación engorrosa, pero necesaria. Con arreglo a las exigencias actuales, el empeño de escribir un diccionario etimológico de una lengua es tarea aterradora, poco menos que sobrehumana, sobre todo cuando, como en este caso, no se trata del léxico limitado —aunque sólo relativamente— de un idioma antiguo, sino del caudal vario e infinitamente complicado de una lengua actual. Siempre he sentido un profundo agradecimiento por los autores de diccionarios etimológicos que, a poco que se acerquen a las exigencias de su labor, ponen desinteresadamente a disposición de todos un valiosísimo cúmulo clasificado de noticias y, en el mejor de los casos, un instrumento inapreciable de trabajo.

Pero en este caso tenemos motivos especiales de agradecimiento. Los que, para usar sus mismas palabras, andamos más o menos extraviados por el laberinto euskérico, estamos en deuda con el señor Corominas por prestarnos tantas veces, en nuestras muchas vacilaciones, un sólido apoyo exterior: incluso llega a ofrecernos más de una vez la explicación directa de voces vascas.

No volveré a insistir, por ser completamente innecesario, sobre las cualidades excepcionales de este gran diccionario. Ya me referí a ellas en este *Boletín* (X, 373 ss.). Recorrer cada uno de los esperados volúmenes a medida que van apareciendo es una aventura llena de sorpresas y no por ello pierde la obra en lo más mínimo su valor permanente de punto indispensable de consulta, que es lo que asociamos siempre con la idea de un diccionario etimológico.

Estas notas, más que una reseña, serán una serie de reflexio-

nes sugeridas por la lectura de los artículos de este segundo volumen. Su alcance, dado nuestro campo de estudio, será necesariamente marginal. Pero creo que, por muy accidentalmente que se relacione nuestra lengua con la que estudia el señor Corominas —y sin duda los contactos han sido bastante más que accidentales—, todo intento de estudiar desde ambos puntos de vista los problemas comunes no puede más que ser beneficioso para todos.

Chabola. Personalmente me siento inclinado a pensar que no tiene origen vasco, es decir a creer que A. Castro estaba muy cerca de la verdad. Según los datos de Azkue, *etxola,* atestiguado ya en los *Noelac* de J. de Etcheberry (1630 o 31) por lo menos, parece la forma oriental (el sal. y ronc. *txabola* «caseta de carabinero» tiene todo el aspecto de ser importación reciente) que va siendo sustituída, en guip. y a.-nav., por *txabola.* Mis padres, por ejemplo, siempre empleaban *itxola,* mientras que la generación joven de Rentería casi no conoce más que *txabola,* en ambas lenguas. En todo caso no es formación vasca: *-ola* «*lugar», frecuente en toponimia, no lo es en el léxico común. Naturalmente *e-* en *etxola* (y en *etxabola*) sería debido a cruce con *etxe.* S. Pouvreau da también *chola,* es decir *xola.*

Chacolí. La eliminación de *-n* se explica tan poco en vasc. como en cast., aunque el señor Corominas tiene todas las disculpas por ser éste uno de los varios procesos míticos supuestos por algunos vascólogos, a cuya cabeza hay que poner el nombre ilustre de Schuchardt. Esa nasal no era originariamente final, sino intervocálica, y la terminación que hay que reconstruir **-ina.* Su *-a* se ha perdido, al menos parcialmente, por confusión con el artículo. Incluso en casos en que la palabra castellana termina en *-in,* la forma vasca tiene *-ina*: cf. *topinaguile* (y *tupina-*) «alfarero» en Leiçarraga, *çelemia* «çelemín» (como *erreguia* «reina»), *chapia* «chapín» (*chapia eguiten deuena* «chapinero»), *escarpia* «escarpín» en Landuchio, *cochiña bi* «dos almohadas», *lau escarpiña* «cuatro escarpines» en Micoleta, etc. En cuanto a *ozpin,* creo que todos los vascólogos se sentirían inclinados a ver en su final *min* y no un representante del lat. *uinum.* La forma «fuerte» de *m,* tras silbante u oclusiva, es también *p,* como la de *b*: *arpin* «llantén» de **ardi-mini* «lengua de oveja» (K. Bouda), *azpantarrak* «especie de polainas», var. de *azmantar* (cf. *Garoa,* 1-2) y hasta guip. *ope* «torta delgada», de **ogi-me(h)e* lit. «pan delgado», con el cual y con *opil* (de **ogi-bil* «pan redondo») tanto ruido hizo Schuchardt al relacionarlos con lat. *offa* y *ofella.* Pero, ¿qué puede ser *oz-*?

Chamorro. Sin que pueda entrar ahora en una discusión, no me siento inclinado en favor de la idea de buscar su origen en vasc. *samur,* principalmente porque el sentido de la voz vasca, en todas las referencias que conozco, se aparta mucho del que sería necesario suponer. Más bien propendaría a buscar una relación, de naturaleza más o menos indeterminada, del final de *chamorro* con vasc. *morroe, morroi, morroin* (ya en S. Pouvreau) «mozo» y «criado», cuyo final supone **-one.* Este nombre podría ser la base del participio guip. *moarratu* «podado», de **morroatu,* formado como ronc. *karrôatu* «helado» de *karrôi* «hielo». El vizc. *morrondu,* que representa el tipo más antiguo de formación, significa «echar vástagos».

Chaparro. La realidad de *atxapar* es indudable; para nosotros es el diminutivo normal de *atzapar.* No estoy en cambio muy seguro de que la silbante inicial de *sapar* sea *s* y no *z.* Al parecer la única autoridad es Oihenart, quien como se sabe empleó dos clases de *s,* alta y baja, para representar *s* y *z,* no sin bastante confusión, pero en mayúsculas, que es el caso de los proverbios 403, 404 y 405, no había posibilidad de distinguirlas gráficamente. Así, aunque efectivamente la mayor parte de los refranes incluídos bajo *S* tienen *s* inicial (*Saihesquia, Senar, So, Sua,* etc.), no es éste el caso del 416, que empieza con *Sourda,* es decir *zurda* «la corde».

Charrán. Como ya he indicado en otro lugar (*Apellidos vascos,* núm. 299), y acaso hayan hecho otros antes que yo, *txarran* «diablo» no parece ser otra cosa que el antiguo nombre de persona *Txerran* «Fernandito»: cf. vasc. *Txanton,* etc. No tiene por tanto relación con *txar.*

Charro. Para la relación entre vasc. *za(h)ar* y *-zar, -tzar* y *txar* es fundamental, como me recordaba hace poco el prof. Lafon, lo que escribió Schuchardt en su introducción a la reedición de las obras de Leiçarraga (Strassburg 1900, p. LXII), que traduzco: «Salaberry da como bajo-navarro *çahar* «viejo» en sentido propio, y *çar* «viejo» en sentido peyorativo («très-commun, de peu de valeur, vieux, usé»); van Eys tiene por arbitraria esta distinción, pero se encuentra comprobada en Leiçarraga». Tenemos, por ej., 1 *Tim.* 1, 4. *Eta eztitecen behá elhe çarretara* «neque intenderent fabulis» o *Iac.* 2, 2, *charqui veztituric* «in sordido habitu». La variante breve *zar, (t)xar,* independizada después, era originariamente la forma que tomaba el bisílabo *za(h)ar* en segundo elemento de compuesto. Esta misma es la relación entre *mihi* «lengua» y *-min* en Oihenart, la de *mehe* y *-me* en *zume* «mimbre» (ya en S. Pouvreau), de *duen* «que tiene»

y *-dun*, de *gehi-* y *-gei*, de *luze* «largo» y *-luz*, etc. Y, puesto que hemos dado a Schuchardt lo que en mérito le corresponde, será justo también decir que fué quien por desgracia puso en circulación la idea de que las vocales vascas se desdoblaban, concepto que tiene tan poca relación con los hechos como las más arbitrarias ideas de Larramendi o Astarloa. Si Schuchardt hubiera hecho algún caso de los testimonios históricos, hubiera comprobado fácilmente que *za(h)ar*, abundantemente documentado en toponimia medieval, fué un tiempo común a todas las regiones vascas. No se puede suponer un proceso fonético de tal alcance a base de *mihimen* «mimbre» y de *ahaire* que *no* significa «aire», sino «melodía», como puede verse en Gèze por ejemplo, y que debe ser un compuesto de *a(h)o* «boca» y *aire* «aire», que es común, como ya vió Lhande. Tanto valdría decir que a. cast. *fee* y *seer* resultan del desdoblamiento de *fe* y *ser*.

Chatarra. Habría que unir *txatal* «pedacito, etc.» con guip. vizc. *atal*, más bien que con *txatar*: cf. *aul / txaul, onil / txonil* «embudo», etc.

Chico. Los testimonios medievales y del siglo XVI dan *chipi*, excepto Landuchio. Sobre la inicial es interesante lo que escribía Axular (p. 18) y traduzco. «... la lengua vasca hace una [es decir *t'*] de dos *tt*, ttipia, ttipittoa, guiçonttoa, haurttoa. Porque el escribir chipia, chipichoa, guiçonchoa, haurchoa no es apropiado entre los que hablan bien vascuence».

Chicharro. Es usadísimo en el País Vasco, en las dos lenguas, y hasta lo ha incluído Azkue, quien por cierto lo llama «turel».

Chicharrón. Uno de los nombres vascos de los «chicharrones», de muy amplia difusión, *gan(t)xigor*, puede tener una sencilla etimología vasca: **gantz-(t)xigor* «grasa quemada, tostada». Y algunos otros se explicarían fácilmente como variantes expresivas de éste.

Chilindrina. No se menciona el nav. (*cordero en*) *chilindrón*, que por lo menos en Guipúzcoa es también muy popular.

Chillar. Cf., junto a *(t)xistu*, el sul. *hüxtü* «coup de sifflet, sifflet», de **hixtü*, con asimilación normal.

Chingar. ¿Podría tener alguna relación con *chinga*, etc. el guip. *txingo(an)*, *txingo(ka)* «sobre un pie»?

Chirla. El vasc. *izkira* tendría que ser precisamente de origen gascón, como *baxera*, etc. «vajilla» o *padera* «sartén». Los reflejos vascos de lat. *ll* y *l* entre vocales son respectivamente *l* y *r*.

Chispa. El ronc. y sul. *txispiltu, txispiltü* «brûlé, grillé par l'action du soleil». (Gèze, *chizpildua* «grillé», S. Pouv.) parece

una variante de tipo expresivi, del más general *kiskaili, kaskaildu, kiskali, kiskaldu, kiskildu,* etc. «requemado».

Chistera. También *xixtera* debe explicarse como préstamo del gascón (v. más arriba *chirla*).

Chopa II «cobertizo que se colocaba en la popa, junto al asta de la bandera, para el piloto». No soy muy aficionado a buscar etimologías vascas a voces románicas y no puedo menos de alabar la extremada prudencia del señor Corominas en esta materia. Por una vez sin embargo me atrevería a sugerir que existe a.-nav. guip. vizc. *txopa* «popa» (lab. *xopa,* en Haraneder «chopa, vnt-ciaren guibeleco aldea»), que además significa, en guip. y vizc., «armario de popa». Nadie puede poner en duda el origen latino último, pero (*t*)*xopa,* de *popa,* se explicaría en vasc. como *Txeru* «Perico» o *txibista* de *begizta* «lazada» (cf. *begi* «ojo»), *txantxigor* de *gantxigor* (v. arriba), etc.

Chorlito. Schuchardt ya explicó vasc. *txoarre, txolarre* como *txori arre* «pájaro pardo» (*Das Baskische und die Sprachwissenschaft,* 26, n. 1), en relación con esp. *pardal,* y esta explicación parece definitiva.

Chorro, n. 2. Hay también sul. *hürrüpâtü.*

Choza. S. Pouvr. trae «Choça, O[ihenart], tugurium, chola». Azkue señala el vizc. de Marquina *txosna* «choza pequeña».

Churre. En relación con lo que se ha dicho arriba sobre *za(h)ar,* el sul *zühür* con las dos vocales nasales, el ronc. *zûr,* b.-nav. lab. *zuhur,* a.-nav. del Baztán, b.-nav. de Valcarlos *zugur,* vizc. de Marquina *zuur* permiten reconstruir una antigua base disilábica, **zunur,* que a su vez podía proceder de **zurur* por disimilación. En cuanto al sentido, la acepción «prudente, sabio» parece más antigua que la de «tacaño, avaro»: la encontramos ya en Dechepare, y en Leiçarraga, *Mt.* 2, 1, *çuhurrac* son «los magos». En el habla de Rentería, donde *zur* es exclusivamente «tacaño», el sentido antiguo se conserva en el refrán *zaietan zur eta iriñetan ero,* «prudente en salvado y loco en harina». No veo dificultad para pasar de ahí a la idea de «económico», y aún a la de «avaro», pues ese refrán me lo dijeron por Toledo: «Derrochador de harina, ahorrador del salvado». El cambio inverso me parece mucho más difícil.

Dado. Hay *dato* «dado» en el suletino Tartas (*Onsa hilceco bidia,* 1666, p. 69).

Dalle. Hay formas vascas orientales con *-u,* sul. *dâllü,* etc.

Deleznarse. Junto a las formas aragonesas y bearnesas (*eslená, eslees,* etc.), hay que poner las formas vascas del nombre de la «narria», *le(g)a, lera, leña, li(g)a, liña,* sul. *liâk* pl. con

acento sobre la última vocal, que suponen **lena*, de donde parcialmente **lina* (cf. sul. *harína* «arena», *khatína* «cadena» o guip. vizc. *iñor* «alguien» de **e-nor*, etc.). El hecho de que el suletino no tenga **leha* o **liha* favorece la idea de que se trata de un préstamo, pues supone una acentuación **léna*, no **lená*, cf. sul. *báke*, no **bákhe*, etc.

Despilfarrar. Cf. vasc. *p(h)ilda* «andrajo, etc.», que puede originarse fácilmente por disimilación de **filpa* o **pilfa*.

Destellar. Me parece razonablemente claro que formas como *dirdir, dizdiz, dirdiz* «destello», *dist egin* «brillar», e incluso *(t)xistmist* «relámpago», ya en Leiçarraga, son creaciones expresivas. La representación segura de lat. *destillare* está con otro sentido en *istil, listila* «charco, gotera»: su primera *i* tiene fácil explicación vasca aún partiendo de lat. *e* (cf. *midiku* «médico», *tipula* «cebolla», etc.).

Dogal. Me parece que también podría derivarse de *ducale*, o mejor de una forma con la oclusiva ya sonorizada, el vasc. *ugal, ubal, u(h)al* «correa», etc.

Duela. S. Pouvr. da *duga* »douelle de tonneau».

Duerna. Cf. *dorla* «depósitos en que se hace la sal» en Salinas de Léniz, según Azkue.

Ea. En todos los dialectos vascos se conocen variantes como *(h)eia* (de donde seguramente *heiagora* «suspiro», tan empleado por Leiçarraga), *ea.* En guip. y vizc. *ea* (ya desde Capanaga por lo menos) sirve para introducir oraciones subordinadas, aunque Azkue no lo indica.

Echar. ¿Se podrían relacionar con el arag. *chito* «retoño» las formas vascas *txito, txita, txitxa* «polluelo»?

Empeine. No carece de interés, en relación con su etimología, que el vasc. *oin-orrazi* «empeine» significa literalmente «peine del pie». Es casi seguro que hay que leer *oin orraçian (luma)* «(clavada) la pluma (es decir, la flecha) en el empeine», como hacen Guerra y Gorostiaga, en un cantar de banderizos que nos ha transmitido un ms. del siglo XVI, aunque su antiguedad es sin duda mayor (v. *RIEV* 3, 120, n. 2 de la p. 117).

Empeltre. Cf. sul. *enphéltat* «greffer», part. *enpheltátü.* El mismo origen tiene en definitiva, como creo señaló ya Meyer-Lübke, el guip. vizc. *mendu* «púa de ingerto» e «ingertado».

Emplear. El vasc. *enplegatu* es conocido al menos en textos antiguos (Axular, 5, etc.).

Encante. Hay b.-nav. sal. *enkante* «almoneda, pública subasta». En Rentería *enkanteko beia* significa, según me han expli-

cado, una vaca que, por haber muerte de enfermedad, ha tenido que ser vendida ocultamente.

Engendrar. Me parece próximo a la imposibilidad que el sul. *géñha,* part. *geñhátü,* «économiser» según Larrasquet (v. en este mismo número el vocabulario añadido por Oihenart a sus poesías, publicado por el señor Lafon, s. u. *guenhazea*), proceda del lat. *ingenerare,* como quería Meyer-Lübke, opinión que no hace suya el señor Corominas.

Enruna. Entre nosotros se piensa, y creo que con razón, que *Pic de la Rhune* no pasa de ser una manera arbitrariamente «distinguida» de escribir el nombre del *Larrun,* como *del Cano* por *de Elcano,* etc. Su etimología podría no estar alejada de *larre* «prado».

Entecarse. Cf. vizc. *endeka* «enteco», *endekatu, endakatu* «entecado, degenerado».

Epecha. El nav. *epecha* no es en realidad otra cosa que el vasc. *epetx, txepetx* «reyezuelo», lo que no quiere decir que no sea correcta la etimología propuesta por el autor.

Erraj. El vizc. *errats* es claramente *err(a) ats* «olor a quemado».

Escalaborne. Cf. vasc. *eskalanpo, eskalapoin, eskalaproi,* etc. «zapato de madera» o «estribo cubierto».

Escarcha, n. 8. Como nombre de la «escarcha» *bitsuri* (atestiguado sólo por Larramendi al parecer, que escribe *bitsurritu* el participio derivado) podría muy bien ser **bits zuri* «espuma blanca»: en *in(t)ziar* el primer elemento sería *intz* «rocío».

Escatimar, n. 3. Oihenart era suletino de nacimiento, y vivió luego en St.-Palais, en la Baja Navarra. Pero el detalle no tiene mayor importancia, porque la lengua en que escribe no es su dialecto nativo.

Escorrozo. Cf. también a.-nav. guip, vizc. *gorroto* «odio», ya en los Refranes de 1596 que traducen «malquerencia».

Escudo. Cf. vasc. *ezkutu izkutu* «secreto (sust. y adj.)», *ezkutatu izkutatu* «ocultado». El primero es probablemente postverbal.

Esguin. Hace ya bastantes años (*Emerita* 18, 470 ss.), me referí a esta palabra admitiendo la etimología propuesta por F. Castro Guisasola, en relación con vasc. *izoki(n),* que supone **izokina,* que no sé si no está atestiguado: en S. Pouvr. *içokina* «saumon», p. ej., ¿quién sabe dónde acaba el tema y comienza el artículo? Pasaba por alto, como se ve, y hace falta distraerse mucho para ello, que difícilmente podía conservarse lat. *c'* como

oclusiva en asturiano. Ahora veo que D. V. García de Diego (1) propone un lat. **esoquinus*, de cuya verosimilitud no soy el más autorizado para hablar, pero que me parece fabricado demasiado *ad hoc*. No obstante, y a pesar de todo, me resisto a aceptar que no haya ninguna relación entre *izoki(n)* y *esguin*. Tratándose de un término de pesca, ¿no podría admitirse que la influencia vasca se dejara sentir de una o otra manera hasta Asturias, si no hay explicación mejor?

Estrujar. Para explicar el vasc. *dol(h)are, tolare*, etc., «lagar» me parece mucho mejor partir de *torcular*, más exactamente de **tor(c)lare*, que de *doliarium* «bodega», como hace por ej. Rohlfs, *RIEV*, 24, 34. Para la pérdida disimilatoria de la primera vibrante cf. vizc. *adore* «ánimo, fuerza vital», en Larram. *ardore* («Estar de buen aire... *ardore.. onecoa*. De mal aire... *ardore gaistocoa*»).

Farota. Parece del mismo origen *farata* «presuntuosa, vanagloriosa», atestiguado sólo en los Refr. de 1956: *faratia*, que Azk. incluye en el mismo artículo como voz de Oihenart, está escrito *facatia* en el ms., como leyó J. de Urquijo, *RIEV* 4, 228.

Farra. Se emplea también en gallego actual, y en sentido no muy alejado del vasco.

Fatigar. Cf. vasc. *adikatu* «cansado» (Refr. 1956, 277 y 357): *-katu* por *-gatu* puede deberse al frecuente sufijo participial *-katu*.

Favo. De *fauus* más un suf. parecen formadas las variantes de uno de los nombres vascos del «panal»: a. vizc. *abaa* (Refr. 1596, 5, *abaaric ez*), vizc. *aba, abai* (*abaiko*), *abe, abao, abau*.

Favor. El señor Corominas da sencillamente el vizc. *apoñu* «humedad causada por la blancura de tiempo» (var. *apaño*), «borrasca, lluvia con viento» entre los descendientes modernos de *fauonius* sin mencionar que para Schuchardt era un cruce de *afa* + *fauonius*. En vista de casos como vasc. *ezpara* «avispa», *alphore*, etc de *uaporem*, etc., la única ventaja de esa hipótesis es su complicación. Añádase además, a pesar de la diferencia de sentido, el vizc. de Aramayona *afoñu* (escrito *afoiñu* por Azkue) «olor».

Fayanca. El vasc. *sabai* (sul. ronc. *sabái*), *sapai* (y *sapai(ll)o*) «desván, etc.», nav. arag. *sabayao*, ¿no tendrá relación con gall. *fayado*, etc.? Una *f* antigua explicaría muy bien la alternancia *b* / *p* de las formas vascas. Suponiendo para inicial el prefijo

---

(1) Núm. 2.472 de su **Diccionario etimológico español e hispánico**, cuya reseña, por apremios de tiempo, aparecerá en el próximo número de esta revista.

sub-, no sería difícil pasar de **sobai* a *sabai*, como de *beko* «pico» (S. Pouvr.) se ha pasado a *moko*.

Fe. En vista de a. cast. *a la he*, cabe sospechar si el vasc. *alafede* «a fe» no será íntegramente un préstamo, a pesar de vasc. *ala* «así, de aquella manera», *alajainkoa*, etc.

Feria. También b.-nav. *feries* (en Rentería *peries*) «de mala fabricación, de pacotilla».

Feudo. Podría muy bien ser el origen de vizc. de Izpaster y Ondarroa *dedu* «honra, decoro».

Firme. Hay otros representantes vascos de *firmus, firmis*: *berme*, ya en el Fuero General de Navarra, *fermu* en Leiçarraga, y probablemente vizc. *kirmen* «fiel, leal», de **birme*, **pirme*, con disimilación y repercusión de la nasal, con valor de sustantivo vizc. *kermen* «fuste, habilidad». Ante *r* + *consonante*, y con *e* en la sílaba siguiente, es difícil saber si una palabra vasca tiene *e* antigua o *i* en la primera: cf. *erten* e *irten*, *kerten* y *kirten*, etc.

Flauta. Cf. vizc. *plauta* «taco, trabuquillo de saúco» y *plausta* «id.» y «saúco», cuya *-s-* se explica como la de vizc. *mustur* junto a *mutur*, etc.

Fracción. El guip. *errep(a)in* «estribillo», en Landuchio *errefayna* «refrán», supone también **-ain* de **añ*: cf. guip. *gabirai* «gavilán», Land. *gauiraya*, etc., de **-an* + *vocal*.

Fraile. Parece que el a. cast. *frad(r)e* está representado por *faderra* «monje» y «ermitaño» en Landuchio, del cual sería un derivado, aunque no se ve bien cómo estará formado, el a. vizc. (Refr.) *parrahu, perrau* «ermitaño».

Fulano. Cf. vizc. *ulain* «tal».

Furnia. *Uribe*, al menos en la mayoría de los casos, debe ser el apellido vasco formado con *uri* «villa» y *-be*.

Fuste. ¿No representará un derivado del lat. *fustis* el vasc. *ustai* «aro, etc.»?

Gaceta. Al grupo de it. *gazza*, fr. *geai*, etc. habrá que añadir el a.-nav. guip, vizc. *kaio* «especie de gaviota».

Galayo. Con todas las reservas de rigor, se puede apuntar que vasc. *garai* «alto», al parecer un derivado de *gara*, tan abundante en la toponimia, corresponde exactamente a cast. *galai-*.

Gamarra. Como nombre de dos poblaciones alavesas, *Gamarra maior* y *minor*, el nombre propio aparece ya en 1025, en la Reja de San Millán.

Gamboa. El nombre de la población alavesa aparece escrito en el mismo documento *Camboa*. Hay que señalar la curiosa particularidad de que los varios *Gambo*, *Cambo* de Guipúzcoa, Navarra y Labort designan fuentes de agua mineral o por lo menos

de agua a la que se atribuyen virtudes especiales (*Emerita*, 18, 479 s.).

Gamella. Vasc. *ganbela* y *ganbelu*, etc. suponen una forma latina con *-ll-*.

Gamo. Aparte de que Chaho es poco fidedigno, le era menos familiar el español a causa de su condición de suletino, por lo que fácilmente podía tomar como palabra vasca el hispánico *gamo:* v. la inclusión de *choza* por Oihenart más arriba. He conocido un labortano a quien el guip. *lapitz* «lápiz» le sonaba maravillosamente a palabra vasca, y lo mismo le puede pasar a un guipuzcoano con *fildefer* «alambre» por ejemplo.

Ganar. Hay también vasc. *azi(e)nda* «ganado» (vacuno, lanar, o caballar, según los lugares).

Gandido. V. H. Gavel, «Sur un proverbe en deux langues», *RIEV* 2, 479 ss.

Garra. Cf. con *garrancho, garrancha,* el vasc. *txarrantxa* ta 2), hay que señalar que el guip. *mauka,* lit. «manga», significa precisamente «ganga».

García. Modificando ideas anteriores, defiendo en un artículo que aparecerá en el homenaje póstumo a D. Joaquín Mendizábal, conde de Peñaflorida, que el vasc. *azeari, azeri,* etc. «zorro» (y probablemente el vizc. *luki* «id».) son en su origen nombres de persona: cf. med. *Aze(n)ari* y lat. *Lucius.* En cuanto a vasc. *(h)artz* «oso», creo, como he indicado ya repetidas veces, que puede pensarse en un origen indoeuropeo, pero precisamente no céltico.

Garra. Cf. con *garrancho, garrancha,* el vasc. *txarrantxa* «carda para limpiar el lino».

Garúa, n. 2. El a vizc. *kain* «niebla» tiene efectivamente esta forma (Refr. 449, con artículo, *cayna),* y lo mismo debe valer para *kain* «vaho que recubre los cristales» y «nubarrones». Si procede de *caliginem,* parece raro que haya perdido su *-r-* ya en el siglo XVI; por otra parte, su final *-ain* supone que se trataba de una forma disilábica, no de un diptongo, pues el vizc. redujo *-ain* a *-an:* vizc. *ezpan, gan, zan,* com. *ezpain, gain, zain,* etc. El ronc. *kain* «gurripato» es evidentemente una variante evolucionada de *kaden* (ya en Refr.), pero, ¿qué hay que pensar de los sentidos «materia purulenta» y «suciedad que deja en las manos la ubre de las ovejas, vacas y cabras»?

Garza. Para ser un préstamo del cast. el vasc. *koarza* (que aparece ya, si no me equivoco, en B. de Echave y en Ysasti) no deja de ofrecer dificultades formales. En cuanto a *ugaria,* seña-

lado por Larramendi, se puede sospechar si su segundo elemento no será extraño: cf. gasc. *garie* «gallina». La formación sería parecida a la de *urollo* «gallineta» y «martín pescador», lit. «gallina de agua».

Gayo. Algunos han relacionado el vasc. *jai, jei* «fiesta» con oc. *jai* «alegre», «gozo». En una zona vizcaína «día de fiesta» es *eguzari.*

Gazmoño. El análisis de *miazkatu* es *mi* «lengua» + *-a-* artículo + *-z-* desinencia de instrumental + *-ka-* suf. adverbial + *-tu.* Hay otra formación análoga, sin *-ka: mi-a-z-tu,* de donde *miztu,* que podría representar también el instrumental indeterminado, es decir sin artículo.

Glera. Para *Laredo,* v. A. Tovar, *Cantabria prerromana,* Madrid 1955. No creo, si no hay otras razones, que el vasc. *larre,* tenga que ver con el lat. *glarea.*

Gorrión. Es muy fácil que vizc. *kurrilloe, kurloe,* y desde luego a. -nav. *gurrigoi,* guip. *burrigoi,* no sean más que adaptaciones del nombre romance: hay ejemplos de *ll* que se desarrolla detrás de *i.* La *u* de la primera sílaba es normal (cf. *mugitu* «movido», etc.). S. Pouvreau no era vasco, aunque ejerció su ministerio varios años en el país de Labort.

Gozne. Cf. b.-nav. *gontza,* a.-nav. lab. *kontza, kuntza,* a.-nav. guip. lab. *ontza,* sul. *guntz* «gozne». La indicación de Azkue de que el a.-nav. *untza* significa «quicio» acaso sea un error.

Gozque. Cf. *potxo* «perrito».

Grulla. En Landuchio «grulla, aue» es *gurrugurrua.* En cuanto al nombre de *Tafalla,* la totalidad de las abundantes menciones de los siglos XI y XII incluídas en C. E. Corona Baratech, *Toponimia navarra de la Edad Media,* suponen *ll.*

Guardar, n. 8. El *La Guardia* de Vizcaya será probablemente el *Laguardia* alavés. Si no es así, éste falta por añadir.

Guitón, n. 1. Con el nav. *gito* «gitano», cf. sal. ronc. *zito, xito,* guip. *ijito* «id». Su origen debe ser efectivamente *Egipto.*

Gusano. Parece mejor relacionar el vizc. *usan* «sanguijuela» con las otras variantes del mismo nombre: *izai, izain, itxain* (ya en S. Pouvreau), *zirain* (a.nav. de Elcano), *zizain, zizeñ, xinxin(bare),* nav. *chichán,* y aun algún otro. Schuchardt propuso, aunque no tengo a mano la referencia exacta, que su origen último sería *sanguisuga:* más bien parecen apuntar a algo así como **su(g)sáñ.* Es cierto que el punto de articulación de la silbante vizcaína no concuerda con la *z* de las demás variantes, pero, como Azkue no cita a ningún autor, no habría dificultad para

atribuir la *s* a la confusión de *s* y *z*, prácticamente general en el vizc. actual.

Gusarapo. Cf. *usalapa, uxalapa* «gusarapo», que Azkue toma de Araquistain. Yo creo que *sapaburu* o *zapaburu* «renacuajo» es conocido en el vasco actual, pero no puedo decir dónde.

Hato. Cf. ronc. *atu,* b.-nav. lab. *hatu,* sul. *hâtü* (en Azkue por error, *hate)* «bagaje, muebles, mobiliario», ronc. sul. «rebaño». Leiçarraga traduce «episkeuasámenoi» en *Ac.* 21, 15 por *hatuac harturic,* y Astarloa, *Discursos* 587, da *atua* «atado de ropas».

Haz. Formas de tipo no castellano en ronc. *áxe,* sul. *háxe* «fardeau, transporté à dos d'homme».

Helecho. En vista del vizc. *ira* «helecho», hay por lo menos que poner entre paréntesis la idea de que vasc. *iratze* (sul. *i(r)âtze)* procedan de lat. *filicem,* aunque esto no es naturalmente imposible.

Herencia, n. 4. Como señalé en *Apellidos vascos,* 298, el apellido *Heredia* puede muy bien proceder de Alava. Me alegro de haber tenido la misma sospecha en cuanto a su origen que el señor Corominas.

Hierba. Para la acepción «veneno» o «filtro», cf. ronc. *beragile, beragin,* sul. *belhagile* «brujo», lit. «fabricante de yerbas».

Hierro. El bilbaíno *erradacatillu* es el continuador del vasc. *erratillu, erretillu* (de *errada* + *gatillu*), que se encuentra en S. Pouvr. *("Erretillua,* plat de bois pour hacher la viande») y en Moguel, *P. Ab.* 54, a quien traduzco: «El *erretillu* es el plato de los vascos. El que nos van a traer tendrá por lo menos 40 años, y durará otros tantos».

Hincar. Cf. el vasc. *bel(h)aurikatu* (analógico *belaunikatu)* que es *fincar los ynojos,* no solamente por el sentido, sino también porque *-ikatu* = *ficado.* El vizc. romance *ylso* «mojón», se documenta en una escritura de las Encartaciones de 1507. V. E. de Escarzaga, *Descripción histórica del valle de Gordejuela* (Bilbao, 1920), 15 ss.

Holgar, n. 4. El bilb. *holgando* «en broma» es más bien vasco, en cuanto al sentido naturalmente: cf. vizc. *olgeta* «diversión, chanza», part. *olgau,* etc. (N. 7). El b.-nav. sul. (Gèze) *elge* «champ, plaine cultivée», (Larrasquet) *élge* «plaine», no deja de ofrecer dificultades para ser relacionado con *olca:* entre otras, el sul. no sonoriza tras *l.* Hay además *elgata (Nafarroa elgataco)* en el prov. 372 de Oihenart, que significa «alta» y es muy difícil separar de *elge.* ¿No podría ser éste un postverbal derivado de **elgatu, elgata* < *el(e)vata?*

Hollín, n. 6. El vasc. *zori,* en a.-vizc. (Poza, Capanaga) «agüe-

ro», no es, como explico en otro lugar, más que una variante de vasc. *(t)xori* «ave, pájaro»; más exactamente *(t)xori* es la forma expresiva que, a consecuencia de la divergencia de sentidos, ha quedado separada de la básica o normal. La etimología vasca de *sorgin* no deja de ofrecer graves dificultades. Partiendo de *zori*, se esperaría **zol-* o por lo menos **zor-*; si se supone que su primer elemento es lat. *sortem*, llegaríamos a **zortagin* (cf. *zort(h)e* «suerte») o por lo menos a **zorkin* de **zort-gin*.

Hongo. Hay además *onto, ontto*, forma citada por Larramendi, que es la que sigue empleándose exclusivamente en buena parte de Guipúzcoa.

Honor, n. 2. El vasc. *e(h)ortzi, ohortze, or(t)zi* «enterrado», ronc. *ôrzi* a.-vizc. (Refr. 93) *orzitu* u *ortzitu*, está probablemente formado sobre *o(h)ore* «honor» + *-z-* suf. de instrumental + *-i*.

Hostia. La idea de que vasc. *ostera*, exclamación de sorpresa, proceda de la exclamación sacrílega *hostia* es una de esas ocurrencias de Schuchardt más dignas de figurar en una publicación festiva que en estudios lingüísticos. *Ostera* significa «de nuevo», y no tiene nada de particular que se emplee para decir, sorprendido, «Pero, ¿otra vez?».

Hoto. Convendría por la forma el vizc. *otu* que hoy significa «ocurrir, venir a las mientes». En los Refr. de 1596 significa «rogar» y Astarloa, *Discursos* 568, lo explica así: «Hoy la común acepción de este verbo es acometer, o tomarla con alguno. Decimos *otu deuscu*, nos ha acometido, la ha tomado con nosotros...»

Hoya. Al lado de vasc. *(h)obi*, que tiene precisamente esta forma por lo menos en Leiçarraga y Refr. de 1956, Lizarraga el de Elcano emplea *obia* (*obia bat, obiatic, obiara*, etc.) «fosa, sepultura». Pero Oihenart cita también *odi* como palabra altonavarra: «Mangeoire. Il se prend aussi pour vn vallon enfermé entre des Montagnes.»

Huero. Conviene recordar que el vasc. *gori*, que por la forma pudiera ser un antiguo participio, significa «ardiente, hirviente, incandescente» y ya fué relacionado por A. Tovar con las voces célticas.

Humo. El vizc. *umao*, y el más extendido *umo*, significan, según Azkue, «maduro, sazonado; se dice de las frutas conservadas, a diferencia de las que maduran en el árbol, que llevan otros nombres.» Recordando la importancia del humo como agente de conservación y la grafía *humao* que emplea Micoleta («*sagarrá, humaoá* que quiere decir la manzana madura; y el plural, *sagarra-c humaoac*», f. 2), se puede pensar si su origen

no será el cast. *ahumado*. Por si la pérdida de *-d-* pareciera demasiado temprana en el siglo XVII, recordaré que Micoleta escribe también *bocaoa* «bocado»: cf. vizc. mod. *kupau*.

Igüedo. En relación con los varios nombres del cabrón aquí estudiados, se podría mencionar el nav. med. *ueko* que es un *hápax* en cuanto alcanzan mis conocimientos. Aparece en un privilegio de Sancho el de Peñalén, confirmando en 1074 por Sancho Ramírez, y publicado por D. J. M.ª Lacarra, *Boletín de la Comisión de Monumentos de Navarra*, 2, 558 ss. En él ocurre el pasaje frecuentemente citado «soto uno, que dicitur a rrusticis Aker Çaltua, nos possumus dicere saltus ircorum». Y, añadido entre líneas, según el editor, de tinta más pálida, pero en letra visigótica, va la traducción romance: *soto de ueko*.

Irasco e *iratxo* no serían difíciles de unir, tratándose de voces vascas, puesto que *-sko* (cf. *olla-sko* «pollo») y *-txo*, *-txu* son sufijos conocidos.

Ira. Creo que el a. cast. *irado* es el origen del *hápax iradu* en Refr. 83: *Yradu noa nayra* «Apriessa voy a lo que desseo». No están lejos del sentido «apresurado» empleos de *irado* como: «mouyeron por un agua muy fuerte e muy yrada, / Ebroll' dixeron syempre as[s]y es oy llamada» (*Fernán González*, ed. Zamora Vicente, 140 c-d, que se repite casi literalmente en 356 b-c).

Izaga. Hay que repetir que *-aga*, aunque quizá pueda señalarse algún ejemplo, es muy poco común en el léxico vasco, fuera de la toponimia.

Izquierdo. Nada más lejos de mi intención que pretender decir algo decisivo sobre las muchas hipótesis tan bien expuestas y discutidas por el señor Corominas. Me limitaré a observaciones de detalle. No cabe duda, en primer lugar, de que vasco *ezker* tiene *z* en todos los lugares que distinguen *z* y *s*. No es válido el argumento de la confusión de *z* y *s* ante oclusiva, porque la confusión se ha efectuado en sentido contrario, como repetidamente ha subrayado el prof. Bouda: autores que distinguen perfectamente ambas silbantes entre vocales, escriben *s* por *z* ante oclusiva. Además la silbante predorsal de *ezker* tuvo que resistir a la asociación natural con la apical de *esku* y *eskui(n)*, etc. En segunda lugar, si queremos pensar en «mano torcida, contrahecha», no es necesario partir de *oker* (*Okerhuri* ya en 1025), sino que hay también *oiher*. Para Oihenart y S. Pouvr. «torcido» es precisamente *oiher*: «*Oiher*. Oblique, tortu, qui nest pas droict; *bide oiherra*, chemin qui nest pas droict mais va par destours (oih)», S. Pourv. traduce *oker* por «borgne», y ese sentido está comprobado por el refrán núm. 49 de Sauguis y el 54 de Ysasti.

Finalmente, el sul. acentúa *ixkér* (Larrasquet), y el ronc. (Isaba y Uztárroz) *ezkér*, es decir la sílaba final, lo que no es normal. Claro que en las causas de esa anormalidad pueden encontrar apoyo casi todas o todas las teorías, pues puede deberse 1) a composición, 2) a contracción, 3) a pérdida de la sílaba final o 4) al hecho de tratarse de un préstamo.

Jaez. Cf. sal *jaiz* «dimensión, talle» (con *j* española), Rentería *jaizki* (con el suf. -ki), Oyarzun *zaizki* «casta».

Jaro, n. 3. El a. vizc. *saru* «overo» es un *hápax* de los Refr. de 1596, y no puede excluirse la posibilidad de que se trate de una errata por *laru*: en el núm. 522 hay efectivamente *baloy* por *basoy*. Así lo ha supuesto J. Gorostiaga, *Vocabulario del refranero vizcaíno de* 1596, Salamanca 1953, al menos implícitamente.

Jijallo. Sits «polilla» está muy extendido, pero *sits* «basura, estiércol» es una variante del común *sats*.

Jira. Cf. Refr. 48 *oguiari leyoe jira* «harian regozijo al pan», donde *j* estará por *x*, como es frecuente en ese texto; en un *ms.* escrito en Oñate hace 1790, *Mundu onec... orain emuten dituban frutu eta gira mueta guztiac*, «Todos los frutos y «jiras» que da ahora este mundo». Sigue vivo el vizc. *jera, txera* «acogida», de donde *jaramon* «hacer caso», lit. «dar acogida».

Jirón. El vasc. *txira* «exutorio, fuente que da salida a los malos humores del cuerpo» era para mi madre sencillamente «llaga», como *txiratu* «llagado». ¿No estará también relacionado (*i*)*xira* «hiedra», en vista de b.-nav. lab. *xira* «hoja de hiedra que se coloca sobre una herida»? Cf. también, en relación con *chiros* «andrajos», etc., el antiguo vizc. *txiro* (Refr. 1596) «pobre».

Judío. Aunque Azkue por razones desconocidas no lo incluye, *judegu* «judío» es corriente en textos vizcaínos antiguos (no en Landuchio, que escribe *judu*) y aparece muchas veces en el citado *ms.* de Oñate. ¿No estará vivo todavía en alguna parte?

Justar. Cf. vasc. *jostatu* (*xostaka, txostaka*), *dostatu* (*tostaka*) «divertirse, recrearse».

Aquí terminan estas reflexiones más o menos extraviadas. Muchas más sugiere la lectura del volumen que comentamos, siquiera marginalmente. Pero sería a todas luces injusto hacerle responsable de la calidad de este comentario. Las limitaciones personales siempre son dolorosas, pero mucho más al hacer la reñeña de un libro como éste.

L. M.

LOPE GARCIA DE SALAZAR, Las Bienandanzas e Fortunas, por *Angel Rodríguez Herrero.* Bilbao, 1955.

Ha prestado el editor un excelente servicio a los investigadores de la historia vasca al proporcionarles un texto correcto y, sobre todo, muy manejable, de «Las Bienandanzas e Fortunas», de Lope García de Salazar, en el que se contiene la fuente casi única de la historia medieval del pueblo vasco. La edición anterior, de Trueba-Camerón, era muy defectuosa, particularmente en su parte trasliterada. Como, por otro lado, se hallaba desprovista de índices, siempre necesarios, pero mucho más en una redacción tan desordenada que no obedece ni a sistema ni a cronología, prestaba muy pocas seguridades al historiador, por lo primero, y le sometía a una torturante labor de rebusca, por lo segundo. Hoy, con los índices completos que ha formado Rodríguez Herrero y con las reproducciones fotográficas, no demasiado bien obtenidas, del Código de la Academia de la Historia, puede el investigador afirmar su paso. No ha pretendido, sin embargo, el editor realizar una edición crítica, porque, perdido el original, pero presente una copia muy directa y autorizada, no había por qué manejar copias deleznables en modo alguno comparables con lo que se puede llamar arquetipo ya logrado. De todos modos, la trasliteración ha sido cuidadosa y su autor, si ha pecado, ha pecado por carta de más. Le debemos, pues, gratitud.

Pero, ya que, como todos sabemos, están puestas a punto doctas anotaciones de don Darío de Areitio al Códice de Lope García de Salazar, no estará de más invitar a tan esclarecido operario de nuestra historiografía, a que nos regale con los resultados de su erudición y de su buen sentido histórico.

Ello nos proporcionaría ocasión para envolver en un común aplauso a los señores Areitio y Rodríguez, que bien se lo merecen.

F. A.

LUIS MICHELENA. Apellidos vascos. (Segunda edición. San Sebastián, 1955).

La Biblioteca Vascongada de los Amigos del País nos ofrece la *segunda edición* del libro de Luis Michelena *"Apellidos vas-*

cos". Ese pequeño detalle indica su éxito. Como ocurrió con *Los Vascos* de Julio Caro Baroja y con *La lengua vasca* de A Tovar, se ha agotado la primera edición en un plazo breve.

Indudablemente no es sólo la materia o contenido de *Apellidos vascos* (con todo y ser tan aficionados los habitantes de esta región a bucear en el origen de su apellido), lo que le ha dado éxito, sino también la garantía de su autor, de cuyas dotes y solvencia nadie duda, tanto por la seriedad de los trabajos dados a la luz, como por los que tiene en preparación.

La nueva edición viene *corregida y aumentada*, y recalcamos los adjetivos por ser reales (el hecho de haber pasado de 158 páginas a 185, lo dice claramente). El autor ha modificado algunos conceptos y datos de la primera edición por una depuración hecha al disponer de nuevas fuentes, y ha introducido elementos que vienen a completar algunas lagunas de aquella.

Según nos indica en el prólogo a la segunda edición, ha tenido en cuenta el artículo de A. Luchaire *Sur les noms propres basques contenus dans quelques documents pyrenéens des XIe, XIIe et XIIIe siècles;* así como el trabajo de J. M. Piel, *Nomes de possessores latino-cristiãos na toponimia asturo-galego-portuguesa;* el *Vocabulario de Landuchio* (en vía de publicación por el «Seminario de Filología Vasca Julio de Urquijo»); el Diccionario manuscrito de Sbarbi-Urquijo, amén de otros trabajos.

Esto le ha permitido algunas (muy pocas) rectificaciones, y, sobre todo, notables ampliaciones, que, sin afectar en lo fundamental al conjunto, sí aclaran puntos de vista y suposiciones (p. ej. la identificación de *Santurcegui* con el actual *Satrustegui*, confirmada por un nuevo dato), que dejan de ser meras hipótesis.

La verdad es que muy pocos artículos han mantenido su forma primera.

Las nuevas aportaciones arrancan de los documentos medievales, en gran número. Cantera que no ha sido debidamente tenida en cuenta en los trabajos hechos sobre el particular hasta la fecha, y donde pueden esclarecerse ciertos problemas que dejan de serlo con sólo acudir a los siglos X al XIV. Es evidente que la toponimia medieval, hecha salvedad de posibles errores de copia, nos conserva formas cuya evolución posterior las ha alejado de las que nos testimonian las escrituras antiguas.

En esta nueva edición de *Apellidos vascos* esos testimonios medievales afianzan el conocimiento de determinadas variantes, y pueden interesar para el estudio de la fonética vasca en general.

Y entremos en esas adiciones y rectificaciones mencionadas anteriormente, de las cuales hemos espigado algunas muestras que evidencian la importancia de las modificaciones introducidas.

Rebate a J. Gorostiaga que atribuye a *ager-/agir-* (*Aguirre*, etc.) origen latino en *agger* «terraplén, dique» (N.° 11).

Completa (N.° 18) lo referente al sufijo *-ain*, modificando parte del criterio de Caro Baroja, con las aportaciones de J. M. Piel, referentes a lo portugués. A la vez no acepta la hipótesis de D. M. de Lecuona al renovar la de Bonaparte, que veía en *-ain* el sufijo vasco de genitivo.

A propósito de *Amunna* (N.° 44), refuerza argumentos con menciones documentales de Leyre (1097), San Millán, Berceo, etc.

Con referencia a los nombres en *-ano* (N.° 47) acepta sugestiones de Piel, aunque rechace algunas propuestas, como para *Ormijana, Subijana* y *Suvillana*.

Hace consideraciones sobre *andur* «ruin», comparando con *Mezquina* (53b).

Contesta a Gárate (54), en lo referente a *Durango*, y es de destacar su afirmación de que «muchos nombres del País Vasco, »sólo por razones de principio, que tienen poco que ver con ra»zones objetivas, puede nadie empeñarse en explicar por el vas»co, a pesar de la pobreza de resultados obtenidos en ese for»cejeo».

Se extiende considerablemente (58) en la explicación de *Anso* < *San(t)so* < *Sancho* (Cf. *Sansoain*).

Explica (65) *Apricano* < **Africanu(m)*. *Aper/Apre* (gen. de *Aper*, o *Aprius*). Ampliación en lo referente a *Garcia* (99), que Luchaire remonta a *Harze*, nombre de un vasco de 1119.

Interesante es la nueva redacción del artículo acerca de *bele, bela* y sus derivados (148), con testimonios documentales de la Alta Edad Media, así como respecto a *Velasco*. Suposición de una raíz distinta (*bel(h)ar, berar* «hierba») para *Belamendia, Belate*, etc.

Lo mismo podemos decir del 149 referente a *Beralde, Beramendi, Beraun*, etc.; del 167 (*Viciola, Bixio*, etc., de *bizi*), del 202 (*Atari* < **ata-iri* «provimidad de la puerta»; *Leyçalde, Liçabarria* < *el(e)iza*, etc.); del 250 (*Gaizto*, en que no se acepta la hipótesis de M. Alvar que considera *Gasco(n)* «gascón»); del 216b (sobre *Eri(t)z*, medieval).

Va notablemente ampliado lo de nombres en *-ika* (317) donde da entrada a ciertas proposiciones de J. Gorostiaga, aunque

no aceptándolas plenamente, y donde hace uso de datos que tampoco figuran en la primera edición.

Hipótesis sobre *Eceiza* y *Eceolaza* como procedentes de *zezen* (348), formación análoga a la de *Azconiza*, también sobre nombre animal.

Ampliaciones a *naba* (463).

Y así podríamos ir aludiendo al total de la obra (lo que alargaría demasiado esta reseña), cuyas modificaciones hacen que más bien sea una refundición de la primera edición.

Con lo dicho baste, pues, para dar una idea (si lo hemos conseguido) respecto a este trabajo, cuya materia por ser enormemente vidriosa y resbaladiza, requiere una probidad y una competencia como las que se dan en alto grado en su autor.

Debemos felicitar de paso a la Biblioteca Vascongada de los Amigos del País que no ha regateado medios para ofrecernos esta nueva edición de los APELLIDOS.

M. A.

LUIS DE URANZU. Lo que el río vió. Biografía del Bidasoa. Industrias Gráficas Valverde. San Sebastián, 1955.

Luis de Uranzu, bien conocido en nuestros ambientes de letras, ha volcado en un libro sus entusiasmos por esa embrujada zona del Bidasoa tan propicia a los encantamientos. Y, como el entusiasmo de Uranzu es de mucho volumen, el libro lo es también.

Libro caro, pero precioso en toda la amplitud de la expresión, con lo que ya no resulta tan caro. Vallet y Valverde han echado el resto en su presentación tipográfica. Y el resultado ha sido un auténtico álbum de lujo en el que compiten para alcanzar la meta de la superación las reproducciones de rancias estampas, modernas pinturas y actuales fotografías, sin contar con un texto limpio y terso en su impresión.

Uranzu, ya queda dicho, ha volcado su entusiasmo, pero además ha volcado su erudición que es también de gran magnitud. Nada que se relacione con Irún, con Fuenterrabía, con el Baztán

cercano y con la dulce tierra de Labort le ha sido ajeno. Lo malo es que Uranzu se ha dejado tentar demasiado por la sirena de la estética tipográfica y ha huído por ello de los alardes de erudición y de técnica. Por esa razón están ausentes en su libro unos buenos índices alfabéticos que hubieran ahorrado al lector la rebusca de detalles, muy abundantes en un libro tan denso. Pero, como el tal libro se ha de reeditar antes de lo que se pueda suponer, espero que mi buen amigo Uranzu nos dará entonces lo que ahora no nos ha dado.

F. A.

REVISTA DE REVISTAS

ANALES DE LA UNIVERSIDAD HISPALENSE. Núms. III y IV. 1952.—"La influencia de las hormonas sexuales en la circulación coronaria", por Margarita Draeger.—"Tiolglucimidazoles y sus aplicaciones a la síntesis de histidinas y tiolhistidinas", por Joaquín Ruiz Cruz.—"Aldotioamidas polihidroxialquiltiazoles", por Antonio Cañas Rodríguez.—"Elogio e Indice de una labor universitaria", por Antonio Muro Orejón.

ARCHIVO ESPAÑOL DE ARTE. Instituto Diego Velázquez. Núm. 108. Madrid, 1954.—"Una docena de dibujos goyescos", por F. J. Sánchez Cantón.—"Bartolomé Zumbigo, arquitecto del siglo XVII", por Elisa Bermejo.—Para el estudio de algusas tablas del XV-XVI", por Leandro de Saralegui.—"Algunos cuadros españoles en museos franceses", por Diego Angulo Iñiguez.—Varia.—Bibliografía.

ARCHIVUM. Universidad de Oviedo. Fasc. 1. Enero-Abril, 1955.—"Quevedo y la parodia idiomática", por Emilio Alarcos García.—"Flórez Estrada en París (1830-1834)", por Juan Uría Riu.—"Valoración artística de las narraciones breves de Leopoldo Alas "Clarín", desde los puntos de vista estética, técnico y temático", por Katherine Reiss.—Notas.

BOLETIN ARQUEOLOGICO. Tarragona. Fasc. 49-50. Enero-Junio de 1955.—"Inscripciones halladas en el Anfiteatro (Noviembre 1951-Marzo 1955)", por J. S. Ventura Solsona.—"La familia de San Bernardo Calvó en Tarragona", por J. Serra Vilaró.—"Tarragona en la Guerra de la Independencia", por J. S. R.

BOLETIN DE LA COMISION PROVINCIAL DE MONUMENTOS HISTORICOS Y ARTISTICOS DE ORENSE. Fasc. 1. 1953-1954.—"Datos Históricos sobre la Reliquia del Apostol Santiago", por Alfonso Vázquez Martínez.—"Documentos sobre el puente de Orense", por Eladio Leirós, en colaboración con María de los Angeles Leirós.

BOLETIN DE LA INSTITUCION FERNAN-GONZALEZ. Burgos. Primer trimestre 1955. Núm. 130.—"Señoríos de los prelado burgaleses", por Lucio Huidobro y Serna.—"Documentos de antaño", por Ismael García Rámila.—"En torno a la Catedral de Burgos", por Matías Martínez Burgos.—"Los burgaleses en las Ordenes Nobiliarias españolas", por Valentín Dávila Jalón.—"Ex-

posición de arte español en New York en homenaje al profesor Walter W. S. Cook", por Luciano Huidobro y Serna y Gonzalo Miguel Ojeda.—"Francisco de la Presa, hijodalgo y mercader", por Manuel Basas Fernández.—"Loabilísima y feliz iniciativa", por I. G.ª Rámila.

BOLETIN DEL INSTITUTO AMERICANO DE ESTUDIOS VASCOS. Buenos Aires. Octubre-Diciembre de 1954.—"El doctor Jorge Artayeta, miembro del Instituto Americano de Estudios Vascos. Discurso del doctor Juan José Guaresti (h.) y del nuevo socio".—"Disertación del presidente de nuestro Instituto, arq. Martín Noel, en el Colegio de Euskal-Echea, Sarandi 735, el día 26 de Agosto, como adhesión de la entidad al cincuentenario de Euskal-Echea".—"Progenitores y poligrafía de Miguel Luis (1828-1888) y Domingo Amunategui (1860)", por G. Garriga.—Centenario del natalicio de Manuel Iradier (1854-1911)", por G.—"1956-garren urtean Iruña'n argitaratutako atsotitzbiltza.—VIII. Beien erroa-iatxiago, luzeago".—"1884'ko urtea, euskeraren edestian".—"Apellidos Vascos, monografía de Luis Mitxelena", por Eneko.—"La Confederación del Pirineo, en la época del príncipe Carlos de Viana y de Gerona (conclusión)", por Jesús Galíndez.—"Los primeros vascos pobladores de la Nueva España (conclusión)", por Vicente Lascurain.

BOLETIN DEL INSTITUTO DE ESTUDIOS ASTURIANOS. Oviedo, 1955. Número XXIV.—"Un folleto interesante de Flórez Estrada", por Sabino Alvarez-Gendín.—"Vestigios de un desconocido puente en el Nalón", por José Manuel González.—"Noticia de "El Nalón", periódico de Literatura, Ciencias y Artes. Oviedo, 1842", por José María Martínez Cachero.—"Cuatro esculturas zoomorfas", por Francisco Diego Santos.—"La pintura asturiana, ¿escuela regional o escuela universal?", por Juan Antonio Gaya Nuño.—"Reivindicación del maestro de la cátedra española, D. Gumersindo Laverde Ruiz, para Asturias", por Fernando Carrera.—"Los carlistas en la Villa de Sama", por Cándido F. Riesgo.—"De León a Oviedo", por León Martín-Granizo.—"Más datos sobre la inflexión vocálica en la zona centro-sur de Asturias", por Lorenzo R. Castellano.—"Eduardo Martínez Torner", por L. R. Castellano.—Varia.

BOLETIN DEL INSTITUTO DE ESTUDIOS GIENNENSES. Jaén. Enero-Abril. Número 4.—"Jaén, por la Inmaculada", por Vicente Montuno Morente.—"Virgen y Reina Inmaculada", por Federico Mendizábal.—"Un giennense que renunció a un trono: D. Pedro Ordóñez de Ceballos", por el doctor A. Vázquez de la Torre.—"La geología de la provincia de Jaén en relación con las obras hidráulicas", por el doctor Rafael Cabanás.—"Ladrones de aceite y de fama", por José Montoro Caracuel.—"Prospección realizada en el Cerrillo Salido, término de la Guardia de Jaén", por Francisco Pinero Jiménez, Pbro., y José Martínez Romero.

BOLETIN DE LA REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA. Madrid. Tomo CXXXVI. Enero-Marzo de 1955.—Informes oficiales.—"Los antecedentes de la "Conjuración" de Venecia de 1618", por Carlos Seco.—"Monumentos españoles en Nápoles: La capilla del Gran Capitán", por Félix Fernández Murga.—"¿Quién fué el abuelo de don Pedro de Mendoza? (Fundador de Buenos Aires)", por Bonifacio de Carril.—"Antonio Ruiz de Montoya (1582-1652)", por Rafael Schiaffino.—"La historia del Paraguay como creación del espíritu", por Efraím Cardozo.

BOLETIN DE LA SOCIEDAD ARQUEOLOGICA LULIANA. Palma de Mallorca. Enero-Diciembre de 1954. Núm. 764-769.—"La "Altercatio" y la basílica

paleocristiana de Son Bou de Menorca", por G. Segui, M. SS. CC. y J. N. Hillgarth.—"Contribución de Mallorca a la proclamación del Dogma de la Inmaculada Concepción", por Lorenzo Pérez, Pbro.—"Para la historia de las Bellas Artes de Mallorca", por J. Muntaner Bujosa.

BOLETIN DE LA SOCIEDAD CASTELLONENSE DE CULTURA. Castellón. Enero-Marzo de 1955.—"Azorín y la amistad", por Carlos G. Espresati Sánchez.—"Adèu", por Bartomeu Guasp. Pre.—"San Vicente en San Mateo", por Manuel Betí Bonfill, Pbro.—"Naisença, Almela i Vives. Capillas callejeras", por Pedro Feliu Gascó.—"El abrazo", por Carlos Ges.—"Danzas procesionales de Morella y del Maestrazgo", por Gonzalo Puerto Mezquita.—"Formas tónicas y átonas del adjetivo posesivo", por Ramón Esquer Torres.—"Madrigal", por Jaime Balet.—"Castellón en mil ochocientos cincuenta y cinco", por Vicente Gimeno Michavila.—"Los elementos germánico y musulmán en los "Furs", por Honorio Garcia.—"La esposa", por E. Durán y Tortajada.

CAESARAUGUSTA. Seminario de Arqueología y Numismática Aragonesas. Núm. 5. Zaragoza, 1954.—"La evolución del arte parietal en las cuevas y abrigos ornamentados de Francia", por el Abate H. Breuil.—"Vaso campaniforme en la región de Gancia", por Vicente Gurrea Crespo.—"El pigmento de la cerámica "ibérica", por J. Sánchez Real y J. Ramirez Muñoz.—"Notas sobre un "kernos" hallado en Caspe (Zaragoza)", por A. Beltrán.—"El nombre de Bilbilis", por M. Dolç.—"Dos sepulcros turriformes romanos en la provincia de Gerona", por C. Cid Priego.—"Excavaciones estratigráficas de Tyndaris", por M.ª A. Mezquiriz.—"Los Museos Renanos", por W. Reusch.—"Un tesorillo de pequeños bronces del siglo III en el Peal de Becerro (Jaén)", por J. Maluquer.—"Nueva ceca goda en el Pirineo aragonés. Reducción de la ciudad de Cestavvi al pueblo oscense de Gistau", por P. Beltrán Villagrasa.—"Monedas aragonesas de Felipe V, inéditas, existentes en el Museo Arqueológico Nacional", por O. Gil Farrés.—"Documentos para el estudio de la Numismática navarro-aragonesa medieval", por A. Ubieto Arteta.

ESTUDIOS SEGOVIANOS. Tomo VI. Núm. 18. 1954-II.—"La casa del Secretario", por el Marqués de Lozoya.—"Segovia, ciudad de arte", por Aurelio Viñas.—"Daniel Zuloaga, el hidalgo ceramista y su obra en Segovia", por Juan Zuloaga Estringana.—"El retablo mayor de la iglesia de San Pedro de Gaillos", por Juan de Vera.

HELMANTICA. Pont-Universidad-Ecca-Salamanca. Enero-Abril de 1955. Número 19.—"Il Ritmo Prosaico nella "Vita S. Emiliani" di Braulio", por Mario Ruffini.—"Varia Critica", por Emil Orth.—"Versiones Castellanas de la "Iliada", por Daniel Ruiz Bueno.—"Ideas fundamentales sobre Mitología griega", por José Alsina Clota.—"Contra Académicos, de San Agustín", por José Oroz.—Bibliografía.

PIRINEOS. Revista del Instituto de Estudios Pirenaicos. Zaragoza, 1954.—Bosquejo geológico del país vasco-cántabro, (de Laredo a Durango, Vitoria y La Barranca)", por José María Ríos.—"Estudio geológico del reborde meridional de la cuenca carbonífera de Asturias", por N. Llopis Lladó.—"Las diócesis navarro-aragonesas durante los siglos IX y X", por Antonio Ubieto Arteta.—"La población alto-aragonesa a finales del siglo XV", por Antonio Serrano Montalvo.

REVISTA DE HISTORIA. La Laguna de Tenerife. Núm. 105-108.—"Naves y marinos en los comienzos hispánicos de Tenerife", por María Luisa Fabrellas.—"Guillén Castellano", por Leopoldo de la Rosa y Olivera.—"En torno a Pedro de Vera y los gomeros", por Hipólito de Sancho de Sopranis.—"Juan de Miranda", por Pedro Tarquis.

REVISTA DE ESTUDIOS DE LA VIDA LOCAL. Instituto de Estudios de Administración Local. Madrid, 1955. Núm. 80.—"La Comunidad de Aldea", por Florentino Agustín Díez.—"Régimen económico de las Entidades locales menores", por Antonio Martínez Díaz.—"La Entidad local menor como órgano de la vida municipal", por Alberto Gallego y Burín.—"Notas para un reajuste del concepto de Entidad local menor", por Antonio Guglieri Navarro.

REVISTA DE MENORCA. Mahón, Julio a Diciembre de 1954.—"Grabados Rupestres en Menorca", por Maurice Déribéré.—"Bibliografía "Cerámica, presigillata a Ventimiglia, a Minorca e in Sicilia", por Juan Flaquer Fabregas.—"El Príncipe Landgrave Federico de Hesse, Almirante de la escuadra española y Gobernador de Menorca", por Juan Gutiérrez, Pbro.—"Inventario de los monumentos megalíticos en Menorca", por José Mascaró Pasarius.—"Bosquejo histórico y fuentes del Derecho Civil de Baleares", por Luis Pascual.—"Precedentes históricos del Derecho foral menorquín", por Marcial Rivera.

REVISTA DE LA BIBLIOTECA, ARCHIVO Y MUSEO. Ayuntamiento de Madrid, 1954.—"El ensanche de Madrid en tiempos de Enrique IV y Juan II", por Fernando Urgorri Casado.—"Historia documentada de los puentes de Madrid", por Carlos Fernández Casado.—"Evocaciones en torno a las "óperas madrileñas", por José Subirá.—"Tríptico madrileño", por M. H. G.—"El Ateneo de Madrid hace cincuenta años", por Luis de Hoyos Sáinz.

PUBLICACIONES

DE LA

REAL SOCIEDAD VASCONGADA DE AMIGOS DEL PAIS

(Delegada del Consejo Superior de Investigaciones Científicas en Guipúzcoa)

MONOGRAFIA DE D. XAVIER MARIA DE MUNIBE, CONDE DE PEÑAFLORIDA, por Gregorio de Altube.

LA EPOPEYA DEL MAR. por M. Ciriquiain-Gaiztarro. (Agotado).

PASADO Y FUTURO DE LA REAL SOCIEDAD VASCONGADA, por José María de Areilza.

HISTORIA DEL MONASTERIO DE SAN TELMO, por Gonzalo Manso de Zúñiga y Churruca.

ELOGIO DE D. ALFONSO DEL VALLE DE LERSUNDI, por Joaquín de Yrizar.

BREVES RECUERDOS HISTORICOS CON OCASION DE UNA VISITA A MUNIBE, por Ignacio de Urquijo.

LA REAL SOCIEDAD VASCONGADA DE AMIGOS DEL PAIS Y LA METALURGIA A FINES DEL SIGLO XIII, por Manuel Laborde.

REVISTAS

BOLETIN DE LA REAL SOCIEDAD VASCONGADA DE AMIGOS DEL PAIS.
Ejemplar suelto: 15 Ptas.
Suscripción anual: 40 »

EGAN: Ejemplar suelto: 10 Ptas.
Suscripción anual: 35 »

Suscripción anual conjunta a BOLETIN Y EGAN: 75 Ptas.

MUNIBE.—Revista de Ciencias Naturales.
Número suelto: 10 Ptas.

Redacción y Administración. Museo de San Telmo

SAN SEBASTIAN

ESCELICER, S. L.
SAN SEBASTIAN